LiRE magazine littéraire

GRAND ENTRETIEN

NICOLAS MATHIEU

« Je dois autant à Proust qu'aux Soprano »

DOSSIER SPÉCIAL

LES PROVOCATEURS

Houellebecq, Despentes, Bukowski, Sade, Molière, Colette, Socrate... et les autres !

Entre scandales et génie littéraire

Numéro 504 Février 2022 www.lire.fr

L 19817 - 504 - F: 7,90 € - RD

NUITS DE LA LECTURE

20-23 janvier 2022

Aimons toujours !
Aimons encore !

6e édition

#nuitsdelalecture

www.nuitdelalecture.fr

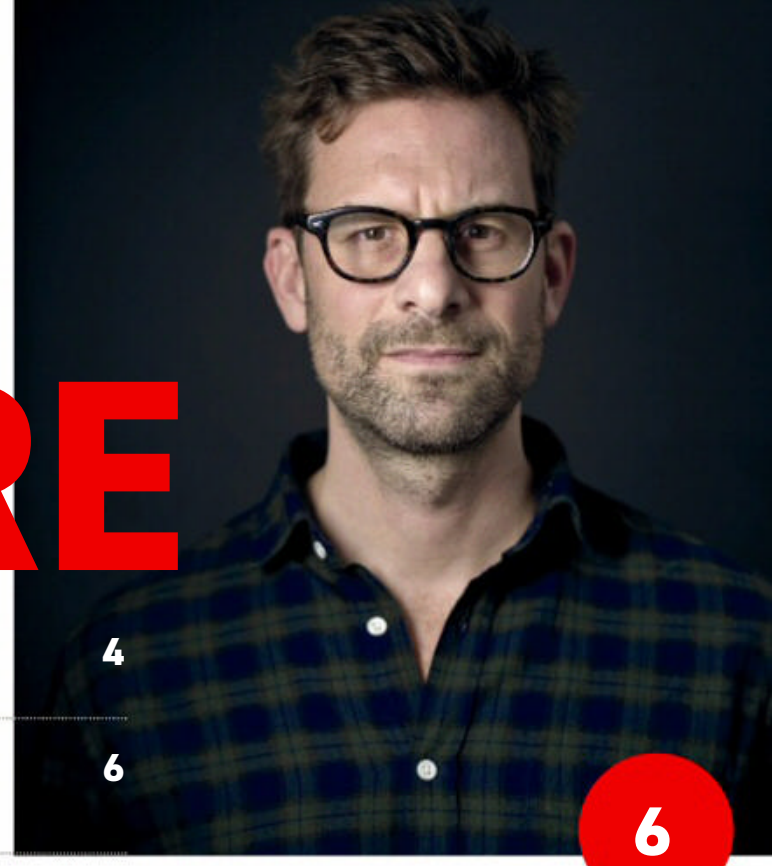
CNL / ©Jérémie Fischer pour les Nuits de la lecture 2022 / Design : Iceberg

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

N° 504 FÉVRIER 2022
LIRE magazine littéraire

SOMMAIRE



6

38

LE DOSSIER
DE LA PROVOCATION EN LITTÉRATURE

L'ÉDITO 4
Baptiste Liger

LE GRAND ENTRETIEN 6
Nicolas Mathieu

L'ACTUALITÉ 13

L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN 34
Frédéric Beigbeder

LE DOSSIER 38
De la provocation en littérature

LE PORTRAIT 54
Jérôme Attal

LE CAHIER CRITIQUE 59
. L'événement 60
. Littérature française 62
. Polars/Thrillers 73
. Littérature étrangère 74
. Fantastique 81
. Bande dessinée 82
. Jeunesse 83
. Classiques/Études littéraires/Poésie 84
. Essais/Documents 86

LA VIE DES IDÉES 96

LA LANGUE FRANÇAISE 104

LES LIVRES DE MA VIE 114
Swann Arlaud

LA CHRONIQUE DE

STÉPHANIE HOCHET *Portrait de personnage* 37
PATRICIA REZNIKOV *Dans les piles* 58
FABRICE D'ALMEIDA *Une autre histoire* 95
PASCAL ORY *Mot de tête* 101
ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT *L'atelier d'écriture* 102
PHILIPPE DELERM *Le sens de la formule* 110

LE GRAND ENTRETIEN NICOLAS MATHIEU

ABONNEZ-VOUS EN UN CLIC SUR WWW.LIRE.FR EN DÉCOUVRANT TOUTES NOS OFFRES !

LE PORTRAIT JÉRÔME ATTAL

54

Crédits couverture :
© Gisele Murias
© Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine littéraire*

Ce numéro comporte un encart Effractions diffusé sur les abonnés d'Île-de-France ainsi qu'un encart *Lire Magazine littéraire* pour l'ensemble des abonnés France.

AKG IMAGES - JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - STÉPHANIE LACOMBE POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

L'ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

La provocation n'est pas toujours là où on l'attend – sinon elle perdrait toute sa nature, son identité. L'histoire littéraire a d'ailleurs montré qu'elle était le fruit de la rencontre, pour ne pas dire de l'affrontement, entre un auteur et la société de son époque. À se demander si ce sont les écrits qui sont provocateurs ou si c'est le regard porté sur eux qui les rendent ainsi. Du fameux « tonneau » de Diogène aux élucubrations autoéditées de Marc-Édouard Nabe, en passant par la capacité de Molière à tourner ses contemporains en bourrique ou les indécences du marquis de Sade, ils sont nombreux, les écrivains à avoir mis le feu aux poudres. *Lire Magazine littéraire* revient donc dans ce numéro sur quelques grandes dates et noms essentiels ayant illustré les formes et sujets de la provocation, qui fait toujours l'événement, ou crée la polémique. Comme à chaque sortie d'un nouveau roman de Michel Houellebecq – à l'image du récent *Anéantir* qui, même s'il contient bien quelques bonnes doses de vitriol, s'avère peut-être un peu moins sulfureux qu'on pouvait l'imaginer… Cette publication largement claironnée ne doit pas pour autant gommer le reste des parutions. Avec, entre autres, le retour d'autres lauréats du Goncourt : Pierre Lemaitre, Éric Vuillard, Leïla Slimani ou bien encore Nicolas Mathieu, avec l'excellent *Connemara,* portrait de deux quadragénaires de l'est de la France face à une potentielle seconde chance. Dans le grand entretien qu'il nous a accordé, l'auteur de *Leurs enfants après eux* nous parle de son parcours d'auteur, de sa manière de concevoir un roman et de la réalité de notre pays, aujourd'hui. Lequel, n'oublions pas, ne va pas tarder à se désigner un chef… Sera-t-il provocateur ?

Éric Neuhoff, invité des Lundis des écrivains aux Deux Magots

Il n'y a plus de saisons : même en hiver on peut parler de rentrée littéraire. Ou plutôt, de *Rentrée littéraire* (Albin Michel, lire page 70), puisque tel est le titre du nouveau roman d'Éric Neuhoff. L'écrivain-journaliste a rendez-vous aux Deux Magots pour discuter avec Baptiste Liger de son livre sur le monde de l'édition, le 7 février prochain à 18 h 30, dans le cadre des Lundis des écrivains (en partenariat avec *Lire Magazine littéraire*).
Une séance de dédicaces suivra, et nul doute que l'auteur de *(très) Cher cinéma français,* qui a l'art de l'aphorisme, saura trouver quelques mots bien sentis pour chacun…

Réservations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone : +33 (0) 1 45 48 00 33

Lire Magazine Littéraire sur iPad !
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à tarif préférentiel.

Notre boutique en ligne : lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- **Instagram** @lire.magazine.litteraire
- **Twitter** @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

ACPM OJD

PEFC
PEFC/07-31-174
Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées
www.pefc-france.org

LIRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43 avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteurs en chef adjoints
Alexis Brocas, Aurélie Marcireau
Assistante de la rédaction
Sabine Dard
Direction artistique
Philippe Marchand/olo.editions
Graphisme
Jonathan Blezard, Thomas Hamel
Iconographie
Janick Blanchard
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, Brigitte de Zélicourt
Chroniqueurs
Fabrice d'Almeida, Philippe Delerm, Stéphanie Hochet, Pascal Ory, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt
Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Jacques Braunstein, Olivier Cariguel, Philippe Chevallier, Camille-Élise Chuquet, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, David Djaïz, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Virginie Girod, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Marie Lechevalier, Estelle Lenartowicz, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Maëlle Meunier, Cécile Michaut, Jean Montenot, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Maxime Rovère, Juliette Savard, Serge Sanchez, Audrey Sovignet
Partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43 avenue du 11-Novembre, 94210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Publicité littéraire : Aymon de la Forest Divonne (97 79) - afd@mediaobs.com
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

Service abonnements
45 avenue du Général Leclerc,
60643 CHANTILLY CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

AUDREY SOVIGNET - ROMAIN GAILLARD/REA/ALBIN-MICHEL

UN REMARQUABLE DRAME HISTORIQUE
MÂTINÉ DE THRILLER LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

31 JUIN FILMS
PRÉSENTE

FESTIVAL D'ANGOULÊME
COUP DE CŒUR

FESTIVAL DU FILM DE LOCARNO
SÉLECTION OFFICIELLE

LYNA KHOUDRI
SABINE AZÉMA
MAUD WYLER

LA PLACE D'UNE AUTRE

UN FILM DE
AURÉLIA GEORGES

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

arte
LiRE magazine littéraire
Causette
TRANSFUGE
téva
RADIO CLASSIQUE

NICOLAS MATHIEU

« JE DOIS AUTANT À PROUST QU'AUX SOPRANO »

par Aurélie Marcireau et Baptiste Liger

Certains ont leur Deep South, nous, nous avons le Grand Est. Cornécourt, Épinal et, quelques kilomètres plus loin, Nancy… Par cette géographie ultra-locale (et imaginaire, pour certains lieux…), Nicolas Mathieu réussit à toucher l'universel. Avec de petites choses, et ceux *« qui ne sont rien »*, pour paraphraser un président, le Goncourt 2018 nous entraîne irrésistiblement.

On attendait beaucoup de l'auteur de *Leurs enfants après eux*. Nous n'avons pas été déçus. Bien au contraire. Si la structure narrative diffère, les invariants sont là : le temps qui passe, les adolescences mal digérées et les complexes de classe. On y retrouve la « France sous nos yeux » de Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely, et l'on entendrait presque le dernier album d'Orelsan en bande-son de cette littérature qui montre la société française telle qu'elle ne veut souvent pas se voir. Une « anywhere » (qui vient de n'importe où) et un « somewhere » (qui vient de quelque part) – pour reprendre la théorie de la division de la société de David Goodhart – se retrouvent pour rejouer leurs adolescences, régler des comptes avec ce qu'ils voulaient être dans la France des pavillons, celle des villes moyennes. À mi-chemin entre *Les Choses de la vie* et un film de seconde chance américain (mais plus « amer » que « ricain »…) se rencontrent les héros Hélène, celle qui a « réussi » et qui revient, et Christophe, qui n'est jamais parti. Des personnages inoubliables. Il est très probable que les lecteurs en Allemagne, en Italie ou en Pologne, qui se sont reconnus dans les errements et ennuis des ados du précédent livre de Nicolas Mathieu, se retrouveront également dans ce roman choral où l'équipe de hockey locale est centrale comme l'étaient le café ou l'usine. Ce dernier roman se passe en 2017. Comme le précédent, il est faussement générationnel, telle la chanson dont est tiré le titre. Il y a de la tendresse dans l'écriture de Nicolas Mathieu, de l'ironie et une indéniable justesse. Et *Connemara* sonne juste. Terre brûlée, etc.

DE LA TENDRESSE, DE L'IRONIE ET UNE INDÉNIABLE JUSTESSE

L'instant LiRE: à la fnac

Retrouvez tous les mois nos conseils lecture en vidéo sur *fnac.com/conseils-experts.*

★★★★★
CONNEMARA
NICOLAS MATHIEU
432 P., ACTES SUD, 22 €

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

***Lire Magazine littéraire* vient de saluer *La France sous nos yeux*, élu livre de l'année 2021. Lors de notre entretien, Jérôme Fourquet avait désigné *Leurs enfants après eux* comme le roman le plus représentatif des transformations politiques du paysage français. Comprenez-vous la corrélation entre les deux livres ?**

Nicolas Mathieu. Je viens justement de commencer *La France sous nos yeux*. J'avais lu auparavant *L'Archipel français* et j'ai eu l'occasion d'en discuter avec l'auteur. Nous avons en commun de nous intéresser tous deux aux petites choses : les ZAC, les Saint-Maclou, les Kyriad, etc. Bref, à la vie quotidienne des Français, loin de certains préjugés, et surtout à tout ce qui passe sous les radars. Jérôme Fourquet a lui aussi le goût pour ces sujets – comme la country *[rires]* –, qui, l'air de rien, sont de vrais révélateurs. Chez moi, en revanche, il n'y a pas de réelles investigations. Je ne suis pas dans une approche anthropologique, mais plutôt dans une description de la France que j'ai sous les yeux – pour reprendre l'expression en question –, celle avec laquelle j'ai grandi.

Jérôme Fourquet évoque des lieux de sociabilité comme l'usine, le café ou le club de sport, que l'on retrouve aussi dans votre nouveau roman, *Connemara*…

N.M. On n'y retrouve pas tant l'usine que le bistrot ou la patinoire, qui sont en effet omniprésents. Je m'intéresse beaucoup à ce qui lie et sépare les gens. Parfois, la même chose fait à la fois office de pont et de frontière. *Les Lacs du Connemara* de Michel Sardou, que nous connaissons tous, raconte cette réalité : selon qu'on l'écoute dans un mariage ou à la fin d'une fête à HEC, nous sommes dans des mondes différents, avec des degrés différents. Et, pourtant, malgré tout, ça nous est commun…

Les paroles évoquent des retrouvailles, une réconciliation…

N.M. Les paroles, vous savez, ont été écrites sur un coin de table et sur un prospectus que l'auteur avait trouvé dans une agence de voyages. Plus que les paroles, c'est l'usage fait de cette chanson qui évoque des retrouvailles. Elle raconte l'épopée des classes pavillonnaires avec un caractère épique qui rappelle la cavale dans la plaine. C'est juste galvanisant *[il se met à fredonner la mélodie]*. Et puis, il y a un second degré, jubilatoire lui aussi, dans les écoles de commerce où la communion est naturellement différente.

> « LE ROMANCIER EST TOUJOURS DU CÔTÉ DE LA VIE ET NON DES IDÉES »

Pour rester dans le domaine musical – mais avec un autre courant populaire –, on entendrait presque Orelsan, que vous appréciez beaucoup. Comme vous, il aime décrire la France contemporaine. Qu'est-ce qui vous touche chez lui ?

N.M. Ah oui ! J'ai adoré son dernier album. Nous venons du même monde, de la France des petites classes moyennes et nous avons un profil similaire, celui des branleurs qui ont réussi *[rires]*. Ça nous rapproche. Nous portons le même regard sur la société et adoptons la même posture : très politique mais pas nécessairement engagée. La chanson *Manifeste* est une succession de points de vue. Pas uniquement le sien, mais aussi celui de ses potes et même d'un flic ! Dans ma démarche romanesque, j'essaie également de me mettre à la place de chacun, d'analyser les raisons de tous. La littérature permet cela. J'investigue le monde de cette manière et c'est ainsi que cette forme chorale s'impose à moi. Je me sens forcé de rendre justice à chacun tour à tour.

Autre point commun avec Jérôme Fourquet : vous avez, comme lui, été volontiers cité par la classe politique, de tous bords. Comment avez-vous vécu cette « récupération » ?

N.M. *[rires]* C'est à la fois surprenant, drôle et déstabilisant. À un moment, j'étais devenu le roman de la « macronerie » et j'avoue que cela me laissait un peu pantois. Souvenez-vous des vœux du Président qui évoquaient l'expression *« leurs enfants après eux »*. Je crois que cela est lié au fait que mon livre est arrivé après la crise des Gilets jaunes : les politiques avaient une volonté de montrer qu'ils étaient toujours connectés à la réalité de cette France-là. Qu'ils étaient de bonne volonté. Concernant Fourquet, c'est un peu différent. Je crois que son livre a pour vocation, entre autres, d'être réutilisable et ludique.

Aujourd'hui, un certain nombre de livres traitent des humiliations et complexes sociaux comme *Reste à ta place…!* de Sébastien Le Fol. Pourquoi, selon vous, y a-t-il cet intérêt, croissant, pour cette thématique ?

N.M. Cette forme de sociologie intéresse peut-être les gens parce qu'elle participe de la construction des identités et que celles-ci sont un sujet brûlant pour chacun

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1978

Né dans les Vosges, Nicolas Mathieu a grandi dans la banlieue pavillonnaire d'Épinal. Fils unique d'une comptable et d'un électromécanicien, il se découvre très tôt une passion pour la lecture et l'écriture. Il suit des études d'histoire et de cinéma – il consacrera un mémoire de maîtrise à l'œuvre de Terrence Malick.

2014

Après quatre ans de travail, celui qui multipliait les (plus ou moins) petits boulots finit par publier son premier roman, classé en polar, Aux animaux la guerre. Une histoire forte et haletante, dont les droits audiovisuels, achetés, aboutissent à une série TV diffusée sur France 3 quatre ans plus tard.

2018

Coup de cœur de plusieurs membres du jury (dont Philippe Claudel et Virginie Despentes), *Leurs enfants après eux* reçoit le prix Goncourt. Une distinction au goût particulier puisque, un peu plus d'un an plus tard, lors de ses vœux traditionnels, le président Macron citera le titre du livre au sein de son discours…

aujourd'hui. La question des humiliations est importante car elles nous construisent en tant qu'individu.

Dans votre livre, Hélène et Christophe incarnent (pardonnez les anglicismes) les *anywhere* [n'importe où], que l'on définit généralement comme les gagnants de la mondialisation, et les *somewhere* [quelque part], ceux qui n'en ont pas profité…
N.M. Ce n'est pas si simple. On pourrait croire qu'Hélène est une *somewhere* mais en même temps elle revient… Oui, ceux qui partent reviennent ! Je suis parti et je suis revenu, vous voyez ! Certains potes, eux, sont restés. Je ne pars pas de types sociologiques ou d'idées abstraites pour élaborer mes personnages. Ils existent par eux-mêmes dans un monde vivant qui se déploie. Je n'ai pas de message. Mais, chemin faisant, l'assomption peut passer en généralité. Mais ça, c'est dans l'oreille du lecteur.

Ces deux personnages ont chacun une identité propre, fondée sur une psychologie particulière et une histoire personnelle, mais ils sont aussi des emblèmes sociétaux. C'est un subtil mélange. Les avez-vous pensés de cette manière ?
N.M. Le romancier est toujours du côté de la vie et non des idées. Mais la vie naît aussi des idées. Il y a un aller-retour permanent, mais il faut éviter de tomber dans le roman à thèse. Ne pas perdre de vue le grain de la peau, et être toujours à fleur de ces existences. Derrière les situations, il y a la vie des gens, et c'est elle qui m'intéresse. Il faut comprendre qu'écrire un roman est un moyen d'explorer le monde et il y a donc inévitablement une réflexivité entre la réalité et le roman. On doit se méfier des montées en généralités, même si je n'y échappe pas, j'en conviens…

Comment êtes-vous venu à l'écriture ?
N.M. J'ai toujours voulu écrire. J'étais un gros lecteur, qui a beaucoup traîné à la bibliothèque, et un grand admirateur de personnages comme Sherlock Holmes ou Arsène Lupin. Puis il y a les écrivains qu'on admire, comme Baudelaire, Rimbaud ou Sartre. Mais j'ai rapidement eu des facilités à l'écriture, et la langue a toujours été au centre de mes envies.

Avez-vous grandi dans une famille de lecteurs ?
N.M. Non, pas particulièrement. Ma mère lisait des sagas type « École de Brive », des Christian Signol, et ce qu'on pouvait trouver chez France Loisirs. Mon père, lui, lisait un peu l'été, mais toujours des récits ou des documents. Il aimait par exemple beaucoup Pierre Bellemare ou les livres sur les déportations. La lecture n'était pas une occupation de chaque instant, en revanche, ils m'ont beaucoup poussé à lire. J'allais souvent à la bibliothèque et l'on m'achetait des livres, des bandes dessinées… Chaque année, on partait en vacances et mon père gueulait parce que toute la plage arrière de la voiture était couverte de livres *[rires]* !

Quels ont été vos premiers écrits ?
N.M. J'ai commencé à écrire dès le CE1. Je me souviens de petits exercices en classe où je m'étais distingué. À 8 ans, je m'étais fait offrir une machine à écrire et j'avais réécrit l'histoire des *Goonies* à partir de la bande-annonce car mes parents ne voulaient pas m'emmener le voir au cinéma.

Quand avez-vous écrit votre premier manuscrit de roman « abouti » ?
N.M. Le premier palier fut ma victoire à un concours de nouvelles organisé par le Crous. Je crois qu'il existe toujours. Je me souviens : Frédéric Beigbeder faisait partie du jury. C'était il y a vingt-cinq ans… Ça a marqué un cap, c'était la première fois où l'on me disait, presque institutionnellement : *« ce que tu écris, ce n'est pas de la daube »* ! J'ai toujours écrit l'été, quand j'avais du temps – des poèmes, notamment. J'ai dû terminer mon premier manuscrit un peu plus tard, à 25-26 ans, et c'était vraiment nul. J'espère que ce ne sera jamais déterré…

Qu'est-ce que l'art de la nouvelle vous a appris, notamment dans l'art de la narration ?
N.M. J'ai beaucoup copié, imité et cherché un ton personnel. La construction d'un style prend des années. C'est difficile de trouver ce dont on est capable. Il m'a fallu vingt ans pour comprendre qu'il y avait un

hiatus entre mon désir de littérature et ce dont j'étais réellement capable. Finalement, savoir construire des personnages, savoir intéresser un lecteur, savoir manier la dramaturgie, c'est arrivé plus tard, avec le cinéma, les séries télé, les manuels, etc. À un moment, j'en ai eu marre d'écrire des manuscrits qui me revenaient et je me suis demandé comment faisaient les pros. En France, on est encore très influencé par des logiques un peu « inspirationnelles » : on se dit que la littérature nous tombe dessus, qu'on a le génie ou pas, etc. Moi, je pense que ça s'apprend, quitte après à subvertir ce qu'on a appris, à le dépasser. J'ai fait des études de cinéma, aussi, qui m'ont bien aidé en ce qui concerne l'efficacité narrative.

Comment s'est déroulée la publication d'*Aux animaux la guerre* ?

N.M. Bien mais de justesse *[rires]* ! Cela m'a pris quatre ans et demi. C'était interminable parce que j'avais un travail en parallèle, à temps partiel et donc des conditions difficiles pour pouvoir écrire une semaine par mois. J'ai fini une première version calamiteuse, j'ai alors tout repris de fond en comble et notamment grâce à la lecture de Pete Dexter. Je voulais abandonner et, en songeant à ses livres, je me suis dit qu'il fallait que je sois dans cette efficience narrative, que le style ne devait pas faire écran entre l'histoire et le lecteur. Il me fallait de la transparence, une forme d'élégance et d'humilité que je retrouvais chez Dexter. Une fois le texte achevé, j'ai fait imprimer le manuscrit en dix exemplaires et l'ai envoyé à dix éditeurs. Un seul m'a répondu positivement : Actes Sud. Manuel Tricoteaux m'a en effet appelé. Ma vie a changé dans la minute…

Le livre a été finalement publié dans la collection Actes noirs. Ce choix s'est-il tout de suite imposé à vous ?

N.M. C'était mon choix dès le début. Comme j'avais longtemps écrit des trucs ennuyeux, narcissiques et nombrilistes, je m'étais dit que j'allais faire autrement et écrire une histoire pour les autres. Le premier mot que j'ai écrit était « elle », car je voulais sortir du « je ». Je voulais que ce soit de la littérature de genre, qu'il y ait une efficacité narrative, une prime à la séduction et au plaisir. Derrière ça, je pouvais parler de la vie des gens, de la désindustrialisation et de tout ce à quoi j'avais assisté dans mon job.

Plusieurs des derniers lauréats du prix Goncourt sont à la lisière de la littérature de genre, ou relèvent de ce domaine, citons Leïla Slimani, Hervé Le Tellier ou Pierre Lemaitre. *Leurs enfants après eux* joue lui aussi avec les codes du genre. Comment analysez-vous ce couronnement des formes hybrides en littérature ?

N.M. Certains de mes livres sont en effet hybrides. Je ne pense pas que le roman soit un objet pur, que la littérature ne doive être que littéraire. Lorsqu'on fait feu de tout bois, on recycle tout ce qu'on peut. Je dois autant à Proust qu'aux *Soprano*.

Le positionnement du livre en littérature blanche a permis de renforcer la dimension sociétale de l'ouvrage, ce qui n'aurait pas été nécessairement le cas si le livre avait été publié en collection noire…

N.M. Bien sûr que non ! Tant qu'on reste dans le genre, on est du côté du divertissement et il est plus difficile d'être pris au sérieux. Cette assomption-là, d'un genre à l'autre, m'a donné accès à un lectorat auquel je n'aurais jamais eu accès sans ça. En littérature noire, il n'était même pas question de prix littéraires d'automne « traditionnels ».

***Leurs enfants après eux* a été salué par le prix Goncourt et a eu beaucoup de succès alors que le roman a de nombreuses références générationnelles, qui auraient pu désorienter certains lecteurs…**

Des élèves d'HEC entonnant la chanson bien connue de Michel Sardou, *Les Lacs du Connamara*.

N.M. Je crois que le principal handicap n'était pas l'aspect générationnel, mais plutôt la noirceur du texte. Les références sont en réalité assez universelles. On m'a fait remarquer en Allemagne, en Italie, aux États-Unis qu'ils avaient ces mêmes lieux, ces mêmes vallées industrielles désormais à l'abandon. Je n'avais absolument pas anticipé le côté générationnel. S'il est vrai que le livre touche principalement les quadragénaires, il y a toujours des invariants dans l'adolescence.

Pourquoi l'adolescence vous fascine-t-elle autant ?

N.M. C'est une bonne question ! C'est à cette période que ma manière de penser le monde et d'aimer s'est constituée et, à de nombreux égards, je n'en suis jamais vraiment sorti. Le misanthrope est un éternel adolescent parce qu'il ne se réconcilie jamais avec le monde. Il ne veut pas transiger, il ne veut pas pactiser. Il y a une colère qui ne s'éteint pas chez lui. Malgré l'embourgeoisement relatif des dernières années, je suis encore très à vif. Dans *Connemara*, ça excède tout cela : on rencontre les personnages durant l'enfance et on les quitte après l'adolescence, avec le monde du travail. Christophe et Hélène, les personnages, ont besoin de rejouer quelque chose avec leur adolescence – l'un souhaite reprendre le sport et l'autre reprendre son histoire bien qu'elle ait changé de place dans le monde social. Ils ont tous beaucoup de mal à grandir. Mais, bon, y a-t-il un personnage très épanoui dans aucun de mes romans ?

CAPTURE D'ÉCRAN YOUTUBE

Il y a un motif de la seconde chance dans l'ouvrage, très populaire dans tout un pan de la littérature anglo-saxonne. Était-ce réfléchi ?
N.M. J'étais surtout intéressé par le moment de la quarantaine. Un âge où il y a une volonté de tout rejouer, où l'on se dit : *« Je suis encore jeune mais plus pour longtemps, je suis arrivé là où je voulais mais est-ce vraiment ce que je voulais ? »* C'est la mi-temps de l'existence en quelque sorte.

Considérez-vous *Connemara* comme un prolongement de *Leurs enfants après eux* ?
N.M. Je parlerais plutôt de version plus actuelle de *Leurs enfants après eux*…

Pour en revenir au domaine « noir », est-ce que votre connaissance du genre vous a servi lors de la rédaction de cet ouvrage, qui en est semble-t-il assez loin ?
N.M. Oui bien sûr. J'utilise les mêmes rails narratifs : chaque chapitre doit donner envie de lire le suivant. Il y a une grande trame narrative et des degrés de lecture différents, ce qui rappelle les bons romans noirs.

Entre autres particularités, ici, la description du monde de l'entreprise est assez jouissive…
N.M. Dans le traitement du monde de l'entreprise, il y a une influence de la comédie anglaise, de Swift à Coe. Il y a un côté narquois, qui est une façon de se venger et de se moquer des systèmes sérieux, souvent ridicules et grotesques. Sachez que tout ce que je cite est vrai ! La critique sociale passe aussi par le rire et le sarcasme.

Au-delà de l'aspect générationnel, on retrouve un fort ancrage territorial dans ce livre. Pourquoi avez-vous ce besoin de plonger dans le Grand Est ?
N.M. Ce n'est pas un besoin, ni un hommage. J'essaie de faire une littérature qui soit le plus près du réel possible, et il s'agit du réel que je connais le mieux. Ce sont les espaces que je traverse qui m'inspirent. J'habite à Nancy, je vais très souvent à Épinal pour m'occuper de mes parents, j'ai vécu quinze ans à Paris… Ce sont des trajets que j'ai dans la peau.

Explorer en détail un territoire, n'est-ce pas la meilleure façon d'être universel ?
N.M. Je crois ! Depuis *Leurs enfants après eux*, je fais l'effort de créer une géographie qui est très ancrée sur la carte réelle, mais aussi avec des éléments qui n'existent pas. Je prends des libertés par rapport à la géographie. Mon modèle était Faulkner : créer des lieux fictifs que tout le monde peut reconnaître. Tout ça se joue dans les détails.

Comment construisez-vous littérairement votre univers ?
N.M. Les deux mots qui me guident tout au long de l'écriture sont restitution et justesse. C'est même plus intéressant que réaliste. Il y a deux héritages, celui du roman noir et de la sociologie. Il faut donner de l'épaisseur avec des détails, des petits faits vrais, en me référant le moins possible à d'autres représentations, c'est-à-dire que, quand j'écris, j'essaie de me fier uniquement à mon expérience de la vie, à mes sens. Je me sers de mon corps.

Vous terminez souvent vos scènes avec une petite phrase sarcastique…
N.M. Je pense que ça vient de mon penchant pour le ton épique. Il y a cette idée dans le titre *Connemara*, l'épopée des gens de peu. Derrière, il y a *Salammbô* mais surtout *Madame Bovary*. Baisser d'un cran et retourner au réel. Flaubert était lui aussi très sarcastique dans ses romans. Chabrol est également un modèle : un peintre de la société avec une petite étincelle narquoise.

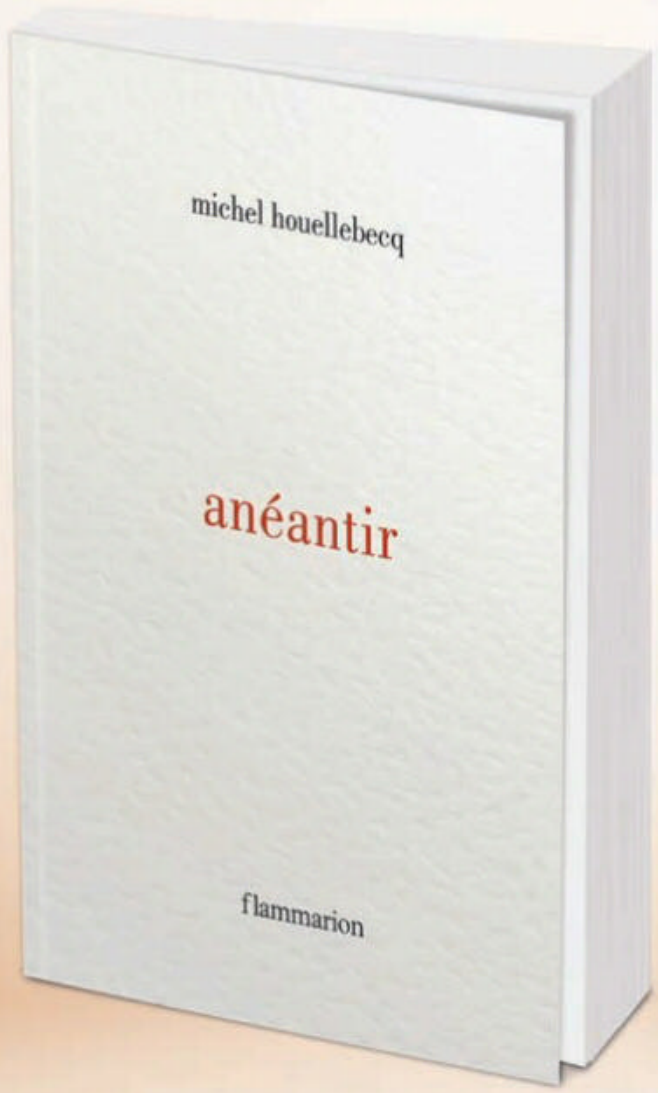
Et d'ailleurs, quand l'idée du titre *Connemara* vous est-elle venue ?
N.M. Assez tôt. Il y avait un côté très provocateur qui me plaisait beaucoup. Le roman raconte deux France : l'une qui méprise, et l'autre qui la hait.

Enfin, que signifie selon vous « réussir sa vie » ?
N.M. En tout cas, ce n'est certainement pas passer d'une classe sociale à une autre. Réussir sa vie, ça consiste à aimer et être aimé et cela peut se passer à différents endroits avec des gens riches ou pauvres. Même si, dans le roman, ce n'est pas forcément évident.

Propos recueillis
par Aurélie Marcireau et Baptiste Liger
Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine littéraire*

Abonnez-vousà

LIRE magazine littéraire



OFFRE EXCEPTIONNELLE
1AN 49€
SEULEMENT

+

ENCADEAU

ANÉANTIR

Lenouveauromande

MICHELHOUELLEBECQ

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

OUI, jedésirebénéficierdevotreoffrespéciale: 1and'abonnementàLIREMAGAZINELITTÉRAIRE (10numéros)+ ***Anéantir*** pour49€seulementaulieu de ~~105€~~

Nom: .....

Prénom: .....

Adresse: .....

Codepostal: |_|_|_|_|_|

Ville: .....

E-mail: .....

Ci-jointmonrèglementpar:

☐ Chèqueàl'ordredeEMC2 ☐ Cartebancaire

N°: |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expirefin: |_|_| |_|_|

Dateetsignatureobligatoires:

|_|_| |_|_| |_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/03/22 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex.

OMLML504

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

ALEXANDRE JOLLIEN,
INSOUCIANT (OU PRESQUE)

14

20

NULLE PART AILLEURS
EN LIBRAIRIE

L'ACTUALITÉ

LAURENT CANTET :
« ARTHUR POUR LA LITTÉRATURE, RAMBO POUR LA COLÈRE »

31

L'ÎLE D'**ARIANE MNOUCHKINE** ET **HÉLÈNE CIXOUS**

22

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - AU GRAND NULLE PART - DUCHILI

Alexandre Jollien et Bernard Campan sur les routes du sud de la France, dans leur film *Presque*.

MÊME PAS (HANDI-)CAP !

Alexandre Jollien a coréalisé avec l'ex-« Inconnu » Bernard Campan la comédie dramatique *Presque*, dont ils partagent l'affiche. Le philosophe publie en même temps ses *Cahiers d'insouciance*. Portrait d'un penseur généreux et empathique.

Il faut savoir éviter que son interlocuteur ne s'enferre dans des périphrases aussi absurdes que gênantes. C'est ainsi qu'Alexandre Jollien nous dit tout de go : *« Je souffre beaucoup qu'on me réduise au handicapé de service. Mais on a tellement besoin de mettre des étiquettes. »* Le débat est clos pour le philosophe et écrivain suisse, victime d'un étranglement par cordon ombilical lui valant d'être né infirme moteur cérébral, qui s'est fait connaître en 1999 avec *Éloge de la faiblesse*. Un ouvrage dans lequel il revenait sur sa jeunesse en institution pour handicapés moteurs et cérébraux à travers un brillant dialogue avec Socrate. Les médias et le public s'intéressent alors à lui et à son travail – citons des livres comme *Le Métier d'homme* ou *La Construction de soi*. Notre sage fait d'ailleurs paraître en ce début d'année un nouvel essai, *Cahiers d'insouciance*, où il conjure sa peur de la mort par la fréquentation des textes de Sénèque, Spinoza, Nietzsche ou même du très cynique Cioran. *« La philosophie a sauvé ma peau. J'ai un contact presque affectif avec les grands philosophes. »*

Loin des livres (quoique), le septième art a aussi rattrapé Alexandre Jollien. En 2007, il a coécrit le scénario de *La Face cachée* de Bernard Campan, ancien membre des Inconnus. Le début d'une collaboration et d'une amitié, qui mène aussi le penseur helvète à un nouveau projet, *Presque*, long-métrage que Campan et lui ont écrit et réalisé ensemble. L'idée du film est toutefois née d'une autre rencontre. *« Je passais souvent à côté de la morgue à Lausanne et l'endroit me faisait peur. Et puis j'ai rencontré un croque-mort qui est devenu l'un de mes meilleurs amis. Il a inspiré le rôle de Louis tenu par Bernard dans le film. »*

Odyssée d'un croque-mort et d'un handicapé sur les routes du sud de la France, *Presque* applique à la lettre les codes du « feel good movie » à l'américaine, mais… aussi à la française (on pense à *Intouchables* de Nakache et Toledano). Mais s'ajoutent ici une dimension métaphysique et une bonne dose d'humour vache. *« Je voulais faire un film déjanté et Bernard avait envie de quelque chose de plus classique. C'était*

PRESQUE 2020/PAN-EUROPÉENNE/FRANCE 3 CINÉMA/APOLLO FILMS/ABS/AXEL FILMS PRODUCTION/LES PRODUCTIONS JMH/RTS

d'ailleurs assez magnifique de pouvoir vivre une amitié en presque complet désaccord. La scénariste Hélène Grémillon a eu l'idée de la structure, qui nous a permis de nous retrouver », explique-t-il, avant de lâcher, mi-lucide, mi-retors : *« Je ne connais rien au cinéma et je voulais avant tout instiller de la philosophie dans le scénario. En mettre encore plus, au risque de paraître un peu pédant. Le résultat est un équilibre entre plusieurs sensibilités. J'espère qu'on y trouve quelques outils, voire qu'on vive une sorte de conversion, mais c'est peut-être un peu naïf de le penser. »*

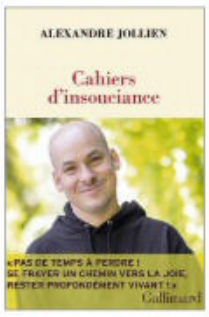
Lorsqu'on évoque avec lui la scène marquante entre son personnage et une prostituée, il affirme que *« plus que sur le handicap, c'est un film sur le corps, ce corps qui peut mourir, être malade, et dont, pourtant, on a tendance à véhiculer des images parfaites qui mettent beaucoup de monde sur la touche »*. Alexandre Jollien enchaîne alors sur l'aspect mystique de son livre *Cahiers d'insouciance* : *« J'ai reçu une éducation très oppressante en ce qui concerne le corps, la sexualité. Dans cette institution catholique, on m'a inculqué la haine du corps, la méfiance face au plaisir, la culpabilité. Et pourtant, désormais, le Christ me console comme le Bouddha m'apaise. Ils sont deux soutiens dans ma vie. »*

LA SOLIDARITÉ, LE CŒUR DE LA VIE

Notre question suivante, concernant la Covid, démontre sa curiosité insatiable dès lors qu'il s'agit de sagesse et de philosophie. *« Je ne peux plus lire énormément, c'est un grand deuil. Mais durant le confinement, j'ai beaucoup écouté de livres audio de Karl Marx pour comprendre la crise que l'on traversait. Ses textes m'ont rappelé que la philosophie comme exercice spirituel ne doit pas nous détourner du collectif. »* Il apprécie ainsi chez Marx son humanisme plus que son matérialisme. Et quand nous le lui faisons remarquer, il nous remercie. *« Vous avez défini mon rapport à Marx mieux que moi-même. »* Incroyablement empathique, Alexandre Jollien nous dira plusieurs fois durant l'entretien *« grâce à vous, je comprends que… »*, sans qu'on ait vraiment l'impression d'avoir proposé d'avancée philosophique majeure.

Une empathie que l'on retrouve dans ses prises de position sur l'actualité récente. *« Le succès des polémistes populistes me stupéfie. La solidarité n'est pas pour moi une posture de belle âme mais le cœur de la vie. Si l'on est en lien, si l'on existe, si l'on peut survivre, c'est grâce aux autres. L'individualisme érigé en religion m'est incompréhensible. »* L'été dernier, sa femme lui a conseillé de partir seul deux semaines sillonner la France avec un sac à dos, afin de travailler sur la confiance et de dépasser ses peurs. Une expérience qui n'est pas sans rappeler certaines des scènes les plus dérangeantes de *Presque*. *« J'avais des chaussures de marche, et je passais une heure chaque matin à chercher quelqu'un pour m'aider à les lacer. J'avais honte de demander, ce qui m'a choqué. »* Avant d'ajouter : *« Mais la manière dont j'étais accueilli et souvent rejeté m'a encore plus choqué. Il y a vraiment du boulot pour construire une société plus éveillée. »*

Jacques Braunstein (avec Baptiste Liger)



CAHIERS D'INSOUCIANCE
ALEXANDRE JOLLIEN
224 P., GALLIMARD, 18,50 €

***Presque*, de et avec Alexandre Jollien et Bernard Campan. En salles le 26 janvier.**

SPÉCIAL MANGA

Le phénomène décrypté

En vente chez votre marchand de journaux et sur www.lire.fr

LiRE magazine littéraire

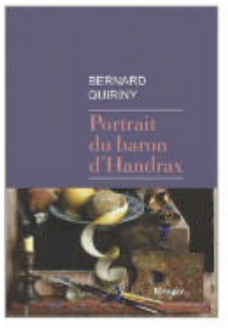
Le baron perché

Bernard Quiriny sort de l'ombre l'aristocrate Archibald d'Handrax, écrivain fantasque (et réel ?), que l'on peut redécouvrir grâce à ces deux publications.

Il avait tout de l'excentrique anglais mais n'a vécu que dans l'Allier. S'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. Bernard Quiriny a eu le privilège de fréquenter Archibald d'Handrax lors des dernières années de sa vie. Ce grand homme, barbu et bedonnant, était baron de son état. Il faut croire que ce titre prédispose à la fantaisie, tant il rappelle un autre baron, Albert de l'Espée, héritier Wendel. Plus modestement, d'Handrax vivait dans le manoir de ses ancêtres, près de Moulins. Bigame, il avait deux familles à demeure, une dans chaque aile de sa maison. Politiquement inclassable, il aimait Lénine et Maurras. Ses passe-temps ? Racheter toutes les maisons de son village et les laisser figées en l'état, ou bien organiser des dîners de sosies – on pouvait souper chez lui avec de faux Nietzsche, Joséphine Baker ou George Sand…

Ce que l'on sait encore moins au sujet d'Archie d'Handrax, c'est que ce disciple de Bartleby était un écrivain velléitaire. À sa mort, Quiriny a épluché ses manuscrits inachevés. En plus de nous livrer un émouvant (et fascinant) *Portrait du baron d'Handrax*, il édite et préface *Carnet secret* (qui paraît simultanément) du plus facétieux de ses amis. On y trouve des maximes, des paradoxes, des citations piquantes glanées ici et là, des paragraphes cocasses sur la vie moderne et quelques uchronies tout aussi savoureuses. Maintenant que Quiriny a posé la première pierre de sa réhabilitation, allons plus loin : à quand l'entrée du baron d'Handrax au Panthéon ?

Louis-Henri de La Rochefoucauld



CARNETS SECRETS
ARCHIBALD D'HANDRAX
ÉDITÉ ET PRÉFACÉ PAR **BERNARD QUIRINY**
176 P., RIVAGES, 7 €

PORTRAIT DU BARON D'HANDRAX
BERNARD QUIRINY
160 P., RIVAGES, 16 €

Les cercles de Paris

Paris, années 1990. Fabrice, étudiant en commerce, rencontre Brume et Iago, jeunes gens insouciants, provocateurs, romantiques. Ils se disent frères et sœurs mais sont peut-être amants, même si Iago semble aimer l'ombrageux Äxel. Ce trio entraîne Fabrice dans un autre Paris, interlope, ambigu, où l'on prend des risques avec le virus du sida, qui fait des ravages parmi la communauté homosexuelle…

Connu pour ses incursions dans les littératures de genre, qui lui ont valu plusieurs fois le Grand Prix de l'imaginaire, Fabrice Colin compose avec *Tu réclamais le soir* un fascinant roman dont l'ambiance mêle le grunge (le son de l'époque) et le romantisme noir, avec nombre de références littéraires – les personnages lisent Barbey d'Aurevilly, ils portent des noms tirés de Shakespeare et Villiers de L'Isle-Adam, le plan du roman s'inspire de Dante. Un livre vénéneux, addictif, plein d'une sorte d'urgence désespérée, qui se dévore comme un polar nocturne.

Jean Hurtin

TU RÉCLAMAIS LE SOIR
FABRICE COLIN
288 P., CALMANN-LÉVY, 19,90 €

Série Zem'

Notre collaborateur Hubert Prolongeau s'est plié en quatre pour étudier Éric Zemmour. Résultat : quatre petits ouvrages – *L'Enfance d'un chef*, *Éric le cathodique*, *Femmes mode d'emploi* et *Une haine française* qui relatent son *Année en Zemmourie*. L'essayiste nous embarque dans sa difficile enquête : les personnes veulent témoigner en « off » ou pas du tout. Mais il réussit à tirer habilement le portrait du polémiste devenu candidat. On en apprend beaucoup sur son rapport aux femmes, sur son enfance, ses ambivalences et ses constances. Ajoutons le ton et l'humour de l'auteur et voici des livres bien plus plaisants à lire qu'une biographie politique classique.

Aurélie Marcireau

MON ANNÉE EN ZEMMOURIE (4 TOMES)
HUBERT PROLONGEAU
550 P., FLAMMARION, 20 € (5 €/TOME)

JULIEN FAURE/LEEXTRA/RIVAGES - BRUNO LÉVY/CALMANN-LÉVY

Chevalier du Tastevin

Dans son nouveau roman autobiographique, Daniel Picouly revient sur les vins de sa vie.

Si Rabelais est le Saint-Père des écrivains ivres, il apparaît alors audacieux de lui rendre hommage en se déclarant soi-même buveur modéré, quoique réel amoureux des vins. Dans sa veine autofictive à l'érudition joyeuse, Daniel Picouly prend pour prétexte sa nomination comme *« Chevalier du Tastevin »* pour raconter son propre cheminement d'*« ignare des vignobles »*. Afin d'honorer sa cérémonie d'intronisation *« face à cette cuvée de grands spécialistes »*, il prépare un discours autobiographique. Et pas question de jouer les « connoisseurs » !

Chaque épisode marquant de sa vie s'associe au souvenir d'un breuvage. Le ventre de sa mère ? *« De l'eau-de-vie à 37,5° »* ! Son grand-père martiniquais – héros de la Première Guerre mondiale – est un grand amateur de goût de banane dans le vin. L'auteur porte un regard réinventé sur sa couleur de peau (à commencer par sa tache de vin de nourrisson), son enfance durant les Trente Glorieuses à la cité Million à Orly, où tout semble prétexte à lever le coude ; enfin Saint-Germain-des-Prés et sa myriade de mythiques alcooliques. D'associations d'idées surprenantes en jeux de mots potaches, il mène tambour battant son bateau ivre, et ça se lit sans modération. **Simon Bentolila**

LES LARMES DU VIN
DANIEL PICOULY
320 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

Plus belle la ville

Nul besoin d'y être allé pour écrire sur New York. La preuve en livre avec Philippe Delerm.

La série « Comment parler de… », de Pierre Bayard, comporte un volume intitulé *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été*. Philippe Delerm illustre aujourd'hui ce principe avec *New York sans New York*, recueil d'impressions sur une ville où il n'a jamais mis les pieds. Pourquoi s'y rendre, puisqu'elle est familière à chacun d'entre nous par les films, les livres, les photos entrés dans l'imaginaire collectif mondial ? Y aller pour de vrai, explique Delerm, c'est prendre le risque de briser le mythe, de *« tout gâcher par le voyage »*, de mettre à mal *« le secret d'une ville essentielle qui ne supporterait pas d'être tant soit peu violée par la réalité »*. C'est donc une promenade dans le New York tel qu'il le rêve depuis l'enfance qu'il nous propose, tel qu'il ressort par exemple des dessins de Sempé, des photos de Depardon, des pochettes de disques, de *West Side Story* ou des romans d'Henry Roth – le New York qu'évoquent aussi des mots magiques tels que MoMA, Times Square, Broadway, Wall Street, Brooklyn… Écrit en chapitres courts, comme autant de cartes postales, ce petit volume ravira les amateurs de voyages immobiles, lesquels savent comme l'auteur que *« le vrai monde est celui des images et des livres »*. **Bernard Quiriny**

NEW YORK SANS NEW YORK
PHILIPPE DELERM
192 P., SEUIL, 17 €. EN LIBRAIRIES LE 4 FÉVRIER.

À pile ou face

Fabrice Gaignault se souvient d'une époque radieuse et impie où l'on se devait de brûler la chandelle par les deux bouts.

« *Pile, il serait. Face, il ne serait jamais. Et il fut.* » Adrien voit le jour sur un air de twist, dans les vapeurs des Lucky Strike de son père. Saint-Tropez n'était alors qu'un Éden où il fait bon vivre allongé sur la plage pour récupérer des nuits blanches, ou lire, comme Adrien, pour oublier les lundis matin synonymes de retour en pension. Aux caresses du soleil succèdent humiliations et brimades auxquelles ses parents ne prêtent guère attention. Son salut, Adrien le devra à Candice, jeune femme éprise d'évasion et de liberté au contact de laquelle il découvre qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre à vivre.

Autour de ce double pétri de souvenirs et de fantasmes, Fabrice Gaignault ravive le mirage d'une décennie où tout le monde se devait de jouir de tout. Du grand-père pétainiste à la tante *« proustienne et magicienne »*, une faune hétéroclite d'aventuriers, grands-bourgeois, junkies, maoïstes et vedettes de cinéma marque ce récit hanté de leurs fulgurances. *« La vie la plus douce, c'est de ne penser à rien »*, confie son grand-père à Adrien au cœur d'un roman qui se dévore comme un remède à l'absurdité. **Laëtitia Favro**

LA VIE LA PLUS DOUCE
FABRICE GAIGNAULT
320 P., GRASSET, 20,90 €

ASTRID DI CROLLALANZA/ALBIN MICHEL – HERMANCE TRIAY/SEUIL – LAURA STEVENS/GRASSET

Le trublion des sciences

Après une véritable odyssée éditoriale, le livre somme d'Alexandre Grothendieck, mêlant biographie et réflexions, paraît huit ans après sa mort.

Alexandre Grothendieck discutant, dans les années 1960, avec le mathématicien Laurent Schwartz.

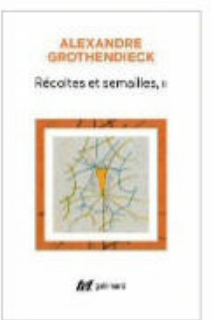
À 38 ans, en 1966, Alexandre Grothendieck reçoit l'équivalent du prix Nobel des mathématiques, la médaille Fields, pour avoir révolutionné la géométrie algébrique. 1970 : cet apatride solitaire, fils de Juifs ukrainiens persécutés par les nazis, troque sa brillante carrière pour une quête politique et spirituelle de plus en plus radicale, refusant les compromis d'une science qu'il juge désormais sans âme. *« La rumeur dit que je passe mon temps à garder des moutons et à forer des puits »*, ironise le plus grand mathématicien du XXe siècle devenu militant écologique. Mais après une décennie passée loin de la géométrie, Grothendieck s'attelle, en 1983, à la rédaction d'*À la recherche des champs*, une reprise de ses travaux dans la forme libre d'un carnet de bord, première partie d'un ensemble plus vaste qui devait s'intituler « Recherches mathématiques ». Ici commence l'odyssée d'un livre monstrueux, que l'on feuillette aujourd'hui en tremblant, comme si on mettait les doigts dans la gélatine d'un cerveau décidément à part.

GÉNIE FRACASSÉ, MAIS SOURCE D'INSPIRATION INÉPUISABLE

Après avoir rédigé un premier chapitre, Grothendieck ressent le besoin de s'expliquer, de conjurer les démons du passé, de clarifier les incompréhensions dont il fut victime. Mais ce qui ne devait être que quelques paragraphes introductifs dévale soudain l'à-pic de son âme dépressive, ouvrant des gouffres toujours plus profonds. L'explication charrie rêves, souvenirs, regrets, devient un torrent dont la course folle est relancée, au printemps 1984, par la découverte de publications de ses anciens élèves. L'Einstein des mathématiques se persuade alors être victime d'une mise à l'écart doublée d'un pillage de ses plus fécondes intuitions – impression sans doute vraie, quoique déformée. En mai 1985, l'introduction est devenue un livre de plus de mille pages : *Récoltes et Semailles*, tour à tour attaque, credo et mea-culpa. Il en fait imprimer une centaine d'exemplaires qu'il envoie à ses anciens collègues, espérant un retour de leur part : *« Je te l'envoie comme j'enverrais une longue lettre. »* Il y ajoutera, quelques mois plus tard, un long prélude peuplé de fantômes : ceux de la guerre, passée dans un camp de Lozère où fut enfermée sa mère avec les femmes indésirables de Vichy.

Sans doute la radicalité de ce livre, achevé en 1986, ne pouvait-elle s'affirmer que dans le refus paradoxal de le divulguer : Grothendieck renonce finalement à l'éditer, alors que Christian Bourgois s'était un temps montré intéressé. Décision qu'il maintint jusqu'à sa mort, en 2014, même s'il prit un malin plaisir à en envoyer l'introduction à l'Académie royale des sciences de Suède, pour justifier son refus du prestigieux prix Crafoord. Retiré dans un village d'Ariège, le génie fracassé n'offrait plus à la vue des curieux qu'une silhouette taiseuse sous une houppelande blanche. Le tapuscrit fou fuita sur Internet, où on le trouve traduit en russe, espagnol et anglais ; raison pour laquelle l'actuelle édition officielle s'est imposée : comme pour Kafka ou Foucault, les interdictions de publier tombent toutes, tôt ou tard, *post mortem*. L'homme aura beau s'être cru enterré par ses pairs, il est devenu une source d'inspiration inépuisable pour une jeune génération de mathématiciens – qui ne cherchent pas seulement des idées géniales, mais aussi une certaine éthique de la science.

Philippe Chevallier



RÉCOLTES ET SEMAILLES I, II. RÉFLEXIONS ET TÉMOIGNAGE D'UN PASSÉ DE MATHÉMATICIEN
ALEXANDRE GROTHENDIECK
1 920 P., GALLIMARD, 29,50 €

IHES/AFP

Zoon politikon

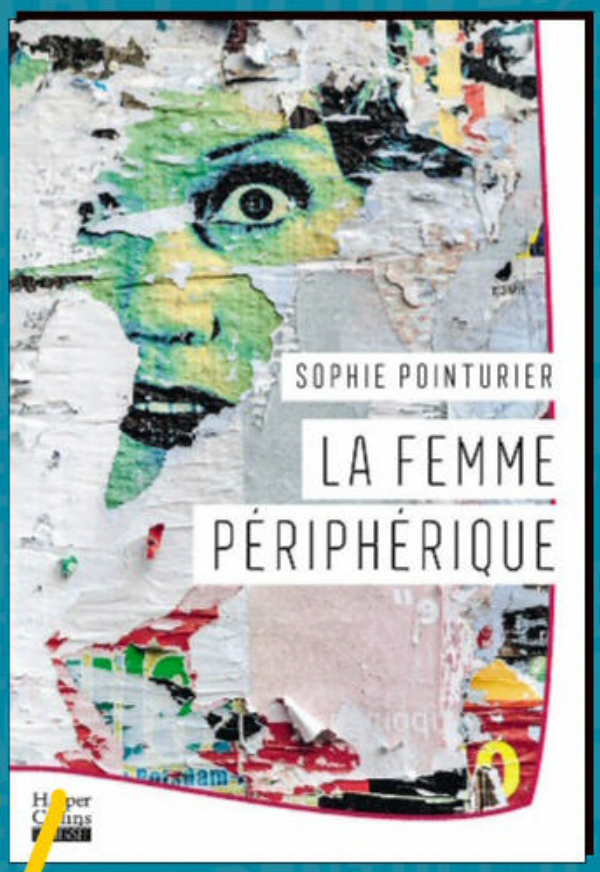
Le philosophe Raphaël Enthoven ose la fable orwellienne dans un substantiel apologue où toute ressemblance avec des personnes ou des situations exitantes…

Tout commence par un feu apocalyptique révélant un monde étrange où les animaux ayant asservi l'humanité affectent de faire société. Cela se passe à Krasnaïa, – « rouge » en russe, les noms de personnages et de lieux empruntent avec esprit à la langue de Pouchkine. En cet étrange pays, les hommes ont abandonné le pouvoir aux animaux à la suite du *« Vzryz »* (explosion), le Tchernobyl de Krasnaïa. À la tête de la nouvelle *« Sobtchestva »* (société), l'*« Animat »*, un cheval retors et libidineux : Vladimir qui se veut *« un Animat normal »*. La *« Sobchestva »* est partagée entre les intérêts antagonistes du *« Carnivorat »* et de l'*« Herbivorat »* régulés en apparence par un système politique complexe qui permet l'expression de toutes les opinions minoritaires coagulées en doctrines loufoques (*« Femellisme »*, *« Plus-fortisme »*, *« Albinisme »*…). Les *« éminents »* assurent ainsi une fiction de légalité à l'abri de laquelle certains ont licence d'assouvir leur naturel carnassier. Ainsi perdure la fiction d'un vivre-ensemble dont l'*« Animat »* est la clé de voûte. Un chat persifleur, Mechtat – littéralement, le « rêveur » –, assume la charge officielle de *« Premier Discuteur »* de Krasnaïa, *« une fonction […] qui exigeait de pouvoir passer des journées entières allongé sur un muret, à interpeller des inconnus, à se mêler de leur discussion, ou bien à répondre à une question par une autre question »*.

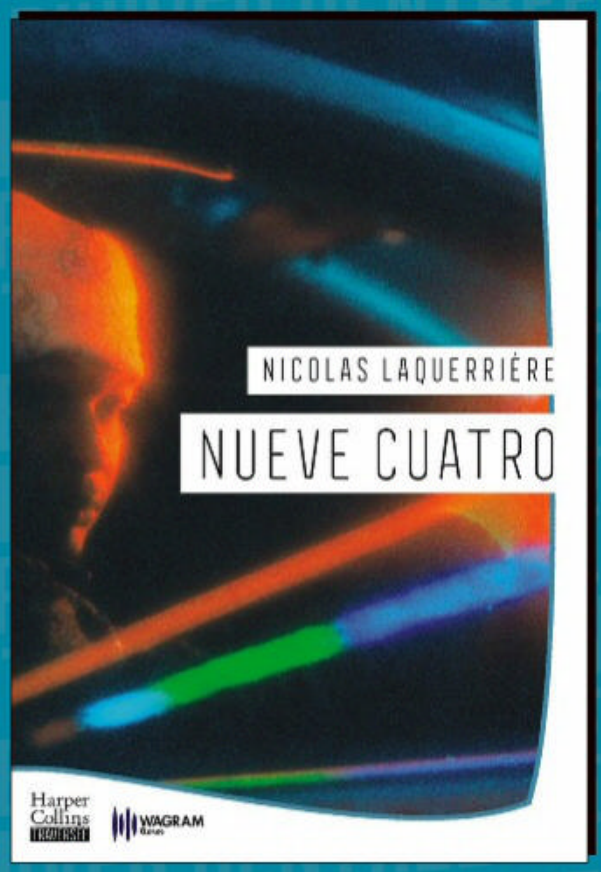
L'apologue raconte comment Vladimir doit renoncer à son *« Animat »* au profit d'un jeune loup ambitieux, Mirko, dont il avait imprudemment favorisé la carrière. Ce dernier remporte en effet les *« dragatiques »* (élections) après avoir battu au deuxième tour l'ourse Lavka, au grand dam de l'onagre orateur Bagato, candidat *« démuniste »* qui n'admet pas sa défaite et proclame *: « La Sobtchestva, c'est moi »*. Mais un mal mystérieux frappe les démunis et pèse sur l'avenir de Krasnaïa… Un récit à clés à lire pour le plaisir et, peut-être, pour en tirer des morales qui n'ont plus rien de provisoires. **Jean Montenot**

KRASNAÏA
RAPHAËL ENTHOVEN
402 P., L'OBSERVATOIRE, 21 €

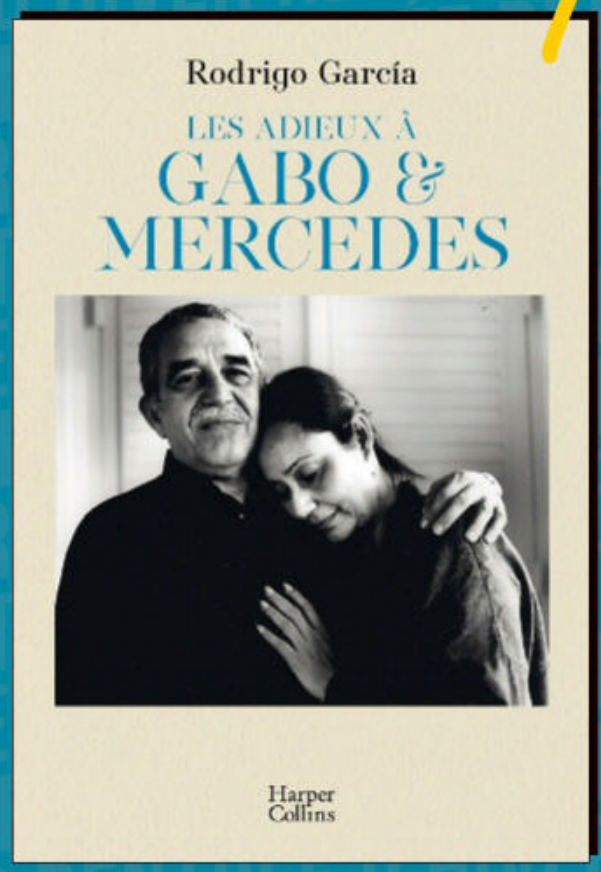
RENTRÉE D'HIVER



En librairie le **12 janvier**



En librairie le **9 février**



En librairie le **12 janvier**

Harper Collins

Dans leur bulle

En plein centre de la « ville aux cent clochers », la librairie rouennaise Au Grand Nulle Part*, spécialisée dans la bande dessinée indépendante, cultive sa singularité.

Au centre de l'enseigne en forme de boussole ronde, le nom de cette librairie a tout l'air d'un sérieux pied de nez. Ce Grand Nulle Part, situé sur une rue à forte affluence du centre-ville, est l'une des principales librairies rouennaises consacrées à la bande dessinée. À son ouverture au début des années 2000, l'établissement comptait aussi dans ses étals des ouvrages de littérature générale et des romans noirs anglo-américains – d'où son nom, référence au roman éponyme de James Ellroy. *« Mais avec l'explosion du marché de la bande dessinée autour de 2005, il a fallu faire un choix économique et pratique »*, raconte son fondateur et actuel libraire Fred Sendon, qui travaillait auparavant à la librairie L'Armitière, non loin de là. Bientôt rejoint par son complice Olivier Bouquet, ancien d'une librairie associative et lui-même dessinateur, il se spécialise dans la bande dessinée indépendante.

COUPS DE CŒUR ET GRANDS CRUS

À l'entrée de la petite boutique rectangulaire – saturée d'ouvrages et néanmoins lumineuse grâce à une longue vitrine exposée sud et des meubles aux couleurs chaleureuses –, sur les présentoirs en tourniquet, sont en effet plutôt mis en exergue des ouvrages de maisons d'édition telles que Cornélius et Sarbacane. Au fond du magasin, Fred et Olivier auraient plutôt tendance à ranger les grosses machines. Sur une plateforme, les bacs contenant les albums jeunesse sont assez bas pour faciliter l'accès aux plus jeunes.

Quant aux mangas ? On trouve plutôt du manga d'auteur, en nombre assez limité. En effet, certaines librairies de la ville sont déjà spécialisées dans ce domaine… *« Après, on a pas mal de comics décalés. Assez peu de super-héros. En revanche, des BD thrillers, oui. »* Sur le choix des coups de cœur, les deux complices tombent bien souvent d'accord, s'attachant à la narration davantage qu'aux dessins. Quelques-uns de leurs derniers grands crus en date ? *Le Monde sans fin* (Dargaud), un travail de vulgarisation de la pensée du spécialiste des questions énergétiques Jean-Marc Jancovici, par lui-même et le dessinateur Christophe Blain ; le dernier Wilfrid Lupano *La Bibliomule de Cordoue*, paru aux mêmes éditions, sur l'Espagne du Sud au temps du Califat ; ou encore, dans un esprit polar bien morbide, la série *RIP* (Petit à Petit) de Gaet's et Julien Monier.

DES RENCONTRES-DÉDICACES

Récemment, Fred et Olivier ont reçu pour des rencontres-dédicaces la prometteuse autrice belge Alice VDM, l'auteur rouennais Emmanuel Lemaire, et prévoient pour bientôt une exposition du dessinateur Cyril Pedrosa, en partenariat avec une salle de spectacle pour un concert dessiné. Mais, pandémie oblige, les partenariats extérieurs ont ralenti, comme les chroniques BD tenues par Fred sur les stations de radio et les chaînes de télévision locales, dont certaines sont reproduites sur la page Facebook de la librairie. *« On était entre parenthèses sur tout ce qui était activités extra-librairie, mais ça reprend. »* Il fait aussi partie du conseil d'administration de Canal BD, un groupement de libraires indépendants, qui décerne notamment le prix des libraires au festival d'Angoulême. Lequel, après une année d'interruption, a assuré, il faut le dire, une programmation exceptionnelle en 2021. **Simon Bentolila**

* 102 rue du Général-Leclerc, 76000 Rouen. Ouvert du mardi au samedi de 10 heures à 12 h 30 et de 13 h 30 à 19 heures, et le lundi de 14 heures à 19 heures. librairie-augrandnullepart.fr

AU GRAND NULLE PART EN CHIFFRES

Septembre 2002
Date d'ouverture de la librairie

5 000
titres référencés

40 m² de surface

AU GRAND NULLE PART

La Cité CONGRÈS / NANTES

le lieu unique
Centre de culture contemporaine de Nantes

www.atlantide-festival.org

ATLANTIDE

Les Mots du Monde à Nantes
Festival des littératures

du jeu 24 au dim 27 février 2022

au lieu unique et dans la ville

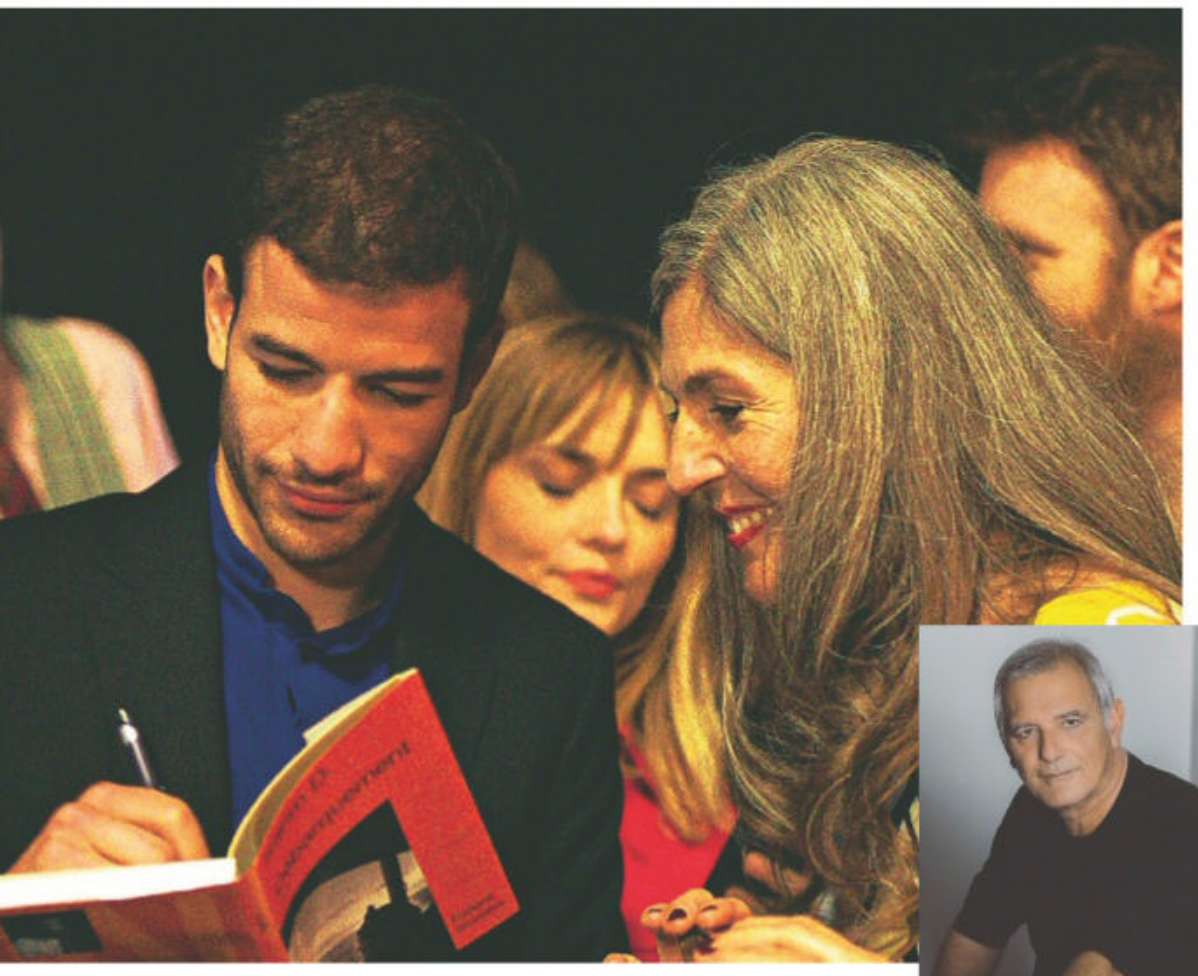
Avec **Nathacha Appanah, Rachid Benzine, Céline Curiol, Bernardine Evaristo, Isabela Figueiredo, Philippe Jaenada, Mohamed Mbougar Sarr, Céline Minard, Rosa Montero, Roukiata Ouedraogo, Árpád Soltész...**

Sous la direction artistique d'**Alain Mabanckou**

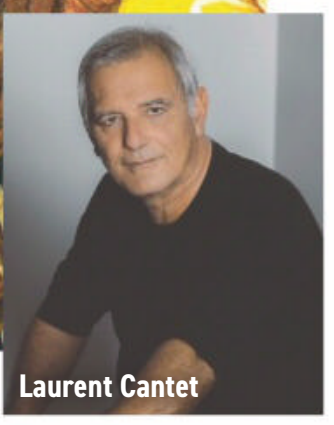
Visuel © Juliette Barbanègre /// La Cité Licences PLATESV-R-2020-08795 – PLATESV-R-2020-008796 – PLATESV-R-2020-008799 /// le lieu unique Licences L-D-20-1682 / L-D-20-1683 / L-D-20-1684

« J'aime qu'un film assume les errances d'un personnage »

Palme d'or avec *Entre les murs*, Laurent Cantet explore les effets pervers des réseaux sociaux dans *Arthur Rambo*, qui s'inspire de l'affaire Mehdi Meklat. Et signe une fois encore l'œuvre d'un cinéaste citoyen.



Dans *Arthur Rambo*, Rabah Naït Oufella interprète le rôle de Karim, jeune romancier broyé par la machine Twitter.



Laurent Cantet

Commençons par le début et ce titre, *Arthur Rambo* : est-ce ironique, sibyllin, énigmatique ?

Laurent Cantet. On a d'abord cherché pour le personnage un pseudonyme qui ait une double référence : Arthur pour la littérature, allusion à Rimbaud évidemment, et Rambo pour la colère. Je me suis rendu compte que sur Twitter pas mal de gens ont ce pseudo, ce qui le crédibilisait à nos yeux. J'ai hésité à l'idée d'en faire le titre : j'avais peur que ce soit justement trop énigmatique. Mais, finalement, il illustre bien le sujet.

Quel est le point de départ du film, qui raconte l'ascension et la chute d'un jeune romancier ?

L.C. C'est l'affaire Mehdi Meklat, ce jeune écrivain et blogueur à succès, dont on a découvert les tweets antisémites. Je l'écoutais à la radio, je le trouvais brillant et après avoir lu ses tweets, je n'arrivais pas à recoller les morceaux. J'avais beau chercher des explications psychologiques ou intellectuelles, ça n'allait pas. Plutôt que de répondre aux questions que ce comportement posait, il fallait sans doute le regarder d'une manière plus impressionniste. Si les questions résistent, il est aussi intéressant de se demander pourquoi. Sans être moi-même un grand utilisateur de Twitter, je sens bien que ce médium devient une composante essentielle de notre vie quotidienne. On l'interroge peu et on l'utilise comme des apprentis sorciers.

Comment s'est déroulée l'écriture du scénario ?

L.C. Le film s'est véritablement construit quand j'ai imaginé que le récit pouvait être ramassé sur deux jours. Comme on se concentre sur le moment où ça bascule, je pouvais mieux analyser les mécanismes mis en jeu sans être obligé de raconter le passé de Karim, le héros : il est tout de suite pris dans la machine, et c'est la machine que je regarde.

L'histoire commence par un fait et se complexifie. Or, dans la plupart des films, l'auteur pose un problème complexe et tente de le résoudre. Pourquoi cette inversion ?

L.C. Parce que rien n'est simple. Avec mes scénaristes, nous avons imaginé un récit où chaque protagoniste pose le problème à l'aune de son activité : l'éditrice veut sauver sa maison d'édition et demande à Karim s'il est l'auteur des tweets ou pas ; les copains parisiens de Karim ont trouvé leur place mais connaissent la fragilité de leur position et le jugement qu'ils portent sur Karim vient de là ; ses copains de banlieue ont peur de l'amalgame entre eux et lui ; sa mère lui parle morale et son petit frère le renvoie à un réel qu'il a oublié et qui lui saute à la figure. Chacun a de bonnes raisons de le questionner.

MEMENTO DISTRIBUTION – DUCHILI

Quelle bonne distance faut-il avoir avec un personnage ?
L.C. On essaie de ne pas le juger. J'aime qu'un film assume les errances et les faiblesses des personnages qu'il décrit. J'avais envie que le spectateur éprouve le même sentiment que moi. Il y a de l'empathie pour un personnage broyé par la machine plus forte que lui, mais il y a aussi du rejet car je ne voulais pas que le film le protège. Son argumentation n'est pas très convaincante, parfois pas très honnête. Là où le rejet est plus facile à ressentir, ce sont les tweets. Je voulais qu'ils apparaissent à l'écran : les premiers sont des intertitres presque énigmatiques, puis ils viennent parasiter les scènes comme les messages viennent parasiter nos conversations.

Avez-vous pensé aux réactions du public ?
L.C. Il y a une différence de réactions en fonction des générations : les plus âgés condamnent souvent ; les plus jeunes, qui connaissent mieux les règles des réseaux sociaux et le deuxième ou troisième degré que revendique Karim, sont plus compréhensifs.

Votre filmographie donne une place importante aux livres. Quel rapport entretenez-vous avec l'écrit ?
L.C. Les livres me donnent le sentiment d'une densité que le cinéma n'a pas toujours. Si les mots permettent une approche minutieuse des personnages, le cinéma va devoir passer par l'incarnation et c'est exactement ce qui me passionne. À chaque fois que j'ai adapté un ouvrage, j'ai pris des libertés pour ne pas me sentir piégé. Pour *Vers le sud*, Dany Lafferière m'a autorisé à piocher dans différentes nouvelles. *Entre les murs* est l'adaptation du livre de François Bégaudeau, mais les élèves sont aussi les auteurs du film. *Foxfire, confessions d'un gang de filles* est un roman très dense de Joyce Carol Oates que j'ai rendu plus linéaire… À chaque fois, c'est une nouvelle aventure.

Propos recueillis par Éric Libiot

LA RÈGLE DU JE

Laurent Cantet est un cinéaste parfois inégal mais toujours passionnant, qui prend à bras-le-corps des sujets complexes. Idée de départ : un jeune écrivain à succès voit sa célébrité exploser en vol à cause d'anciens tweets antisémites. *Arthur Rambo* est un film emballé comme un thriller, qui explore un fait de société (ici les réseaux sociaux). Cantet imprime un rythme prenant sans oublier de mettre au grand jour les questions posées par le sujet. C'est à la fois limpide et complexe, et la fin (plus ou moins) ouverte donne au film une résonance particulière. Tout le monde a ses raisons, comme dit Jean Renoir dans *La Règle du jeu.* Encore faut-il les assumer et en mesurer les conséquences. E.L.

Arthur Rambo, de Laurent Cantet, avec Rabah Naït Oufella, Sofian Khammes, Antoine Reinartz…
En salles le 2 février.

3 questions à Thierry de Peretti

Nous avons rencontré le réalisateur du thriller *Enquête sur un scandale d'État*, tiré du document *L'Infiltré*.

LES FILMS VELVET

Quel a été le point de départ ?
J'ai lu le livre qui m'a captivé : l'histoire d'un infiltré chez les dealers. Pas si convaincu de passer trois ans de ma vie sur le sujet, j'ai pourtant rencontré les auteurs, Emmanuel Fansten, le journaliste de *Libération,* et Hubert Avoine, « l'infiltré » en question. Leur relation était très singulière, ils se chamaillaient, ça partait dans tous les sens, mais cette fusion m'intéressait. Pour réaliser le film, il fallait donc passer du temps avec eux, les suivre afin que je comprenne leur univers. Le film, c'est davantage leur relation, leur travail, que l'adaptation du livre. Ils sont devenus des personnages de fiction et de cinéma.

Vous êtes manifestement plus intéressé par ces personnages que par le genre du polar…
L'intrigue est intéressante, c'est un fait divers, mais la question que je pose est simple : puis-je en faire du cinéma ? Je me suis rapproché des œuvres de Francesco Rosi : *Main basse sur la ville*, *Salvatore Giuliano*, *Lucky Luciano*… À leur manière, mon film est un récit en kaléidoscope qui pousse le spectateur à être présent. C'est d'ailleurs ce que j'ai moi-même ressenti : plus j'avançais plus je comprenais ce qui arrivait dans cette histoire. Le récit passe par les personnages, mais j'ai aussi besoin de ces moments envoûtants, sensuels, et pas directement liés à l'intrigue. Je ne veux pas filmer des camions pleins de drogue et des méchants contre la police. Ce qui m'intéresse, c'est de voir le monde dans lequel cette affaire se déroule.

Écriture, tournage, montage…, quel moment préférez-vous ?
Je ne sépare pas. J'écris aussi pendant le tournage. Par exemple, la longue scène finale du procès est née à ce moment-là. J'ai aussi retourné des plans pendant le montage. J'aime quand le film est organique, vivant. Qu'on ne sache pas comment les choses évoluent, et que les personnages gardent leur mystère. **Propos recueillis par E.L.**

Enquête sur un scandale d'État, de Thierry de Peretti, avec Roschdy Zem, Vincent Lindon, Pio Marmaï…
En salles le 9 février.

Faux-semblants

Entre thriller hitchcockien et fable à la Burton, *Nightmare Alley* joue avec vos nerfs. Brillant, mais un poil long.

On ne rappellera jamais à quel point il faut se méfier des beaux parleurs. Les lecteurs du *Charlatan* de William Lindsay Gresham, paru à la fin des années 1930 aux États-Unis, auront retenu la leçon. Cette fable noire autour d'un obscur forain sans scrupule, qui va jouer les médiums dans la bonne société new-yorkaise, avait d'ailleurs été portée à l'écran par Edmund Goulding. C'est aujourd'hui au tour du Mexicain visionnaire Guillermo del Toro de s'emparer de cette histoire machiavélique, avec la maestria qu'on lui connaît. Jouant la carte du thriller hitchcockien et du film d'horreur expressionniste, le cinéaste oscarisé suit donc le destin torturé de cette petite frappe Stan Carliste (Bradley Cooper) apprenant à utiliser toutes les règles de la manipulation. Jusqu'à sa rencontre déterminante avec une psychanalyste, faustienne en diable (Cate Blanchett). Casting aux petits oignons (ajoutons Rooney Mara, Willem Dafoe, Toni Collette…), décors et costumes luxueux, photo et montage impeccables : *Nightmare Alley* est assurément de la belle ouvrage, toutefois un peu ébréchée par une symbolique pas toujours légère et un récit trop délayé (2 h 30, c'est trop…). Laissez-vous malgré tout vous faire avoir… **Baptiste Liger**

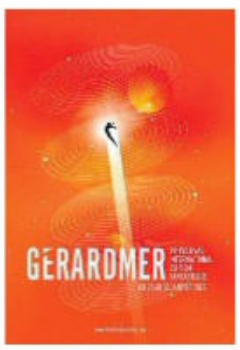
(En salles)

Bulles et drille

Sur le papier, c'est casse-gueule : adapter une bande dessinée culte, *Zaï Zaï Zaï Zaï* de Fabcaro, l'histoire d'un homme devenu ennemi public numéro un parce qu'il a oublié sa carte de fidélité au supermarché. Une BD devenue succès en librairies nourrie d'humour absurde et, surtout, à la forme très éloignée du cinéma avec ses cases dont la drôlerie tient à la fixité, et peu au mouvement. On y ajoute un réalisateur sans personnalité (François Desagnat, pote de Michaël Youn et sa *Beuze*) et on y va en craignant le pire… Tout faux. Le film parvient à rester fidèle au cadre original sans faire de concessions : il faut accepter toutes les règles du jeu – plutôt son dérèglement – pour goûter à ce récit bizarre façon *Hellzapoppin* et Marx Brothers de ligue 2 (ce qui est déjà beaucoup). Jean-Paul Rouve est très bien. **Éric Libiot**

(En salles le 23 février)

Gérardmer 2022 : histoires fantastiques



Bonne nouvelle pour tous les amoureux d'imaginaire et de frissons : le Festival international du film fantastique de Gérardmer renoue avec son édition « locale », après un précédent cru exclusivement en ligne. Au-delà des choix du jury (présidé par Julie Gayet), de la programmation en et hors compétion, d'un hommage au cinéaste Nicholas Meyer, la manifestation met le livre et l'écrit à l'honneur. Il y aura bien sûr Le Grimoire, où auront lieu les débats et les séances de dédicaces. Mais aussi le concours de nouvelles fantastiques, parrainé par *Lire Magazine littérair*e, réservé aux élèves des classes de quatrième à la terminale, ainsi qu'aux jeunes hors du circuit scolaire. Rendez-vous donc en terre gérômoise du 26 au 30 janvier. **B.L.**

festival-gerardmer.com

DVD

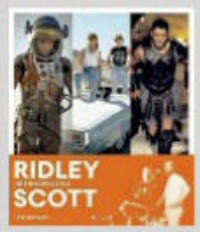
LE SANG À LA TÊTE
de Gilles Grangier (Pathé)

Après *Gas-oil*, le trio Audiard-Gabin-Grangier s'attaque à l'adaptation du *Fils Cardinaud* de Simenon et réussit un joli coup. Grangier filme La Rochelle comme un documentariste, Gabin retrouve de la superbe, Audiard retravaille Simenon. Beaux bonus : présentation du film par Tavernier, interview de Gabin… **E.L.**

LE SOMMET DES DIEUX
de Patrick Imbert (Wild Side)

Quatre ans de travail à l'équipe française pour adapter les 1 500 pages du manga de Jiro Taniguchi, qui raconte l'ascension de l'Everest par Habu Jôji, un alpiniste disparu des radars qu'un jeune photographe, lui-même alpiniste, croit reconnaître à Katmandou et décide de suivre. Une magnifique animation proche du dessin de Taniguchi, à la fois simple et expressif. **E. L.**

LIVRES



RIDLEY SCOTT RÉTROSPECTIVE
de Ian Nathan (Gründ)

Les filmographies les plus cohérentes ne sont pas forcément les plus passionnantes. On s'en rendra compte en plongeant dans le beau livre de Ian Nathan, revenant sur la carrière du très prolifique Britannique. Qui a oscillé entre classiques du septième art *(Alien, Blade Runner…)* et panouilles indignes (le nanar viticole *Une grande année*!). **B.L.**

SUR LA ROUTE DE CLINT EASTWOOD
de Marc Godin (Le Layeur)

Il est loin, le temps où Dirty Harry était traité de « fasciste ». On constatera cette évolution à travers ce riche album. Biographie, sélection de répliques, abécédaire et divers entretiens (notamment avec notre collaborateur Éric Libiot) sont au menu de cet ouvrage faisant le tour d'une œuvre essentielle. Et impitoyable… **B.L.**

CÉCILE MELLA/24 25 FILMS APOLLO FILMS ORANGE STUDIO FRANCE 3 CINÉMA

Globe-trotteurs

Le *Tour du monde* de Jules Verne s'offre une cure de jouvence bienvenue.

TUDOR CUCU/SLIM 80 DAYS/FEDERATION ENTERTAINMENT/PEU COMMUNICATIONS/ZDF/BE-FILMS/RTBF/FTV

Tout le monde connaît le classique de Jules Verne qui eut droit à moult adaptations plus ou moins réussies. Il faudra désormais compter sur une nouvelle itération, télévisuelle cette fois, avec le bien nommé *Le Tour du monde en 80 jours*. Coproduction anglo-italo-germano-française, cette nouvelle adaptation ne manque pas d'ambition.

Par sa distribution, d'abord, puisque nous retrouvons le très flegmatique David Tennant, bien connu des fans de *Doctor Who*, dans le rôle de l'impétueux Phileas Fogg. À ses côtés, le duo formé par le Français Ibrahim Koma et Leonie Benesch ne manque pas de charme. Mais ce qui interpelle surtout dans cette relecture de Jules Verne, c'est son étonnante modernité, laquelle se ressent avant tout dans le traitement réservé aux personnages. Ici, Passepartout n'est plus le fidèle valet de Phileas Fogg mais un immigré français, parti dans ce périlleux périple pour échapper à la police. L'occasion pour les scénaristes de creuser davantage ce protagoniste, bien loin des clichés qui lui sont généralement attribués. Idem pour le personnage de Fix, transformé en jeune journaliste impétueuse qui n'a pas sa langue dans sa poche. Autant de personnages qui ont en commun une certaine forme de vulnérabilité et un romantisme exacerbé, n'hésitant pas à flancher devant l'adversité ou à montrer leurs failles… avant de remonter en selle plus forts que jamais ! Des libertés comme celle-ci, *Le Tour du monde en 80 jours* en contient un certain nombre avec pour objectif de s'adapter au public d'aujourd'hui sans jamais trahir le matériau d'origine. Un pari réussi tant cette nouvelle adaptation parvient à faire l'heureuse jonction entre tradition et modernité à travers huit épisodes trépidants et malicieux. Et si, au terme de ce voyage pas comme les autres, ce trio d'infortune venait à vous manquer déjà, pas de panique, une seconde saison est déjà en préparation ! **Ilan Ferry**

(Disponible en DVD chez France TV)

Vive les mariés !

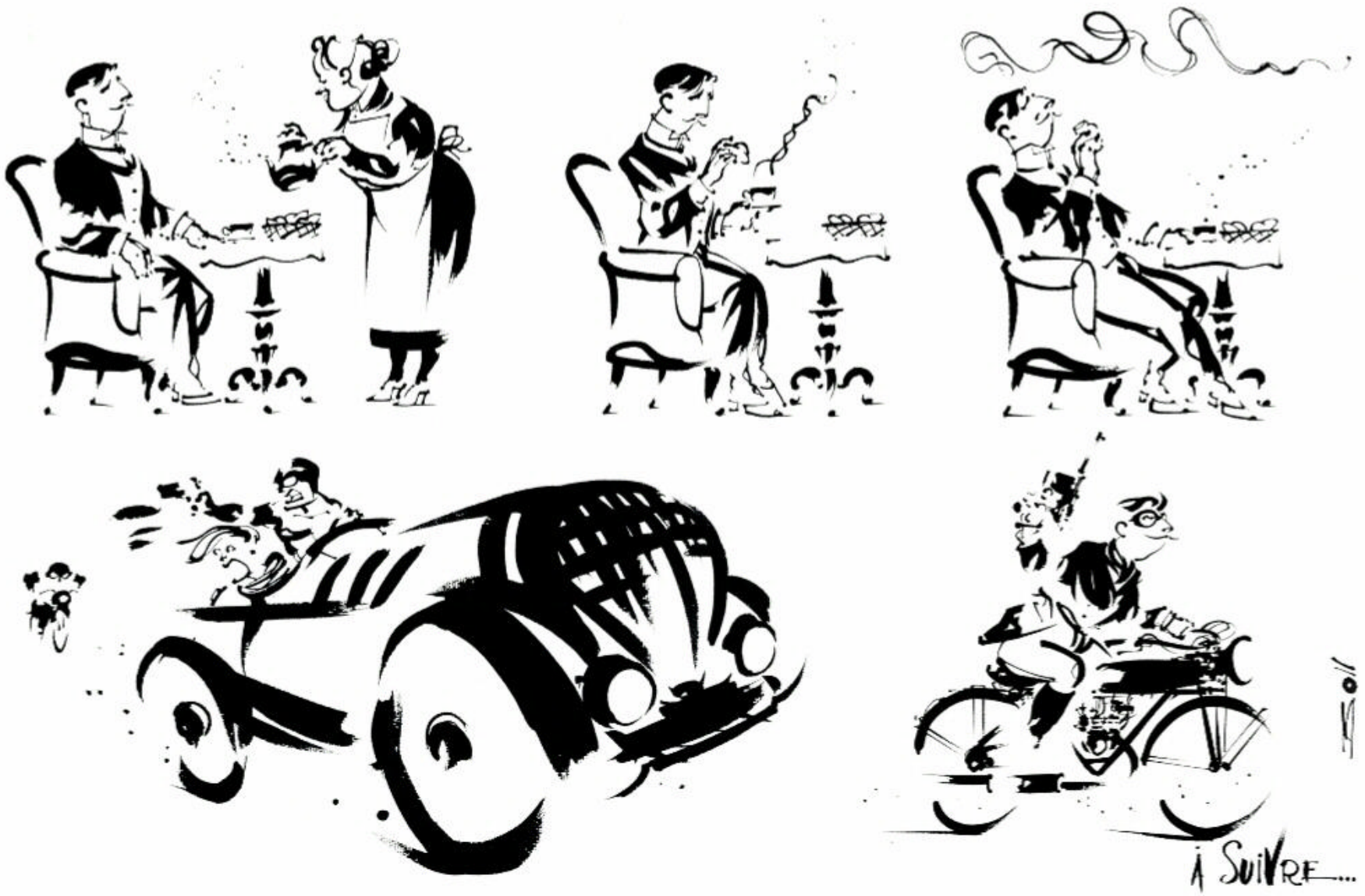
Une romance criminelle pas comme les autres pour un manga aussi drôle qu'inquiétant.

Quand deux familles yakuzas décident de se rapprocher avec un mariage arrangé, le résultat ne peut être qu'explosif. C'est le postulat de départ de *Criminelles fiançailles* qui voit la jeune et fragile Yoshino, petite-fille du chef du plus grand clan de yakuzas d'Osaka, fiancée de force à Kirishima, petit-fils d'un puissant clan rival tokyoïte. Sauf que sous ses airs avenants, Kirishima pourrait bien cacher une personnalité tout autre. À mi-chemin entre le thriller et la comédie romantique, *Criminelles fiançailles* casse les codes du genre avec son couple pas comme les autres. Multipliant les ruptures de ton avec une facilité déconcertante, ce manga nous présente une galerie de personnages hétéroclites, avançant tous sur une dangereuse ligne de crête, se révélant tour à tour touchant, inquiétant ou tout simplement énervant. Sans tabou aucun, il révèle les dessous de la vie de yakuza et aborde certains thèmes avec une étonnante frontalité, la douceur du dessin de Konishi venant à plus d'une occasion se heurter à la violence des situations et des propos. Car s'il y a bien un message à retenir de cette romance aussi réjouissante que bigarrée et politiquement incorrecte, c'est que les apparences sont toujours trompeuses.

Ilan Ferry

CRIMINELLES FIANÇAILLES (T. 1)
ASUKA KONISHI
64 P., PIKA, 7,95 €

· Les classiques de Boll À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU



ÉDITIONS GLÉNAT – © ASUKA KONISHI/KODANSHA LTD - BOLL

Proustmania

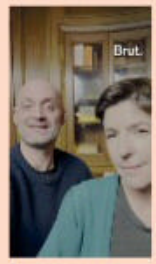
Pour fêter les 100 ans de la disparition de Marcel Proust, France Culture propose à ses auditeurs une année entière d'hommages et de célébrations.

« *Voici une aventure radiophonique sans précédent et sans équivalent. Elle porte sur un écrivain français lui aussi sans précédent et sans équivalent, car avant lui, personne ne lui ressemblait, et personne n'a pu l'imiter après.* » L'écrivain, éditeur et producteur Charles Dantzig avait bien du mal à cacher sa fierté au moment de lancer, il y a quelques semaines, son impressionnant projet. France Culture célébrera donc, en grande pompe et tout au long de l'année 2022, l'auteur d'*À la Recherche du temps perdu*. Parce que rien n'est trop grand pour les géants, une chronique ou une émission lui sera entièrement consacrée chaque semaine. Si vous pourrez entendre ces morceaux choisis en direct à la radio, le podcast est à retrouver sur franceculture.fr et sur l'application Radio France.

On peut d'ores et déjà y écouter des émissions passionnantes comme cet épisode de *Répliques* où Alain Finkielkraut décortique la mort de la grand-mère dans *La Recherche*, ainsi que certains rendez-vous traditionnels de la station habilement infusés d'univers proustien. Dans *Entendez-vous l'éco*, Tiphaine de Rocquigny analyse le rapport à l'argent du romancier. Vincent Charpentier s'essaie, dans *Carbone 14*, à une cartographie française d'*À la recherche du temps perdu*. Et à travers un épisode spécial des *Bonnes choses*, Caroline Broué nous plonge dans les recettes de Françoise Proust : des pas de côté savoureux qui permettront d'explorer sous toutes ses facettes la vie et l'œuvre foisonnante de notre écrivain-dandy national. Tous nos vœux les plus proustiens.

Léonard Desbrières

OTTO WEGENER/WIKIPÉDIA



L'ÉMISSION
BOOK ÉMISSAIRE

En plus de poser son *Plumard* aux quatre coins de la France pour échanger avec des écrivains sur la plateforme BrutX, Augustin Trapenard propose désormais chaque dimanche à 18 heures, sur l'application Brut Live, de discuter avec vous d'un classique de la littérature. Idéal pour combattre le spleen de fin de week-end.

LE COMPTE INSTAGRAM
LE SOUFFLE DES MOTS

Grâce à ses 150 000 abonnés sur Instagram et YouTube, Audrey Tribot s'est taillé une solide notoriété sur les réseaux sociaux. Avec ses listes de lecture, ses jeux concours et ses vidéos, elle célèbre la littérature sur toutes ses formes.

LE COMPTE YOUTUBE
ARTE BOOK CLUB

Depuis quelques mois, Arte Book Club s'étoffe et offre une programmation passionnante et dense. Chaque mois y sont célébrés une œuvre et un auteur à travers deux émissions : un reportage d'une vingtaine de minutes et une discussion en live avec des écrivains, des universitaires ou autres spécialistes. Brillant et innovant. L.D.

• Livres audio

MONSIEUR PROUST
de Céleste Albaret,
lu par Lara Suyeux
Écoutez Lire/Gallimard

Alors que le prix Céleste-Albaret a été remis en décembre lors de l'exposition « Marcel Proust, un roman parisien », la figure de la gouvernante et confidente de l'écrivain, l'une des clés de *La Recherche*, se révèle dans cette parution inédite. Magnifiés par la comédienne Lara Suyeux, ses souvenirs éclairent Marcel Proust d'une lumière inattendue.

Christophe Rioux

THÉSÉE, ARIANE ET LE MINOTAURE
de Jean-Michel Coblence,
lu par Laurent Natrella
Didier Jeunesse

Accompagné par les plus grandes symphonies de Beethoven et par le graphisme inventif de Donatien Mary, le mythe de Thésée interprété par Laurent Natrella a la force d'une œuvre réellement pluridisciplinaire : le conte musical de Jean-Michel Coblence parvient à réinjecter de la modernité dans une mythologie immémoriale.

C.R.

ANÉANTIR
de Michel Houellebecq,
lu par Jérémy Lopez
Écoutez lire/Gallimard

Quand on dit qu'on n'a pas fini d'entendre parler d'*Anéantir*, cela peut prendre bien des significations. Notamment pour le livre audio. Et c'est ainsi Jérémy Lopez, de la Comédie-Française (vu récemment dans *Les Tuche 4*), qui a été chargé de lire les 700 pages du roman événement de Michel Houellebecq (lire aussi page 52).

Jean Hurtin

Les Ateliers LiRE magazine littéraire

Nos rendez-vous de janvier-février

NOUVEAUTÉS

Comment promouvoir son livre ? avec **Vanessa Lavergne.**
Vendredi 21 janvier à 18 heures

Un atelier « généraliste » sur la promotion du livre : bonnes pratiques pour trouver ses lecteurs, à la fois grâce aux outils numériques mais aussi aux actions qu'il est possible de mener sur le terrain.

Promouvoir son livre sur les réseaux sociaux, avec **Vanessa Lavergne.**
Samedi 29 janvier à 10 heures

Un atelier spécifique sur les réseaux sociaux, pour apprendre les bases de Facebook, Instagram et Twitter, et en faire un levier de promotion efficace pour son livre.

ET TOUJOURS

Se lancer dans un récit familial, avec **Lola Sorrenti.**
Mercredi 26 janvier à 18 heures

Écrire à partir d'un fait divers, avec **Frédérique Anne.**
Dimanche 30 janvier à 15 heures

Exprimer sa créativité, avec **Renée Zachariou.**
Mercredi 9 février à 18 heures

Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur avec **Baptiste Liger.**
Vendredi 4 février à 18 heures
Samedi 5 février à 15 heures

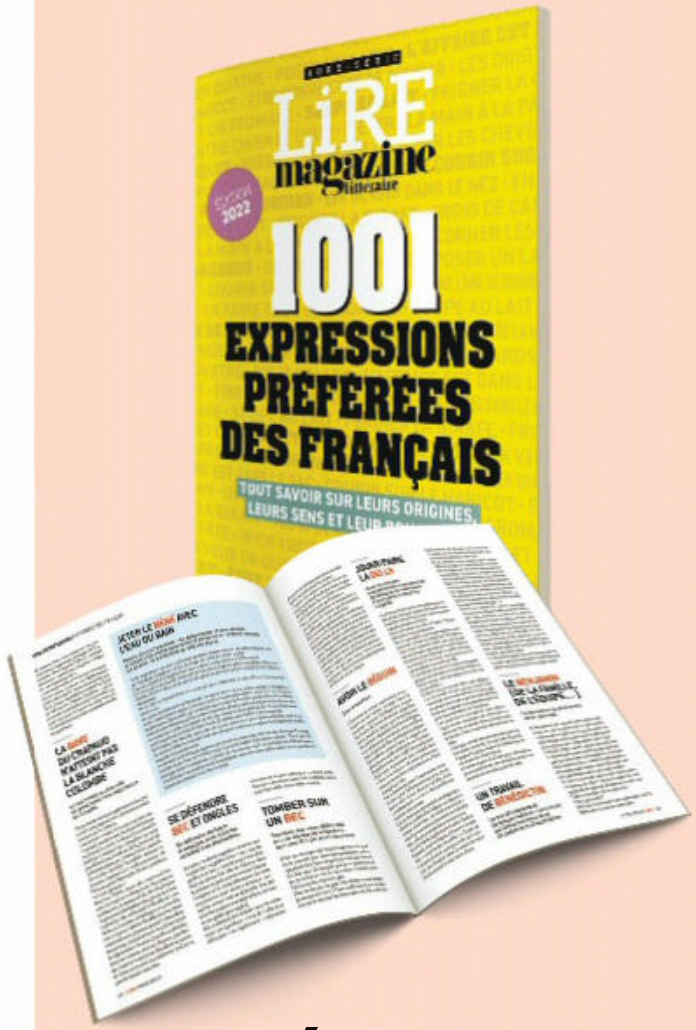
Toutes les informations sur *lire.fr/collections/ateliers-ecritures*

LE MANUSCRIT DU PETIT PRINCE EXPOSÉ !

La postérité d'un livre ne se passe pas uniquement dans les librairies et les bibliothèques. La légende du *Petit Prince,* qui perdure de génération en génération, tient aussi grâce à de nombreux événements qui le mettent à l'honneur. Ainsi, l'an passé, on avait pu voir à Lyon et à Toulouse l'exposition « Antoine de Saint-Exupéry, un Petit Prince à travers les hommes ». À partir du 17 février, le musée des Arts décoratifs vous proposera « À la rencontre du Petit Prince », qui permettra au public parisien de voir, entre autres documents, le manuscrit original de ce texte culte, jusqu'alors gardé par la Morgan Library & Museum de New York. De quoi ravir les lecteurs de tous âges.

Maëlle Meunier (avec B.L.)

madparis.fr



HORS-SÉRIE

« 1001 expressions préférées des Français »

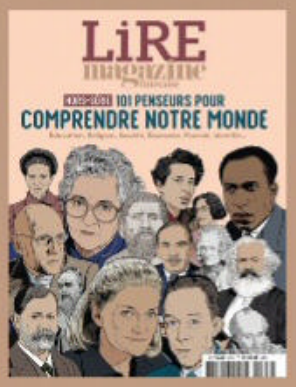
N'ayez plus peur d'être le dindon de la farce, lorsque vous ne connaissez pas une formule ou un dicton. Que vous ayez envie ou pas de faire partie du gotha, vous pourrez quoi qu'il en soit ramener votre fraise en jetant votre dévolu sur le hors-série que *Lire Magazine littéraire* consacré aux expressions préférées des Français. Si certaines d'entre elles sont monnaie courante, d'autres se révèlent plus étonnantes. Ainsi, cette édition spéciale nous permet de remonter à l'origine de bons mots vieux comme Hérode, qui remontent aux calendes grecques. Au programme, des histoires pas piquées des hannetons dont, au final, on comprend peu ou prou les méandres – pour ne pas dire le parcours du combattant – de la signification. Alors, pour ne pas avoir le bourdon et, même, vous marrer comme une baleine, redécouvrez ces petits bijoux de la langue française… Pourquoi pas en suçant un canard ?

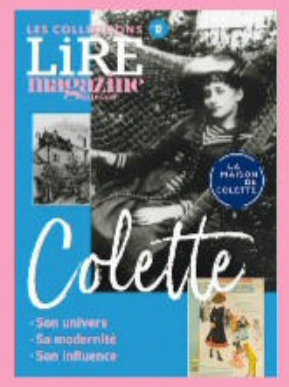
Disponible chez votre marchand de journaux ou *sur lire.fr*

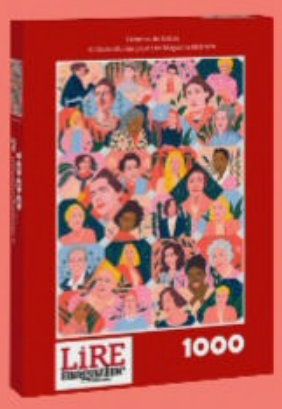
DR - FONDATION JMP POUR LPP

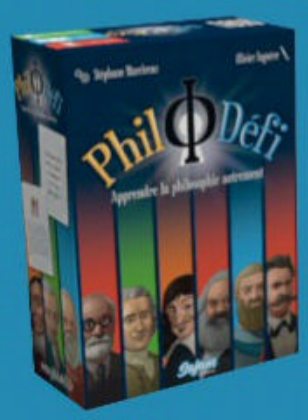
OFFRE SPÉCIALE

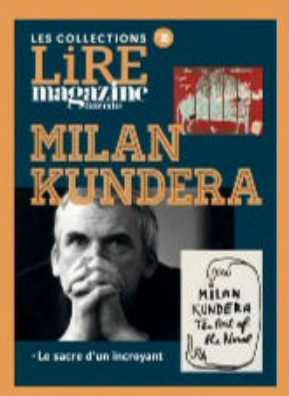
TOUS VOS PRODUITS PRÉFÉRÉS SONT DISPONIBLES SUR WWW.LIRE.FR











Effractions aux codes des lettres

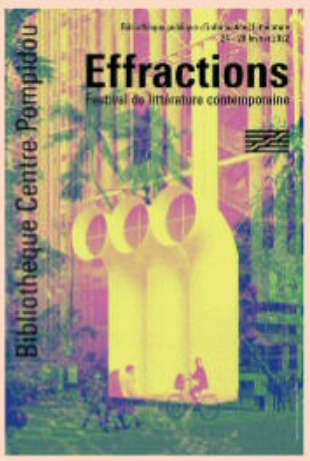
Le festival de la littérature contemporaine de la Bpi aura lieu du 24 au 28 février.

C'est désormais un rendez-vous incontournable : la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou accueille le festival de littérature contemporaine Effractions pour sa 3e édition. Du 24 au 28 février, vous pourrez rencontrer de nombreux écrivains venus discuter du rapport entre fiction et réalité et ce, au cours de rencontres, tables rondes, dédicaces, lectures, performances et ateliers. Parmi les invités, citons Nicolas Mathieu, évidemment, mais aussi Antoine Wauters, Nedjma Kacimi, Nina Bouraoui, Éric Vuillard, Claudia Durastanti, Julia Kerninon ou encore Aude Seigne. Ces derniers se prêteront au jeu des entretiens croisées sur des thématiques sociétales comme la maternité, le féminisme, le racisme ou les discriminations… Enfin, une revue de presse de l'écrivain interrogera leur rapport à l'actualité et à la presse ainsi que leur influence dans le processus de création. Un programme chargé qui fera la part belle aux auteurs et autrices de la rentrée littéraire, de tous les genres et de toutes les nationalités.

En outre, la Bpi proposera une programmation littéraire tout au long de l'année avec « Les rendez-vous d'Effractions » – disponibles dès janvier –, conçus comme un espace de dialogues pour chercheurs et artistes désireux de se questionner sur l'art, la littérature et le monde qui nous entoure.

Maëlle Meunier

effractions.bpi.fr



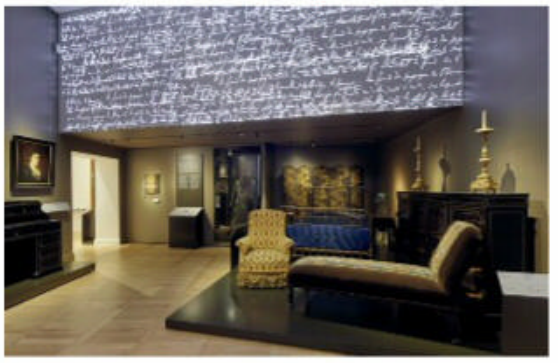
Proust en toute intimité

Le Musée Carnavalet nous fait revisiter l'univers de l'auteur de *La Recherche* à travers une exposition riche et inédite.

Pour célébrer le 150e anniversaire de sa naissance, le musée Carnavalet rend hommage à Marcel Proust à travers une rétrospective somptueuse qui joue la carte de la nostalgie et de l'émotion. On est frappé par la scénographie, qui provoque une immersion complète dans l'intimité de l'auteur d'*À la recherche du temps perdu*, avec un accrochage tout en verticalité façon cabinet de curiosités, dans un dédale de petites salles qui favorisent une proximité avec les œuvres (près de 280). Peintures, sculptures, photographies, éditions originales, manuscrits, lettres, documents d'archives, cartes postales, extraits de films sont au programme d'une promenade en deux étapes : les lieux de prédilection de l'écrivain à Paris, pour raconter en filigrane son quotidien, et ceux, parfois fictionnels, décrits dans son roman fleuve. Ainsi, on apprend que Marcel Proust, qui a résidé dans un périmètre très délimité (entre le 16e et le 9e arrondissement), fréquentait assidûment les musées, les théâtres, les restaurants, les salons mondains et les maisons closes ! Parmi les trésors qui se dévoilent dans le parcours, une reconstitution de sa chambre à coucher avec son lit, son pardessus, sa montre à gousset, son encrier et même une mèche de cheveux coupée le jour de sa mort.

Gabrielle Martin

« Marcel Proust, un roman parisien ». Musée Carnavalet (Paris 4e), jusqu'au 10 avril. Catalogue : Paris Musées, 256 p., 39,90 €. *carnavalet.paris.fr.*



ANTOINE MERCUSO/MUSÉE CARNAVALET

Dans nos Jardins d'hiver

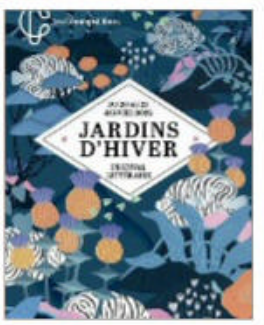
Le festival littéraire rennais – avec Delphine de Vigan en autrice associée – se déroulera du 20 au 23 janvier.

Après une édition 2021 dématérialisée, le festival littéraire Jardins d'hiver investira de nouveau les Champs Libres de Rennes du 20 au 23 janvier. Pour son grand retour, le festival s'offre Delphine de Vigan en autrice associée et plus de 25 invités d'exception, dont Nina Bouraoui, Sorj Chalandon, Amina Damerdji, Jean-Baptiste Del Amo, Elsa Fottorino, Kaoutar Harchi, Maryam Madjidi, Abel Quentin, Léonor de Récondo ou encore Thomas B. Reverdy.

Rencontres, séances de dédicaces et conférences rythmeront cette 5e édition. Le festival proposera aussi une série d'animations et d'ateliers originaux tels que des « battles » littéraires, balades en bibliothèque ou ateliers de photographie qui permettront aux lecteurs et auteurs de partager leurs coups de cœur littéraires. Enfin, les plus mélomanes pourront profiter d'un concert-BD autour de *Zaï Zaï Zaï Zaï* de Fabcaro, lui aussi présent. Nul doute que le festival saura se faire entendre…

M.M.

leschampslibres.fr



La fée Ariane

Le 1er juin 1963, une jeune fille prénommée Ariane débarque dans le port de Yokohama. Un jour, intriguée par les sons qui s'échappent d'un minuscule théâtre, elle découvre sur la scène un homme seul frappant sur un tambour à un rythme envoûtant. Elle est éblouie par son jeu, d'acteur et de musicien. Le théâtre vient d'entrer dans sa vie. Elle va s'y consacrer corps et âme, créant une troupe dès son retour en France, puis, en 1964, le Théâtre du Soleil, qu'elle va arrimer en 1969 à une ancienne cartoucherie du Bois de Vincennes et où elle ne cessera plus d'offrir des spectacles enchanteurs.

Pour son nouveau spectacle, Ariane est retournée dans ce Japon et a situé l'action de sa création sur l'Île d'or, une île imaginaire dont elle va extraire des merveilles. Elle y met en scène Cornélia, une artiste malade et fatiguée qui, malgré son épuisement, s'occupe des comédiens qu'elle a invités pour un festival de théâtre dont elle est l'organisatrice. Une manifestation en l'occurrence menacée par des hommes d'affaires qui voudraient bien virer les « théâtreux » de l'île pour y édifier un casino. Sur l'immense plateau du Théâtre du Soleil vont alors se produire des artistes censés venir des quatre coins de la planète. L'occasion pour Ariane d'aborder toutes les tragédies qui secouent la planète, mais à sa manière, dans des décors éblouissants, avec un humour d'une subtilité rare, une vitalité contagieuse, et une direction d'acteurs d'une élégance et d'une fluidité extrêmes.

Devant tant de raffinement et de tableaux merveilleux, on en arrive à trouver secondaire que le texte, bien qu'élaboré « en harmonie » avec la grande Hélène Cixous, sombre par moments dans l'inintelligibilité quand, à vouloir embrasser trop de thèmes, il se noie dans un verbiage inaudible. Dans cette *Île d'or,* c'est l'image, dont la beauté semble encore démultipliée par la musique sublime de Jean-Jacques Lemêtre, qui a pris le pas sur le texte. Le public semble acquiescer, qui n'en finit pas d'applaudir, après 3 h 20 (entracte compris) d'un spectacle, répétons-le, d'une rare féerie.

Dominique Poncet

MICHÈLE LAURENT/THEÂTRE DU SOLEIL

L'Île d'or, création collective du Théâtre du Soleil, avec Hélène Cixous.
Mise en scène et scénographie d'Ariane Mnouchkine, musique de Jean-Jacques Lemêtre. Cartoucherie de Vincennes, Paris 12e, jusqu'au 31 mars 2022.

DÉCOUVREZ
PORTRAITS
LE PODCAST DE
LIRE magazine littéraire
QUI RETRACE
LA VIE DES
GRANDS NOMS
DE LA LITTÉRATURE.

Ecoutez les premiers épisodes gratuitement
sur votre plateforme préférée

© Radio France/Ch. Abramowitz

La Dictée Géante.

Parviendrez-vous à réaliser un sans-faute ?

La Dictée Géante
avec Alexis Brocas,
rédacteur en chef
adjoint de
Lire Magazine Littéraire
est disponible
sur le site
France Culture
et l'appli
Radio France

SAMEDI
17H-17H30

Olivia Gesbert
et
Rachid Santaki

france culture

L'esprit d'ouver-ture.

En partenariat avec

LiRE magazine littéraire

SENS CRITIQUE

L'avis des lecteurs

Chaque mois, dans *Lire Magazine littéraire*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

10/Le Jeune Acteur 1. Aventures de Vincent Lacoste au cinéma

Riad Sattouf (Les Livres du futur)

« Pour ceux qui ne se seraient pas encore dit que les films et les albums de Riad Sattouf déclinent une seule et même œuvre sous différentes formes, ce premier volume du *Jeune Acteur* fait le lien de manière on ne peut plus explicite : *Aventures de Vincent Lacoste au cinéma* peut être lu comme un making-of des *Beaux Gosses* […]. On retrouve les mêmes thèmes et les mêmes procédés que dans le reste du travail de Sattouf […]. Et bien sûr, ce trait caractéristique et cette mise en couleurs qui va rarement plus loin que la bichromie. […] En plus des traditionnelles anecdotes de tournage et de casting, on y apprend ainsi l'admiration de Sattouf pour Truffaut – ce qui, à la réflexion, n'est pas très étonnant. Comme, en plus d'avoir le sens de l'observation, Sattouf a celui de la formule, c'est souvent bien vu – *"Ce Vincent Lacoste était introverti, raide et mou à la fois. Mais sa tête était drôle"* ; *"Ce n'était pas le nouveau Jean-Pierre Léaud, bien sûr… Mais je n'étais pas le nouveau Truffaut non plus…"* […]. Ces *Aventures* sont composées de trois parties de longueur inégale, Lacoste assurant la narration de celle du milieu, Sattouf celle des deux autres […]. Le casting et la sortie des *Beaux Gosses* bénéficient donc d'un double regard – le tournage étant raconté du seul point de vue du comédien néophyte. En soi, c'est déjà intéressant. Est-ce que c'est drôle ? Parfois, comme lors de l'audition, quand Lacoste (se la) joue à la façon d'Al Pacino dans *Scarface* : *"C'était incroyablement mauvais et outrancier"* aux yeux du réalisateur ; *"J'étais assez fier de moi après"*, raconte l'acteur. » **@Alcofribas**

10/Entre ciel et terre

Jón Kalman Stefánsson (Folio)

« *Entre ciel et terre* fait partie de ces romans que l'on ne voudrait jamais finir et c'est, sans mentir, l'une de mes plus belles lectures de ces dix dernières années. Lyrisme, sagesse, dimension épique, le style de Jón Kalman Stefánsson ne laisse pas indifférent. Tout, dans la vie de ces pêcheurs islandais, donne l'impression d'une lutte inégale entre des hommes ridiculement faibles et une nature omniprésente et toute-puissante. » **@Culex**

MARIE ROUGE

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 10 janvier 2022, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Michel Houellebecq**	Anéantir	Flammarion	Littérature
2	**Mohamed Mbougar Sarr**	La Plus Secrète Mémoire des hommes	Philippe Rey	Littérature
3	**Éric Vuillard**	Une sortie honorable	Actes Sud	Littérature
4	**Karin Tuil**	La Décision	Gallimard	Littérature
5	**Jean-Luc Mélenchon**	L'Avenir en commun. Le programme de l'union populaire	Seuil	Essais
6	**Jón Kalman Stefánsson**	Ton absence n'est que ténèbres	Grasset	Littérature
7	**Clara Dupont-Monod**	S'adapter	Stock	Littérature
8	**David Foenkinos**	Numéro deux	Gallimard	Littérature
9	**Mona Chollet**	Réinventer l'amour	Zones	Essais
10	**Riad Sattouf**	Le Jeune Acteur (t.1). Aventures de Vincent Lacoste au cinéma	Les Livres Du Futur	BD
11	**Camille Kouchner**	La Familia Grande	Points	Littérature
12	**Philippe Besson**	Paris-briançon	Julliard	Littérature
13	**Anne Berest**	La Carte postale	Grasset	Littérature
14	**Jean-Yves Ferri, Didier Conrad**	Astérix (t.39). Astérix et le griffon	Albert René	BD
15	**Amélie Nothomb**	Premier sang	Albin Michel	Littérature
16	**Jean van Hamme, Teun Berserik, Peter Van Dongen**	Blake et mortimer (t.28). Le dernier espadon	Blake Et Mortimer	BD
17	**Lluis Quintana-Murci**	Le Peuple des humains	Odile Jacob	Essais
18	**Étienne Davodeau**	Le Droit du sol. Journal d'un vertige	Futuropolis	BD
19	**Jérôme Fourquet, Jean-Laurent Cassely**	La France sous nos yeux	Seuil	Essais
20	**Laurent Joly**	La Falsification de l'Histoire	Grasset	Essais
21	**Catherine Meurisse, Isabelle Merlet**	La Jeune femme et la Mer	Dargaud	BD
22	**Catherine Nay**	Souvenirs, souvenirs... (t.2)	Bouquins	Essais
23	**Marianne Chaillan**	Où donc est le bonheur	Des Équateurs	Essais
24	**Tonino Benacquista**	Porca Miseria	Gallimard	Littérature
25	**Alexandre Jollien**	Cahiers d'insouciance	Gallimard	Essais
26	**Bruno Patino**	Tempête dans le bocal	Grasset	Essais
27	**Louise Erdrich**	Celui qui veille	Albin Michel	Littérature
28	**Alain Badiou**	Remarques sur la désorientation du monde	Gallimard	Essais
29	**Frédéric Beigbeder**	Un barrage contre l'Atlantique	Grasset	Littérature
30	**Ahmet Altan**	Madame Hayat	Actes Sud	Littérature
31	**Fabcaro**	Moon River	Six Pieds Sous Terre	BD
32	**Bernard Blistène**	Baselitz. Album de l'exposition	Centre Pompidou	Beaux-Arts
33	**A. Didier, O. Muller, C. Devaux**	Anatole Latuile (T.15)	BD Kids	Jeunesse
34	**Pascal Quignard**	L'Amour, la mer	Gallimard	Littérature
35	**Clément Viktorovitch**	Le Pouvoir rhétorique	Seuil	Essais
36	**Titiou Lecoq**	Les Grandes Oubliées	L'iconoclaste	Essais
37	**Natacha Calestreme**	La Clé de votre énergie	Albin Michel	Divers
38	**Richard Malka**	Le Droit d'emmerder dieu	Grasset	Essais
39	**Catherine Cusset**	La Définition du bonheur	Gallimard	Littérature
40	**Julia Deck**	Monument national	Minuit	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Olivier Bourdeaut**	En attendant Bojangles	Folio	Littérature
2	**Djaili Amadou Amal**	Les Impatientes	J'ai lu	Littérature
3	**Sylvain Tesson**	La Panthère des neiges	Folio	Littérature
4	**Ken Follett**	Le Crépuscule et l'Aube	LGF	Littérature
5	**Nanao Itsuki, Nekokurage**	Les Carnets de l'apothicaire (t.7)	Ki-oon	Manga
6	**Collectif**	13 À table 2022	Pocket	Littérature
7	**David Foenkinos**	La Famille Martin	Folio	Littérature
8	**Inagaki Riichir, Boichi**	Dr Stone (t.19)	Glénat	Manga
9	**Philip Roth**	Tromperie	Folio	Littérature
10	**Jón Kalman Stefánsson**	Entre ciel et terre	Folio	Littérature

« Coup de cœur.
Que la mémoire vive. »

Clémentine Goldszal,
ELLE

UN ROMAN MAGISTRAL
SUR LES SECRETS ENFOUIS
ET LA FORCE DE VIE, PAR
L'AUTEUR DU BEST-SELLER
MÉMOIRE DE SOIE.

Éditions
JC Lattès

FRÉDÉRIC BEIGBEDER

UNE CABANE À SOI

Les boîtes de nuit, c'est fini : l'auteur passe désormais le plus clair de son temps dans une cahute chic au fond de son jardin au Pays basque. Son nouveau roman, *Un barrage contre l'Atlantique*, était l'occasion d'aller le voir sur place. Portrait d'un ex-fêtard urbain en ermite écolo.

Aller à Guéthary début décembre, c'est la promesse de traverser un village fantôme. Personne à la gare, pas un chat dans les rues, des résidences secondaires vides et des cafés fermés. Bondé l'été, Le Madrid semble délaissé à jamais. Phénomène courant au Pays basque : il pleut. Elle est belle, la Californie française ! Une voiture apparaît enfin à l'horizon, c'est Frédéric Beigbeder qui vient nous chercher, nullement refroidi par l'ambiance : *« Oh, la région est encore plus sinistre entre janvier et mars ! »* Le *« Sim des discothèques »* (ainsi qu'il se décrit dans son dernier livre) fait partie de ces forces de la nature avec lesquelles il est impossible de s'ennuyer – on dirait un Depardieu maigre. On passe en coup de vent devant la mairie, le fronton et la maison où le poète Paul-Jean Toulet est mort en 1920. Encore trois minutes de route et on arrive chez notre hôte. Il a commencé à y vivre à mi-temps en 2009, avant de quitter Paris pour s'y installer totalement en 2017. La piscine de carrelage noir est bâchée. Simone, un cane corso, vient renifler notre loden. *« Ma femme aime beaucoup cette chienne, mais je crains qu'elle ne soit pas très intelligente »*, déplore son maître en l'attrapant par la peau du cou.

À l'intérieur, on remarque deux grandes toiles du peintre Thierry de Gorostarzu, un clap du film *L'Idéal*, le ukulélé sur lequel Beigbeder ne désespère pas de savoir jouer un jour *Stairway to Heaven*

de Led Zeppelin. Devant la bibliothèque est posée une aquarelle représentant le jeune Frédéric à 9 ans – elle sert de couverture à la version poche d'*Un roman français*. Un certain désordre règne dans le salon, la faute à Oona et Léonard, les deux jeunes enfants que Beigbeder a eus avec Lara, sa troisième épouse. Triplement divorcé, Jay McInerney l'avait prévenu qu'il faut attendre le quatrième mariage pour atteindre la sérénité. Beigbeder aura réussi au coup d'avant, et il en est question dans *Un barrage contre l'Atlantique* : après avoir revisité avec mélancolie son enfance et sa vingtaine, il consacre des pages élégiaques à l'apaisement récent trouvé grâce à sa famille recomposée. À 56 ans, l'auteur des *Mémoires d'un jeune homme dérangé* serait-il devenu un vieux monsieur assagi ?

LE JIM HARRISON BASQUE

On quitte la maison principale pour aller voir la cabane au fond du jardin dans laquelle travaille le noctambule reconverti en homme des bois – les bûches indiquent que Beigbeder, qui composte ses déchets, fait aussi des feux de cheminée. Aurait-on affaire au Jim Harrison basque ? *« Oui, enfin on ne vient pas du même Montana ! »* rigole-t-il en référence à la boîte de nuit sise juste à côté du Flore qu'il fréquentait jadis. Un rocking-chair repose devant la porte, pour les jours de contemplation. Il a sur son bureau une vieille machine à écrire Olympia, le modèle dont se servaient Salinger ou Kerouac. S'il a commencé *Un barrage contre l'Atlantique* au cap Ferret, confiné chez son ami Benoît Bartherotte, c'est dans cette cabane qu'il se replie le plus souvent. Une réclusion qui lui réussit, si l'on en croit ce nouveau récit autobiographique et les articles qu'il publie tous les week-ends dans *Le Figaro Magazine*, toujours justes, et hilarants quand il s'agit de descentes – à défaut de chasser l'ours, le trappeur barbu aime flinguer depuis sa fenêtre le gros gibier germanopratin.

« J'ai complètement changé de vie, nous assure-t-il ; *quand il faut se nourrir, je casse la glace pour pêcher. »* Il est justement l'heure de déjeuner. Hors saison oblige, les restaurants du coin ne répondent pas. On reprend donc la voiture pour filer à Biarritz. Pas d'embouteillage à déplorer, on a juste le temps de prendre des nouvelles de quelques-uns de ses amis écrivains (Michel Houellebecq, Simon Liberati, Mathieu Terence) et d'échanger d'amusantes piques à propos d'auteurs de la dernière rentrée (leurs noms resteront secrets). Une fois garés, il faudrait mettre des pièces : *« Trop compliqué, cet horodateur, laissons tomber. Je préfère encore payer une contravention. »*

HOMMAGE AUX MENTORS AUTOUR D'UN FOIE GRAS

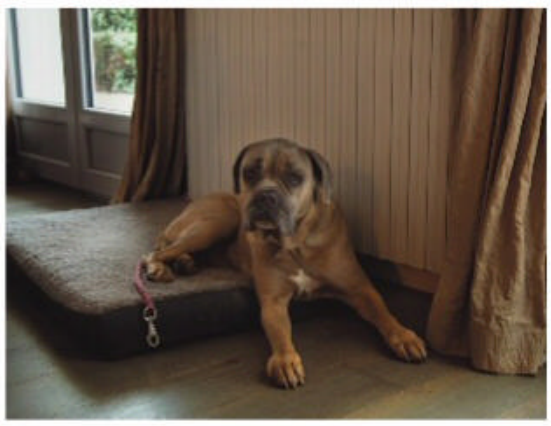
On s'attable au Bar du Marché, tout près des Halles. Il pleut toujours, et nous sommes presque les seuls clients. Écolo ne veut pas dire végan : Beigbeder commande foie gras et côtelettes d'agneau. On lui parle de son livre, écrit sous la forme originale de phrases séparées les unes des autres, et qui renoue avec la veine sensible de son *Roman français* de 2009 : *« J'adore la satire, être moqueur, acide, féroce. De temps en temps, j'aime aussi me poser, être tranquille, essayer de me présenter avec sincérité, comme si j'étais allongé sur le divan d'un psychanalyste. Pour les besoins d'un "Quarto" que je dois préfacer, j'ai beaucoup relu François Weyergans. Il n'avait pas peur de zapper, et c'est le grand maître de la digression : il écrit une page déchirante sur son père, puis il part sur autre chose, une femme, un opéra… Le relire m'a décomplexé, ainsi que Deborah Levy et* Ordesa *de Manuel Vilas. Et puis je voulais parler de ma génération, qui n'a pas assez raconté son histoire. »*

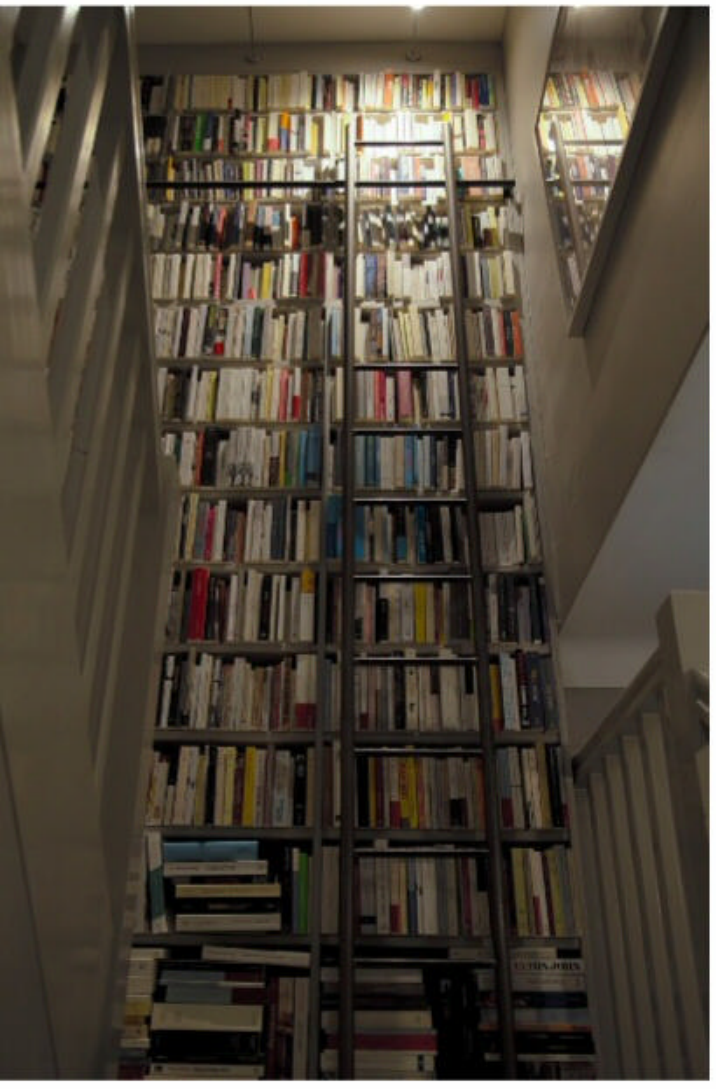
Dans *Un barrage contre l'Atlantique*, Beigbeder énumère ses pères de substitution, qui vont de Denis Tillinac à Thierry Ardisson en passant par Jean-Claude Fasquelle, Michel Denisot ou Paul Nizon : *« C'est un point commun que j'ai avec Édouard Baer : nous sommes attirés par les hommes plus âgés, fascinés par les vieillards. Je suis comme un chien abandonné qui voudrait être adopté. J'ai eu des mentors dans la presse, la pub, et à la télé. En littérature, ça a été Denis Tillinac : c'est lui qui m'a édité à la Table ronde en*

Portrait de l'auteur à 9 ans, qui a servi d'illustration pour la couverture d'*Un roman français*.

Au fond du jardin, la cabane en bois où Frédéric Beigbeder travaille et dans laquelle on trouve le même modèle de machine à écrire que Kerouac. À l'entrée, un rocking-chair pour les jours de contemplation.

Près du radiateur, Simone, la gardienne *« pas très intelligente »* des lieux.





En plus d'écrire des livres, et d'en lire – on en trouve du sol au plafond chez lui –, Frédéric Beigbeder fabrique une vodka baptisée Le Philtre.

1990. J'étais le président du Caca's Club, je passais mon temps déguisé en femme chez Castel et, malgré cela, il s'est dit que j'étais peut-être un écrivain. Il a misé sur moi et ça a transformé ma vie. Je lui dois beaucoup. » On se souvient de Baer nous racontant comment ses nuits chez Castel lui avaient donné le goût de la conversation, que partage son vieux copain Beigbeder : « *À 20 ans, avec Édouard, on se retrouvait à la table de Jacques Martin, Claude Brasseur, Kersauson… C'était du rodéo ! Bénichou était le plus bruyant et le plus brillant. Édouard et moi avons découvert en même temps que la nuit n'est pas que festive, elle peut être spirituelle. Il ne s'agit pas que de se bourrer la gueule et de se rouler par terre. Il y a aussi les joutes oratoires, une certaine cruauté, cet art de la littérature verbale. J'ai beaucoup cherché ça, après : être assis avec des gens qui étincellent. C'est pour ça que je suis membre de jurys, où cet esprit peut encore souffler. Chez Drouant, les réunions du Renaudot sont très drôles – une troupe de langues de vipère, dix érudits qui s'envoient des vannes.* »

LOIN DES FÂCHEUX DE LA CAPITALE

Nostalgique des slows de son adolescence et des années 1980, période frivole malgré le sida, et époque où « *on pouvait draguer sans lourdeur et se faire rembarrer sans méchanceté* », Beigbeder est un peu perdu à l'ère du néoféminisme et des confinements – sur l'hygiénisme actuel, il nous conseille une nouvelle de Tchekhov, *L'Homme à l'étui*. C'est un comble pour le président du prix de Flore (prix pop et d'avant-garde) mais, tricard à la matinale de France Inter, il est de plus en plus souvent classé à droite : « *Tout le monde a oublié que j'ai soutenu Robert Hue en 2002 ! Et dès que je parle d'écologie à mes copains du* Figaro, *ils se foutent de ma gueule. La fin du monde m'inquiète vraiment. Ce qui m'embête, c'est d'avoir à voter Jadot – c'est ce que je ferais si je suivais mes convictions, mais c'est difficile…* »

Sur ces tergiversations, on passe à la gare récupérer sa mère, qui vient quelques jours s'occuper de ses enfants. Puis retour à Guéthary, où nous rejoint notre photographe. Alors que Beigbeder prend la pose devant sa cabane, elle nous demande de sortir du cadre. Rires de Beigbeder : « *Louis-Henri est venu pour faire des selfies !* » Il y a du Bénichou chez Beigbeder. Ses bons mots donnent soif. On lui demande si on pourrait boire un verre du Philtre, la vodka qu'il fabrique avec son frère Charles. Grand seigneur, il nous sert volontiers un shot et nous offre la bouteille – ça pourra nous occuper dans le train du retour.

Faire marche arrière, il n'en est pas question pour Beigbeder : « *Comment revenir à Paris une fois qu'on a goûté à cette vie-là ? Mes enfants ont un jardin, la mer, la montagne… Le concept de ville est assez absurde quand on y pense. Empiler les gens les uns sur les autres, ça ne rime à rien. Je peux travailler dans une maison au bord de la mer, pourquoi aller dans un endroit pollué, horriblement cher, où les gens sont tristes ?* » Il est vrai que les Parisiens sont de plus en plus gris. Comment l'ermite épanoui imagine-t-il son avenir loin de ces fâcheux ? « *Un succès comme* 99 francs, *ça ne m'arrivera sans doute plus, je suis un has been à ce niveau-là… C'était complètement fou, on ne vit ça qu'une fois. Est-ce que je vais devenir un auteur plus confidentiel ? Ce n'est pas à moi de le dire.* » De notre côté, on le voit bien en version moderne de François Nourissier. Nourissier s'isolait dans le Luberon à Ménerbes, mais repassait de temps en temps à Paris faire la loi au jury Goncourt. Dans trente ans, Beigbeder ne quittera plus Guéthary que pour venir voter au Renaudot. Tous les jeunes écrivains d'alors redouteront sa barbe blanche et ses coups de canne. La littérature, comme l'écologie, est un sport de combat.

Louis-Henri de La Rochefoucauld
Photos : Gabrielle Duplantier
pour *Lire Magazine littéraire*

★★★☆☆
UN BARRAGE CONTRE L'ATLANTIQUE
FRÉDÉRIC BEIGBEDER
272 P., GRASSET, 20 €

STÉPHANIE HOCHET

LOLITA

Elle arrive, vêtue d'un simple jogging, les cheveux attachés en queue-de-cheval.

— Un Coca sans glaçons, s'il vous plaît. Et sans paille.

— Pas de paille ?

— J'en ai assez de me retrouver dans des stories Instagram au moment où je bois ma boisson avec une paille. Depuis Kubrick, les gens se croient originaux en me filmant dans cette situation. Et personne pour me demander mon avis.

— Vous trouvez que le cinéaste vous a trop sexualisée ?

— Pas vous ?

C'est vrai qu'elle n'a pas l'air d'une Lolita, Lolita. Elle ressemble à n'importe quelle gamine de 12 ans avec ses cheveux mal peignés, ses vêtements trop larges pour être sexy.

— Nabokov ne vous reconnaissait pas dans cette image non plus. Il avait raison.

Elle hausse les sourcils avec un air exaspéré.

— C'est Humbert Humbert qui m'a idéalisée. Moi, je n'étais qu'une jeune fille paumée.

— Vous ne l'êtes plus ?

— Vous avez entendu parler de MeToo ? Je trouve ça génial. J'ai failli balancer Humbert, mais il a déjà gagné une telle célébrité avec le roman que ce n'était plus nécessaire.

— Cette histoire entre vous et lui, on connaît sa version, mais pas la vôtre.

— Oh, vous savez, moi, je vous le dis tout net, j'ai aimé Humbert mais c'est terminé, cette histoire ! Il n'était pas le premier, toi lecteur, tu le savais, il te l'avait dit, et il ne fut pas le dernier. L'histoire était amusante, ça m'a permis de voyager, je faisais semblant de ne pas comprendre pourquoi on devait fuir tout le temps. Je savais bien que c'était illégal, notre affaire.

— À notre époque, on vous verrait comme une victime.

— La victime, c'est ce pauvre vieux.

— C'est lui qui se perçoit comme ça. Aujourd'hui, votre histoire susciterait plus de condamnations que d'éloges pour l'œuvre de Nabokov.

— Votre époque est aussi bête que la nôtre. Quel abruti faut-il être pour ne pas admirer cette poésie :

"Lolita, lumière de ma vie, feu de mes reins. Mon péché, mon âme. Lo-li-ta : le bout de la langue fait trois petits bonds le long du palais pour venir, à trois, cogner contre les dents. Lo. Li. Ta.

Elle était Lo le matin, Lo tout court, un mètre quarante-huit en chaussettes, debout sur un seul pied. Elle était Lola en pantalon. Elle était Dolly à l'école. Elle était Dolorès sur le pointillé des formulaires. Mais dans mes bras, c'était toujours Lolita."

— Peut-être étiez-vous amoureuse de cette poésie qui n'était même pas celle d'Humbert, mais celle de Nabokov.

— Qu'importe, fait-elle en haussant les épaules. Je suis passée à autre chose.

Elle boit quelques gorgées de Coca, a l'air de s'ennuyer.

— C'est derrière vous ?

— Plus ou moins. J'aimerais avoir la vie normale d'une fille de mon âge, mais tout le monde me parle d'Humbert. Et ça, c'est la partie polie des gens, je dois supporter les paparazzi qui me harcèlent et des demandes de conseils beauté des adolescentes. La plus célèbre a été Britney Spears, elle voulait tout ce que je portais, qu'elle était rasante…

— Vous avez inspiré les jeunes filles et les créateurs de mode, même votre prénom est devenu un nom commun.

— Je vais vous répondre comme Britney : "Je ne l'ai pas fait exprès."

AUDREY SOVIGNET

Diogène – ici dans son tonneau – est le père du cynisme et d'une certaine provocation toujours à l'œuvre chez quelques-uns de nos plus grands auteurs contemporains.

AKG IMAGES

De la provocation en littérature

LE DOSSIER

Souvent, derrière nos grands écrivains, se cache un artificier. Comme Cervantès, qui anéantit les irréalités des chansons de geste médiévales sous les salves de rires suscitées par son Quichotte. Ou comme Perrault, qui, le 27 janvier 1687, alluma un pétard poétique en pleine Académie française en proclamant que les Modernes valaient bien les Anciens ! N'en déplaise à ceux qui voudraient réduire la littérature à des débats feutrés entre gens de bon aloi, la provocation, bien maniée, est un précieux instrument, qui éprouve les normes artistiques et sociales d'une époque, souvent pour mieux les redessiner. Elle peut découler d'un souci de vérité, comme le montrent les reparties absolument sincères de Diogène. D'une volonté de se distinguer ou d'expérimenter d'autres modes d'existences, comme les forfanteries baudelairiennes ou les affreuses plaisanteries de ce voyou de Rimbaud. Ou même définir un mouvement littéraire, comme celui de la contre-culture américaine. Faut-il croire, comme l'écrivain Bret Easton Ellis (spécialiste de l'exercice), que provoquer n'est plus possible, à l'heure où les réseaux sociaux transforment le moindre trait d'ironie en outrage à prendre au premier degré ? L'idée doit faire rire Michel Houellebecq, notre plus fin provocateur, qui vient de publier un gros roman plein de pages urticantes et détonnantes…

Alexis Brocas

SOMMAIRE

Villon, Cervantès, Molière : les rebelles historiques des lettres **40**
Provocateurs par lucidité : quand dire le vrai dérange. **42**
L'obscène et le politique : les pornographes d'utilité publique **44**
Baudelaire et Rimbaud : poétiquement incorrects **46**
Pouvoir et contre-culture : les liaisons scandaleuses **48**
Provoquer aujourd'hui : où est passé le second degré ? **49**
Nabe, Zemmour et Camus : les bannis devenus éditeurs **50**
Louis-Ferdinand Céline : la subversion à l'œuvre **51**
Michel Houellebecq : vers le néant, avec amour **52**

VILLON, CERVANTÈS, MOLIÈRE…

LES REBELLES HISTORIQUES DES LETTRES

Certains sont passés par la case prison, d'autres entre les gouttes de la morale ambiante, mais tous ont contribué à dépoussiérer les discours et les formes de leur époque. Et donné naissance à des modèles à leur tour devenus classiques.

Charles Perrault, à l'origine de la querelle des Anciens et des Modernes.

L'Histoire nous enseigne qu'un mouvement littéraire émerge invariablement en réaction à celui qui le précède. Reniant l'héritage de leurs aînés, une poignée d'audacieux se réunissent, rédigent un traité, s'amusent parfois à fonder une école, et rejettent le legs des « anciens » pour donner naissance à des formes inédites ou ravivées – ce qui ne va pas sans quelques querelles. La plus célèbre d'entre elles débute le 27 janvier 1687, quand l'audacieux Charles Perrault présente devant l'Académie française son poème *Le Siècle de Louis le Grand,* dans lequel il affirme : *« La belle Antiquité fut toujours vénérable ;/Mais je ne crus jamais qu'elle fût adorable./Je vois les anciens, sans plier les genoux ;/Ils sont grands, il est vrai, mais hommes comme nous ; Et l'on peut comparer, sans craindre d'être injuste,/Le siècle de Louis au beau siècle d'Auguste. »* Il fallait un certain cran pour faire ainsi, devant un parterre d'académiciens pas franchement réputés pour leur avant-gardisme, l'éloge du siècle de Louis XIV présenté comme idéal, et dénier à l'Antiquité son rôle de modèle. Le « moderne » Perrault cristallise alors des bisbilles en germe depuis la création de l'Académie en 1634 par Richelieu et déclenche la fameuse querelle des Anciens et des Modernes, vaste controverse artistique et littéraire qui agite l'intelligentsia de la fin du XVII[e] siècle, sonne le glas du classicisme français et signe au passage l'acte de naissance de la littérature comme discipline.

LA REVANCHE DES TRUBLIONS

À ma gauche, les Anciens ou Classiques qui, lassés des exubérances baroques, vont puiser dans le modèle et les mythes antiques une sobriété qui faisait défaut à leurs aînés. Avec Boileau en chef de file, ils comptent dans leurs rangs quelques poids lourds nommés Racine, La Fontaine, Fénelon et La Bruyère. À ma droite, menés par Perrault, l'Académie, le parti dévot, les salons littéraires et une foule de rimailleurs oubliés qui célèbrent quant à eux le siècle de Louis XIV, considéré comme supérieur aux époques qui l'ont précédé – Antiquité comprise. Le duel s'achève le 30 août 1694 par une franche accolade Perrault-Boileau sous les vivats de l'assemblée. Si la postérité donne quelques décennies plus tard raison à Boileau (qu'étudie-t-on encore aujourd'hui en classe de français ? L'*Odyssée* d'Homère ! Et Molière, Corneille et Racine, « poulains » de Boileau !), il faut reconnaître à Perrault le mérite de replacer les artistes à leur juste place, en tant qu'*« hommes comme nous »*.

Comme tout individu, l'écrivain est avant tout le produit de son époque. Ses écrits reflètent dès lors le contexte historique, social et idéologique dans lequel il évolue. S'il est foncièrement de son temps, l'écrivain peut également être en réaction contre son temps – et entre réaction et provocation, il n'y a parfois qu'un pas.

De Villon à Sade, de Cervantès aux dadaïstes, l'histoire littéraire est jalonnée de personnages considérés de leur temps comme des agitateurs, des trublions, des empêcheurs de tourner en rond qui, en donnant un grand coup de pied dans la fourmilière, ont engendré des formes nouvelles. S'ils s'érigent en chefs de file, on trouve dans leur sillage d'autres plumes illustres – un seul homme ne suffisant à créer un mouvement. Ainsi Théophile Gautier ne saurait à lui seul représenter

Don Quichotte à l'assaut des moulins à vent.

le Parnasse qui, dans la seconde moitié du XIXe siècle, prolonge et conteste le romantisme, ni Mallarmé le symbolisme qui, à partir des années 1870, s'éloigne des canons naturalistes. Mais l'Histoire est ainsi faite : elle a besoin de héros, ou plutôt de hérauts, de messagers, de prophètes, figures avant-gardistes d'un Panthéon parfois moins sage qu'il n'en a l'air.

L'IDÉAL COURTOIS RIDICULISÉ

Le tout premier de nos illustres « provocateurs » demeure une énigme sans doute à jamais irrésolue. Poète maudit, escroc ou bandit de grand chemin, François Villon disparaît à l'aube de la trentaine après avoir tourné en ridicule l'idéal courtois. Fin connaisseur des motifs poétiques hérités de la culture médiévale, il célèbre le gueux et l'ivrogne au lieu du preux chevalier, nourrit sa poésie d'éléments autobiographiques qui la singularise en regard de celle de ses prédécesseurs.

Un siècle plus tard, de l'autre côté des Pyrénées, un gentilhomme espagnol porte la parodie de l'idéal chevaleresque au rang de chef-d'œuvre indépassable, traduit dans plus de 140 langues et dialectes – ce qui en fait, après la Bible, le livre le plus traduit au monde. Avec son *Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche,* Miguel de Cervantes pose l'un des jalons les plus importants de l'histoire littéraire en faisant le pont entre le Moyen Âge et l'époque moderne. Satire sociale raillant les mœurs médiévales, *Don Quichotte* continue d'inspirer plus de quatre cents ans après sa parution. Il suffit pour s'en convaincre de lire Salmann Rushdie, autre écrivain « poil à gratter » qui, dans son *Quichotte,* livre un portrait au vitriol de la société américaine contemporaine.

RECUL CRITIQUE

Quand certains textes aujourd'hui considérés comme ouvertement provocateurs ont en réalité fait peu de vagues au moment de leur parution, d'autres ont valu à leurs auteurs quelques embarrassantes controverses. Malgré le caractère licencieux de ses *Contes*, La Fontaine fut sans trop de difficultés élu en 1684 à l'Académie française quand Molière, son contemporain et ami, pâtit du succès considérable de ses *Précieuses ridicules*. Présentées pour la première fois le 18 novembre 1659, *Les Précieuses* sont d'emblée considérées par les spectateurs comme des caricatures de personnes bien réelles, ce qui vaut à Molière des accusations contre lesquelles il devra se défendre. Sans contextualisation, il semble néanmoins difficile pour un lecteur d'aujourd'hui de comprendre en quoi Molière fait figure de provocateur.

Dans *L'Homme précaire et la Littérature,* Malraux enjoignait à ne pas confondre *« la présence du passé »* avec *« sa connaissance »*. Ce que nous jugeons insolent aujourd'hui ne l'était peut-être pas hier, et le sera éventuellement davantage demain. L'Histoire ne peut faire l'économie du temps et du recul critique nécessaires à la définition des mouvements littéraires – raison pour laquelle, depuis le début du XXe siècle, il semble de plus en plus complexe de distinguer des courants encore trop récents. Rien ne nous empêche néanmoins d'opérer un retour vers le futur et d'imaginer, aux côtés d'un Villon en cape, un Michel Houellebecq clope au bec.

Laëtitia Favro

***Les Précieuses ridicules*, illustration du XIXe siècle.**

ARAGON, L'HOMME QUI TIRE SUR UN CADAVRE

Cela a commencé avec les romantiques et leurs charivaris organisés. Depuis, la plupart des mouvements artistiques se sont fait une place à coups de provocation et de scandale. Les surréalistes abhorraient Anatole France pour ce qu'il symbolisait dans la France de 1924 : bon sens, bienveillance, tiédeur. Mais ne faut-il pas vomir les tièdes ? Académicien, Prix Nobel de littérature, même son pseudonyme « France », tout chez lui en fait une cible pour les francs-tireurs Breton, Soupault, Drieu, Aragon, etc. On décide de mettre à mort un mort qu'on tenait pourtant pour déjà mort de son vivant. L'arme du crime : un tract au vitriol intitulé « Un cadavre » et signé « un collectif ». Aragon tient la plume vitupérante, venimeuse : *« Il écrivait bien mal, je vous jure, l'homme de l'ironie et du bon sens, le piètre escompteur de la peur du ridicule.* [...] *Je tiens tout admirateur d'Anatole France pour un être dégradé » ; « littérateur »* salué par *« le tapir Maurras et Moscou la gâteuse » ; « âne officiel » ; « exécrable histrion de l'esprit » ; « chose pourrissante » ; « ver qu'à son tour les vers vont posséder »*, et de conclure : *« Il reste peu de choses d'un homme : il est encore révoltant d'imaginer de celui-ci que, de toute façon, il a été. Certains jours j'ai rêvé d'une gomme à effacer l'immondice humaine. »* À la fin, les provocateurs ont eu gain de cause, le « cadavre » n'aura pas de postérité, sa gloire anthume ne sera pas posthume. On ne lit plus beaucoup Anatole France.

Jean Montenot

HERITAGE IMAGES/ FINE ART IMAGES/AKG-IMAGES – AKG-IMAGES – LE MONDE DE PROUST VU PAR PAUL NADA – AKG/NORTH WIND PICTURE ARCHIVES

PROVOCATEURS PAR LUCIDITÉ

QUAND DIRE LE VRAI DÉRANGE

Dans un monde fondé sur des conventions plus ou moins arbitraires, la vérité nue produit souvent l'effet d'une bombe. Socrate, Rousseau ou encore Dostoïevski n'hésitaient pas en user pour faire entendre leurs idées.

Socrate, chantre du franc-parler, assénant des vérités à ses disciples.

La vérité rend libre, c'est entendu, mais il en est qui dérangent, notamment toutes celles qui forcent à dévoiler ce que d'aucuns préféreraient laisser dans l'ombre. Ces vérités ébranlent, secouent, scandalisent même, au point que, pour certains, une vérité indifférente, une vérité qui ne mettrait rien en mouvement ou qui conforterait dans ses préjugés et ses habitudes mériterait à peine d'être appelée « vérité ». Bref, toute vérité digne de ce nom devrait au moins être provocante.

Au premier rang des « provocateurs » par souci de la vérité, il y a ce diable de Socrate. Le paradoxe socratique tient d'abord à sa manière indirecte de provoquer, sans en avoir l'air. Son ironie légendaire consistait à feindre l'ignorance pour mettre son interlocuteur en confiance. Ainsi, il parvenait avec une aisance frisant la désinvolture à mettre en contradiction avec eux-mêmes les prétendus savants qu'étaient les sophistes. Cette technique finissait par provoquer des réactions de colère au point que certains quittaient avec fracas la discussion. Ménon, un sophiste, compara Socrate à un poisson-torpille qui engourdit tous ceux qui le touchent. Socrate incarnait enfin le « franc-parler », le « franc-dire », la fameuse *parrêsia*. À l'origine, cette dernière était une vertu politique permettant à un citoyen de parler avec franchise à ses concitoyens pour emporter leur adhésion au tribunal ou à l'assemblée. Socrate déplace la *parrêsia* sur le plan de la discussion privée, car son fameux démon, sa voix intérieure, l'invitait à se détourner de la politique. Il s'adressait à ses concitoyens en privé afin de les aider à leur faire prendre conscience qu'ils devaient prendre soin d'eux-mêmes. La provocation débouche alors sur un retournement. Les continuateurs les plus radicaux de Socrate furent les cyniques, au premier rang desquels s'impose le fameux Diogène. Avec lui, franc-parler se fait insolence et devient un mode d'existence et de conduite et pour Diogène le Cynique, *« le franc-parler est la chose la plus belle »*.

NOS VICES CACHÉS SCRUTÉS PAR LES MORALISTES

Autre temps, autres provocateurs par souci de vérité. Les moralistes français du XVII^e^ siècle, La Rochefoucauld, La Fontaine ou La Bruyère, mirent à jour les ressorts cachés du cœur humain. La Rochefoucauld scruta les infinies métamorphoses de l'amour-propre. Il en ressort que nos apparentes vertus sont souvent des vices cachés. Difficile d'être plus cruel que la maxime n° 93 : *« Les vieillards aiment à donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples. »*

Dans le sillage de La Rochefoucauld, mais de manière plus systématique, Jean-Jacques Rousseau dans le *Discours sur l'inégalité* montre comment l'amour-propre dégénère en amour de soi : à mesure que l'homme de la nature se civilise, il apprend à tricher avec les autres et surtout avec

SCHÜTZE/RODEMANN/AKG IMAGES

Jean-Jacques Rousseau, célèbre auteur des *Confessions*.

lui-même. Dans la sixième *Lettre morale* à Sophie d'Houdetot, Rousseau pointe la vanité de l'amour-propre : *« Quand je vois chacun de nous sans cesse occupé de l'opinion publique* […], *je crois voir un petit insecte former de sa substance une grande toile par laquelle seule il paraît sensible tandis qu'on le croirait mort dans son trou. La vanité de l'homme est la toile d'araignée qu'il tend sur tout ce qui l'environne. »* D'où son entreprise non moins provocatrice de revenir à une vraie lucidité sur soi : Rousseau autobiographe en tira des vérités d'autant plus provocatrices qu'il ne s'était pas privé non plus de dénoncer les jeux qui permettent aux plus malins de s'enrichir du travail du grand nombre. On ne pardonna pas à Rousseau d'avoir proclamé ces vérités et l'on préféra y voir celles d'un « fou ».

REVENDIQUER LA PART D'OMBRE EN SOI

Se peindre sans fard ni emphase, demeure une entreprise périlleuse surtout si elle est menée sans appui extérieur. Ce ne fut pas le cas d'un saint Augustin. Dans ses *Confessions*, le docteur de la grâce revient sur sa jeunesse d'erreurs et de péchés, non pour se donner en exemple (même en mauvais exemple), mais pour mieux louer devant les fidèles l'œuvre de la grâce en lui, espérant susciter des vocations.

Mais c'est encore tout autre chose que d'aller explorer sans filet la part d'ombre en soi, à l'instar du narrateur provocateur des *Carnets du sous-sol* de Fiodor Dostoïevski (initialement le titre projeté était… « Confessions »). Ce texte étrange et néanmoins essentiel répondait de manière polémique aux idéaux de Tchernychesvki qui, dans son roman *Que faire ?*, avait imaginé une révolution socialiste où l'individu régénéré par un *« égoïsme collectif »* ouvrait la voie à une société radieuse. Le narrateur *« trop conscient »* pour être un homme d'action rejette cette perspective de vivre dans un *« palais de cristal »*, une société de transparence où les hommes ont des existences de fourmis. Il revendique sa part obscure, son droit au caprice : *« S'il pleut, qu'importe d'être dans un poulailler ou un palais de cristal, si vivre c'est simplement ne pas se mouiller. »* Schizophrène, il s'obstine dans son refus du prétendu progrès au nom des droits de son égoïsme. Il fuit d'instinct tout bonheur *« clé en main »*. Provocateur, au plus haut degré, il s'en prend à la rationalité moderne qui coupe les hommes de la vie et de ses contradictions : *« L'homme est à ce point esclave de son système et de ses déductions abstraites qu'il est prêt en toute conscience à déformer la vérité, prêt à ne plus rien voir, à ne plus rien entendre du moment qu'il justifie mieux cette logique*. […] *Regardez autour de vous : le sang coule à grands flots, et d'une façon tellement joyeuse, encore, on dirait du champagne*[1]. *»* Dostoïevski, le seul à avoir appris à Nietzsche *« quelque chose en psychologie*[2] *»*.

Jean Montenot

1. *Les Carnets du sous-sol* (trad. André Marcowicz), Babel, p. 35.
2. *Le Crépuscule des idôles,* Flammarion, paragraphe 45.

CC0 PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET

DIOGÈNE, UN « SOCRATE DEVENU FOU » ?

Un cynique passe aujourd'hui pour être un sans scrupule. Il se moque de tout et de tous, sauf peut-être de lui-même. Le cynique de l'Antiquité, tel du moins que le florilège de témoignages divers plus ou moins authentiques en a tracé le portrait, est au contraire un homme à principes. Philosophe au sens ancien du terme, il entendait témoigner des vertus de sa sagesse par l'exemple de la vie qu'il mène. Sorte de clochard philosophe, si le cynique se lave peu et se joue de toutes les conventions sociales, c'est qu'il entend *« vivre conformément à la nature »*. Les cyniques devaient leur nom au lieu où les disciples d'Antisthène, le fondateur supposé de l'école, se réunissaient : le gymnase de la place de Cynosarges (le « chien agile »). Pour les injurier, leurs adversaires les traitèrent de « chiens ». Puis, ils revendiquèrent pour eux-mêmes cette désignation. Indifférents à toute forme de pudeur, les cyniques avaient tendance à « aboyer » devant le spectacle des préjugés et des habitudes des gens ordinaires. Le plus célèbre d'entre eux (fut-il jamais l'élève d'Antisthène ?) fut Diogène de Sinope, qui vécut en bordure de l'Agora dans son « pithos » – le fameux « tonneau » était à vrai dire une grande jarre de terre cuite – avec sa besace, car il n'avait pas d'esclave pour porter son sac, son vieux manteau troué et son bâton. *« Socrate devenu fou ! »* aurait dit de lui Platon si l'on se fie à Diogène Laërce, la *« concierge de l'antiquité »* (*Vies et doctrines des philosophes illustres,* VI, 54). Adepte du franc-parler, on rapporte aussi qu'il se masturbait en public, non vraiment par exhibitionnisme, mais parce que cela lui semblait naturel. Il ne révérait aucun pouvoir, disant à Alexandre le Grand venu le voir : *« Ôte-toi de mon soleil. »* Chassé de Sinope, Diogène aurait lancé : *« Vous m'avez condamné à l'exil et moi je vous ai condamné à rester*[1]. *»* En tout cas, on doit à ce provocateur par excellence l'invention du terme de « cosmopolite » et la première incarnation du cosmopolitisme.

J.M.

1. Lettres de Diogène et Cratès, (trad. D. Deleule et G. Rombi), Babel 1998.

L'OBSCÈNE ET LE POLITIQUE

LES PORNOGRAPHES D'UTILITÉ PUBLIQUE

Et si la pornographie était un acteur de l'Histoire, autant que les guerres ou les révolutions ? Tout régime politique susciterait donc la provocation sexuelle qu'il mérite et, sous couvert de choquer, les écrivains inciteraient au changement.

En 1746, Madame Adélaïde, quatrième fille de Louis XV alors âgée de 14 ans, fut surprise en train de lire la fameuse *Histoire de Dom Bougre, portier des Chartreux*, ouvrage anticlérical et sodomite illustré de gravures propres à faire rougir un régiment de mousquetaires. Deux ans plus tard paraissait *Thérèse Philosophe*. Ce roman libertin, empreint de la pensée des Lumières, battit des records de vente. La pornographie ne se contentait plus d'émoustiller. Elle excitait la conscience sociale et se faisait militante !

Obsessionnel, monstrueux, le marquis de Sade, qui passa une trentaine d'années en prison sous différents motifs, (empoisonnement, séquestration et publication de livres scandaleux), semblait vivre en dehors des codes propres au reste de l'humanité. Combattant l'idée rousseauiste selon laquelle l'homme et la Nature ont conservé un fond de bonté et de pureté édéniques, il se rangeait du côté de la religion lorsqu'elle prétend que l'humanité est définitivement souillée par le péché originel. Apologiste de l'excès, du meurtre, du dérèglement sexuel, Sade ne faisait rien d'autre qu'illustrer cette doctrine en répandant à travers ses livres l'image d'une humanité dégradée, qui d'ailleurs dévoila son visage au grand jour au moment de la Terreur et, plus tard, avec l'invention de la bombe atomique ou des camps d'extermination.

D.A.F. de Sade, écrivain libre et libertin.

DES ŒUVRES VOUÉES À L'ENFER

« Personne n'a été plus indigné que moi des sales ouvrages de l'infâme Dsds [Sade], *c'est-à-dire* Justine, Aline, Le Boudoir, La Théorie du Libertinage *»*, écrit Restif de La Bretonne dans la préface à son *Anti-Justine,* ouvrage licencieux publié sous pseudonyme en 1798. Indigné par la morbidité du Divin Marquis, il s'était proposé d'écrire *« un livre plus savoureux que les siens, et que les épouses pourront faire lire à leurs maris pour en être mieux servies… »*. Et surtout, sans risquer d'être flagellées, mordues, brûlées, empalées, mutilées... Restif était un homme à idées et *L'Anti-Justine* se présentait comme un plaidoyer pour une volupté joyeuse, qui innocentait jusqu'à l'inceste. En cette période post-révolutionnaire, Restif faisait œuvre respectueuse et citoyenne.

À la fois dénonciateur de la tyrannie et auteur pornographique avec *L'Abbé IL-ET-ELLE* ou *Le Rideau levé,* Mirabeau est un remarquable exemple de ce mélange de libertinage et d'idées révolutionnaires. Incarcéré à Vincennes (où il put rencontrer Sade) de 1777 à 1780, il y rédigea à

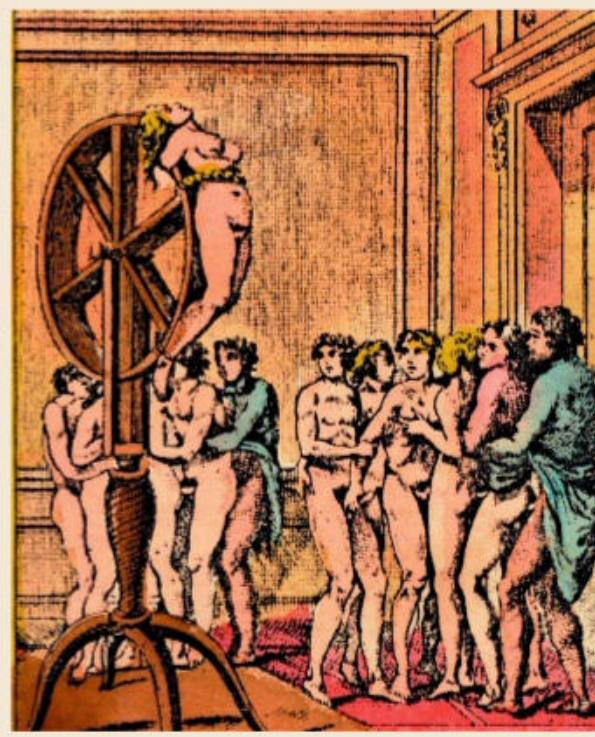


Illustration extraite de la première édition de *La Nouvelle Justine* (1797).

la fois des pamphlets politiques et des romans licencieux, les uns et les autres pareillement condamnés à être publiés sous le manteau…

Les œuvres érotiques se sont multipliées tout au long du XIXe siècle. En témoigne l'Enfer de la Bibliothèque nationale, créé dans les années 1830, où se retrouvent des auteurs prestigieux et tous également obsédés comme Verlaine, Maupassant, Gautier, Apollinaire, ou Pierre Louÿs qui mérite une mention spéciale d'insolence et de cynisme pour son *Manuel de civilité pour les petites filles à l'usage des maisons d'éducation*. Entre deux révolutions, il convenait alors de s'enivrer, de se montrer turbulent, excessif, frénétique. Faire preuve d'indécence, c'était dynamiter ce

COSTA/LEEMAGE – FOTOTECA GILARDI/AKG IMAGES

que l'on considérait comme les pruderies hypocrites d'un ordre bourgeois qu'on entendait bien renverser.

Malgré des assouplissements notables en matière de liberté d'expression, la provocation sexuelle demeura tout au long du XXe siècle une alliée très sûre de la contestation. En 1928 paraissait à Florence le célèbre roman de D. H. Lawrence, *L'Amant de lady Chatterley*. Jugé pornographique, ce livre ne fut publié en Angleterre qu'en 1960, trente ans après la mort de son auteur. Même cas pour *Tropique du Cancer,* de Henry Miller. Publié à Paris en 1934, mais jugé obscène aux États-Unis, il parut à New York en 1960 lui aussi. Et ce n'est certainement pas par hasard : le puritanisme s'émoussait alors quelque peu et la jeunesse anglo-saxonne s'acheminait vers la libération sexuelle et l'amour libre, qui explosèrent durant les années 1970. Si Lawrence et Miller n'en étaient évidemment pas directement responsables, leurs idées avaient accompagné le mouvement. Le livre de D. H. Lawrence décrit les amours d'un garde-chasse avec une lady frustrée par l'impuissance sexuelle de son mari. Tout autant que les passages scabreux, c'est cette mésalliance amoureuse qui suscita l'indignation en Angleterre. Que se passerait-il en effet si le dévergondage et la jouissance érotique prenaient le pas sur l'intérêt des familles et mettaient en péril la sacro-sainte hiérarchie sociale ?

CENSURE ET AVANCÉE SOCIALE

Il semblerait bien que le caractère obscène, ou provocateur, d'une œuvre dénonce avant tout les limites d'une société donnée et pour laquelle elle représente le danger d'une trop forte remise en question, si ce n'est d'un écroulement. Après avoir vu nombre de ses livres censurés, entre autres parce qu'il y était question d'homosexualité, Jean Genet faisait encore scandale en 1966 avec la création des *Paravents* à l'Odéon. Aujourd'hui, me direz-vous, les œuvres de Sade sont publiées en poche et largement diffusées, sans pour autant provoquer une recrudescence de la criminalité.

Permissivité toute relative cependant : beaucoup s'accordent à penser qu'aucun éditeur ne prendrait aujourd'hui le risque de publier la *Lolita* de Vladimir Nabokov, que l'on peut résumer comme l'histoire d'un prédateur pédophile acharné à poursuivre une fillette prépubère. Quatre éditeurs avaient d'ailleurs refusé le livre aux États-Unis avant qu'il ne paraisse en France en 1955, provoquant un scandale qui entraîna son interdiction par le ministère de l'Intérieur l'année suivante, laquelle fut levée en 1958 après diverses tribulations judiciaires. *Lolita* parut la même année aux États-Unis et devint rapidement un best-seller international.

Voyons les choses du bon côté. Il est bien rassurant de penser que l'obscénité peut être un facteur d'avancée sociale. Cela déculpabilise. Cela peut même stimuler. *« Français, encore un effort ! »* disait le marquis de Sade.

Serge Sanchez

***L'Amant de lady Chatterley*, jugé pornographique, fut adapté en 1955, avant même sa parution en Angleterre.**

DESPENTES, RATTRAPÉE PAR L'ÉPOQUE ?

ULLSTEIN BILD/AKG IMAGES – CANNARSA/OPALE VIA LEEMAGE

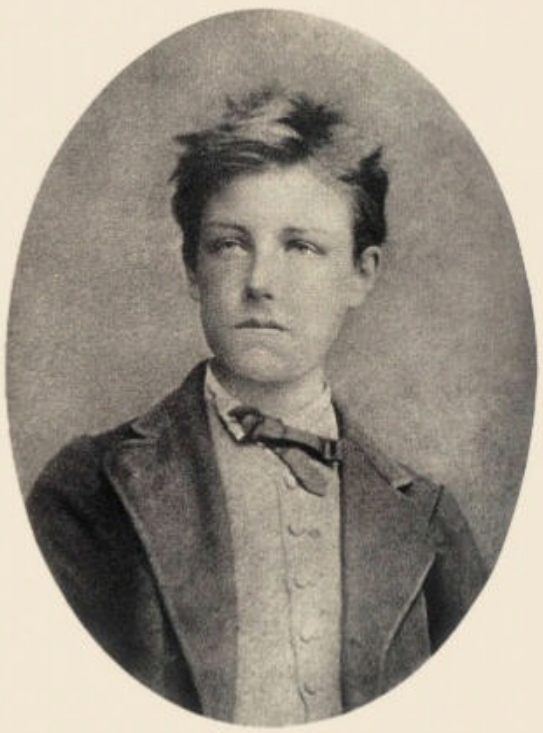
Souvenez-vous, c'était en 1994. Une inconnue, venue non pas de nulle part mais de la contre-culture punk et de la banlieue lyonnaise, publiait *Baise-moi* aux éditions Florian Massot : l'errance de deux filles ayant rompu avec la société, semée de violences parfois gratuites et de moments charnels et crus. Résultat : un beau succès de scandale, amplifié par l'adaptation filmée et ses scènes de sexe non simulées… Pour tous ceux qui ne l'avaient pas lue, et n'avaient pas perçu la musique originale de son écriture, l'affaire était entendue : Virginie Despentes était une pure provocatrice, vouée à retourner dans l'oubli sitôt les échos de sa bombinette littéraire retombés. Onze ans plus tard, devenue une autrice installée et une essayiste commentée, Virginie Despentes publie le premier tome de sa trilogie *Vernon Subutex.* L'histoire d'un ex-punk et ex-disquaire devenu SDF, qui agrège autour de lui tous ceux qu'il croise, dans une France plutôt malheureuse, où chacun souffre à sa façon. Résultat : un triomphe public et critique, sans l'ombre d'un scandale. Virginie Despentes se serait-elle assagie ? C'est plutôt l'époque qui s'est despentisée. Certes, *Vernon Subutex* est un roman plus doux que *Baise-moi* : on y parle de rassembler plutôt que de massacrer. Mais on y retrouve les idées que Despentes a toujours défendues : refus d'englober toutes les travailleuses du sexe dans le mot « victime », représentations positives de la transsexualité, refus des représentations traditionnelles du féminin, refus du contrat social proposé aux femmes quand il se confond avec le contrat de mariage. Or, ces idées, jugées provocatrices lorsque Despentes a commencé à écrire, figurent aujourd'hui sur les bannières du progressisme mondial ! Quant à Despentes, comme le montre sa tribune intitulée « Désormais on se lève et on se barre » (publiée à l'occasion des César 2020 et de la récompense donnée à Polanski, sous le coup de multiples accusations de viol), elle sait toujours provoquer quand elle le veut bien. Mais elle a aujourd'hui des foules derrière elle.

Alexis Brocas

BAUDELAIRE ET RIMBAUD

POÉTIQUEMENT INCORRECTS

Des forfanteries baudelairiennes aux bravades rimbaldiennes, il existe comme une continuité. Mais la provocation est une arme qui peut blesser aussi celui qui l'emploie.



Rimbaud, auteur… d'une agression sur la personne de Carjat.

Il est toujours tentant de voir en Arthur Rimbaud l'enfant poétique de son prédécesseur, Charles Baudelaire. Les signes de filiation sont connus : Rimbaud, dans l'une de ses fameuses lettres, érige Baudelaire *« roi des poètes »,* et il existe mille ponts entre leurs œuvres. Aux correspondances des *Fleurs du mal,* où les parfums peuvent porter des couleurs, répondent les *Voyelles* rimbaldiennes avec leurs teintes attribuées (*« A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles »)* et leurs salves d'images. Aux voyages baudelairiens immobiles, nés d'une plongée dans une chevelure ou une odeur, répond *Le Bateau ivre* de Rimbaud et ses *« péninsules démarrées »* inventées à Charleville-Mézières. Bref, Rimbaud connaissait son Baudelaire : sa poésie se fonde sur cette connaissance, et sur la volonté de s'en émanciper. Et peut-on dire de même à propos de son goût pour les provocations, qu'elles soient poétiques ou sociales ?

Pour Jean-Jacques Lefrère, son biographe, l'affaire est entendue : *« Les bravades de Rimbaud* […] *ne sont pas sans rappeler les fanfaronnades de Baudelaire à Bruxelles, se plaisant à passer auprès de son entourage pour un jésuite ou un parricide, ou prétendant avoir mangé de la cervelle d'enfant. Rimbaud se situait là encore dans le droit fil de ce poète. »* Autrement dit, Rimbaud a repris consciemment les attitudes provocatrices d'un Baudelaire, peut-être dans le même but – se distinguer. Mais Rimbaud jouissait aussi d'une tournure d'esprit qui rendait ses « bravades » bien plus cruelles…

UNE ARME DE DISTINCTION ACTIVE

Pour Baudelaire, la provocation est une sorte d'arme de distinction active. Immergé très jeune dans un milieu de littérateurs plus ou moins doués, grenouillant dans divers journaux (dont le bien nommé *Corsaire-Satan)* il connaît la valeur des « titres pétards » (*Les Fleurs du Mal* devaient s'intituler *Les Lesbiennes*). Il a surtout su emprunter des voies négligées pour parvenir à une forme de beauté poétique nouvelle, sans souci de morale (*« Enfer ou Ciel, qu'importe ?/Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau »*). De ce parti pris découlent les sulfureuses stances à Satan, la description splendide d'*Une charogne*, les sujets macabres *(Le Vampire* et autres), les notations charnelles (*« Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange/Le sein martyrisé d'une antique catin »*)… Si Baudelaire ne choisit pas ses sujets en fonction de leur seule charge provocatrice, il en est évidemment conscient. Le procureur Pinard, qui le fit condamner pour outrage à la morale publique, ne s'y est pas trompé.

Le goût de Baudelaire pour la provocation se retrouve dans sa vie. Porté sur la comédie, il aimait désarçonner ses pairs en se teignant les cheveux en vert, en sifflant coup sur coup une bouteille de rouge et une bouteille de blanc, en prétendant qu'il mangeait de la cervelle d'enfant… Son but : voir la surprise se peindre sur le visage de l'autre, et s'imposer comme différent. Baudelaire préférait horrifier qu'apparaître ordinaire…Ces provocations paraissent bien innocentes face aux affreux tours de Rimbaud. Tentative d'incendie sur la personne de Mathilde Verlaine, masturbation dans le verre de lait de son ami Cabanis, confidences clamées sur les conséquences physiologiques de ses amours homosexuelles avec Verlaine… La provocation rimbaldienne la plus connue

Baudelaire, un goût pour la provocation qu'il affichait aussi dans sa vie privée.

FOTOTECA GILARDI/AKG-IMAGES – AKG IMAGES/SCIENCE SOURCE

Rimbaud croqué par Verlaine, avec qui il écrivit le *Sonnet du trou du cul*.

HERITAGE IMAGES/THE PRINT COLLECTOR/AKG IMAGES - ALBUM/AKG IMAGES

est le coup de couteau (ou de canne-épée) qu'il tenta d'asséner au malheureux photographe-poète Carjat, après avoir scandé une lecture d'un « merde » au bout de chaque vers. Rimbaud a également pratiqué la provocation en poésie, confer ses poèmes de l'*Album zutique* : le fameux *Sonnet du trou du cul* écrit avec Verlaine, les bien plus dérangeantes *Remembrances du vieillard idiot* (où il collectionne les notations incestueuses). Contrairement à la charogne baudelairienne, ces poèmes ont été écrits le ricanement aux lèvres, pour choquer. Plus de cent ans après, ils y parviennent encore.

Mais Rimbaud n'a pas attendu d'arriver à Paris pour provoquer son entourage. Ainsi la lettre du 13 mai 1871 à son cher professeur, George Izambard, par un Rimbaud de 16 ans : *« […] je me fais cyniquement en retenir ; je déterre d'anciens imbéciles de collège : tout ce que je puis inventer de bête, de sale, de mauvais, en action et en paroles, je le leur livre : on me paie en bocks et en filles* […] ». Déjà, cependant, Rimbaud ne provoque pas pour le seul plaisir de suivre sa mauvaise pente. *« Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi ? je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant : vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. »* Cet inconnu que traquait aussi Baudelaire, en passant, de même, par des voies nouvelles. Celles de Baudelaire étaient esthétiques, celles de Rimbaud passaient par un investissement entier incluant bien des crapuleries.

LE GÉNIE À OUTRANCES

Ne réduisons pas Rimbaud à son côté provocateur – il fut aussi, et en même temps, un adolescent timide. Ainsi, la veille de son départ à Paris, il lut son chef-d'œuvre, *Le Bateau ivre*, à son ami Ernest Delahaye qui lui promit des débuts mirifiques. Selon lui, Rimbaud répondit : *« Ah oui, on n'a rien écrit encore de semblable, je le sais bien… Et cependant, ce monde de lettrés, d'artistes !... Les salons, les élégances !... Je ne sais pas me tenir, je suis gauche, timide, je ne sais pas parler… oh ! pour la pensée, je ne crains personne… mais… Ah ! qu'est-ce que je vais faire là-bas !... »*

Cette timidité retombera vite car, dans le Paris des poètes, la provocation est une valeur hautement cotée, comme en témoigne le nom des assemblées où l'entraînera Verlaine. Le cercle des Vilains Bonshommes est formé de parnassiens pro-communards. Et le cercle zutique incarne la dissidence de Vilains Bonshommes, jugés embourgeoisés. Deux compagnies dessalées et habituées aux outrances. Rimbaud va parvenir à les sidérer à la fois pas son génie et par ses débordements…

S'ils voulaient provoquer pour se distinguer, Baudelaire et Rimbaud ont atteint leur but : l'histoire des cheveux verts ou celle de l'esclandre avec Carjat sont encore bien connues. Cela les a-t-il servis ? Plus discutable : encore aujourd'hui, Baudelaire passe pour un génie morbide et dérangé. Quant à Rimbaud, ses provocations l'ont rendu insupportable aux littérateurs de son temps. Grillé à 17 ans, quel prodige ! C'est peut-être pourquoi, voyant ses rêves de « carrière » littéraire compromis, il jeta sa plume pour se réinventer en aventurier-commerçant, coupant le souffle à toute la postérité. **Alexis Brocas**

COLETTE, LA LIBERTÉ EN PARTAGE

Nulle femme de lettres n'a intrigué, ravi et scandalisé ses contemporains autant que Colette », affirmait Apollinaire à son sujet. Écrivaine, journaliste, mais aussi mime, danseuse et actrice, Colette aura sa vie durant cherché à s'émanciper d'un modèle bourgeois trop étriqué pour ses multiples talents. Mariée à 20 ans à Henry Gauthier-Villars, dit Willy, critique en vogue et noceur invétéré, elle publie sous le nom de son époux la série à succès des *Claudine*, dans laquelle elle aborde sans détour la question de la bisexualité. Séparée de Willy, Colette entame une liaison avec la marquise de Belbeuf, dite « Missie », personnalité mondaine de la Belle Époque. En janvier 1907, les deux femmes scandalisent le Tout-Paris en exhibant leurs amours. Un second mariage avec le baron Henry de Jouvenel, assorti d'une relation incestueuse avec son beau-fils, de trente ans son cadet, puis un dernier mariage à 50 ans passés avec Maurice Goudeket, alimentent la chronique en même temps que ses écrits. Libre et curieuse de tout, dépoussiérant de sa plume les concepts de mariage et de maternité, Colette donne voix à une sensualité tout sauf honteuse : *« Je veux chérir qui m'aime et lui donner tout ce qui est à moi dans le monde : mon corps rebelle au partage, mon corps si doux et ma liberté ! »* écrit-elle dans ses *Dialogues de bêtes*. Jugée sulfureuse, Colette se voit refuser à sa mort en 1954 un enterrement religieux. Qu'à cela ne tienne : elle sera la deuxième femme, après Sarah Bernhardt en 1923, à bénéficier d'obsèques nationales. **Laëtitia favro**

POUVOIR ET CONTRE-CULTURE

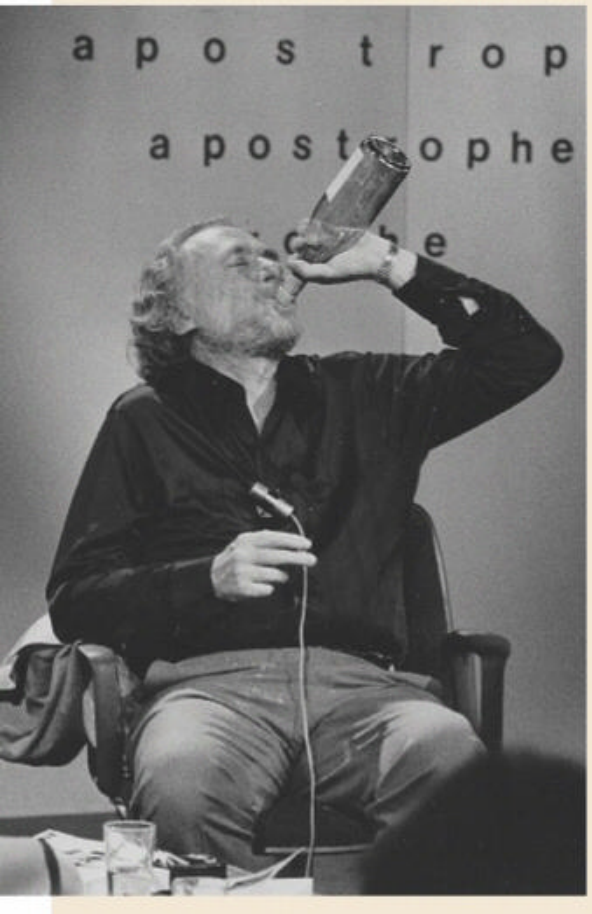
LES LIAISONS SCANDALEUSES

Surveillés par le FBI, censurés ou arrêtés pour leurs écrits, Ginsberg, Wolfe, Selby et les autres n'hésitaient pas à défier l'ordre moral. De la Beat Generation au journalisme gonzo, la contre-culture se définissait aussi par les cibles qu'elle entendait provoquer.

La génération du baby-boom devint adulte dans les années 1968-1970. Avide d'anticonformisme et de révolte face à la société de consommation, luttant contre le puritanisme sexuel ou pour la condition des femmes, cette jeunesse lança une véritable contre-culture, à base d'agit-prop et de contestations, dont l'objectif était de défier le pouvoir (ou la censure).

Ainsi Allen Ginsberg avec son célèbre poème en prose *Howl* (« Hurlement »), en 1955, à l'origine d'un scandale littéraire à cause de ses propos explicites sur les drogues et le sexe. Retiré de la vente pour cause d'obscénité, il ne put être diffusé officiellement qu'en 1957, et devint le manifeste d'une grande partie de la jeunesse américaine. Par ailleurs éminemment pacifiste et libertaire, *Howl* valut à son auteur d'être considéré par le FBI comme *« une menace pour la sécurité intérieure »*. Avec Jack Kerouac et William Burroughs, Ginsberg fut l'un des trois grands écrivains de la Beat Generation, courant qui préfigura le mouvement hippie. Burroughs connut lui aussi la censure pour obscénité avec son roman le plus célèbre, *Le Festin nu* (1959). Ces deux hommes et leur œuvre devinrent des références pour les mouvements gays de la génération suivante.

Charles Bukowski étanchant sa soif sur le plateau d'*Apostrophes* en 1978.



SOPHIE BASSOULS/LEEMAGE

CHOQUER POUR DÉNONCER SYMBOLIQUEMENT

Une décennie plus tard, le « journalisme gonzo » allait être un instrument de la contre-culture. Ce mode de reportage et d'écriture hallucinés, priorisant l'immersion et la narration subjective, renouvelait les domaines du journalisme et de la littérature dite « du réel ». De nature moins frondeuse, il amena certains auteurs à défier eux aussi l'ordre moral : Tom Wolfe, Truman Capote, Norman Mailer et, pour le plus azimuté, Hunter S. Thompson.

Au croisement de ces deux mouvements, on distinguera cet homme : Ken Kesey. L'auteur de *Et quelquefois j'ai comme une grande idée* et de *Vol au-dessus d'un nid de coucou* avait croisé Thompson, mais aussi Neal Cassidy (l'un des hommes de la Beat Generation) au cours de ses multiples virées qu'il effectuait avec son groupe *« semi-nomade et psychédélique »*, les Merry Pranksters. Des tournées baptisées « Acid Tests », en bus coloré, à fond dans le LSD, la marijuana et les amphétamines. Kesey fut surveillé, puis arrêté (en 1966) par le FBI. Pionnier du mouvement psychédélique, il deviendra en 1968 le personnage principal d'*Acid Test,* premier ouvrage d'un certain Tom Wolfe. Le livre raconte l'une de ces fameuses tournées, et montre aussi que la contre-culture ne voulait pas provoquer : elle était la provocation.

N'était-ce pas exactement le cas du roman assurément le plus connu de la contre-culture littéraire : *Last Exit to Brooklyn* (1964) ? Lui aussi mis en procès pour obscénité, son auteur, Hubert Selby Junior, y présentait une violence sociale, urbaine, des scènes implicites de sexe et de drogues, sans condamner ni excuser. Comme une provocation pour dénoncer symboliquement.

Assimilé aux écrivains beatniks parce qu'il était de la même génération et qu'il fut à ses débuts publié dans la même revue qu'eux *(The Outsider),* Charles Bukowski doit être considéré comme une figure de la contre-culture littéraire. Ne pratiquant pas l'expérimentation textuelle, ne manifestant aucun engagement politique, l'écrivain assumait néanmoins une littérature tantôt autobiographique tantôt pornographique, où la provocation était un moteur. Ceci, dans ses poèmes, ses chroniques, ses romans, ses lectures sur scène et ses interventions télévisées (tout le monde se souvient du numéro d'*Apostrophes* en 1978). Cette provocation passe donc par la « société du spectacle » comme par l'œuvre. Et n'est pas sans rappeler, en ce début d'année, un certain Michel Houellebecq, dont les diverses sorties et provocations suivent les deux mêmes axes. **Hubert Artus**

PROVOQUER AUJOURD'HUI

OÙ EST PASSÉ LE SECOND DEGRÉ ?

Comme les autres artistes, les écrivains ont profité de la « société du spectacle » pour titiller leurs contemporains. Mais sur les réseaux sociaux, prompts aux emballements vertueux, l'ironie, le cynisme et le mauvais goût sont-ils encore recevables ?

Charles Bukowski complètement ivre sur le plateau d'*Apostrophes,* le 22 septembre 1978. Frédéric Beigbeder, ses invités Noël Godin et Guillaume Dustan entièrement nus, le 3 mars 2002, dans l'émission *Des livres et moi,* face à un public dans le plus simple appareil aussi. Le petit écran garde en mémoire ce genre de scènes qui agitèrent la morale. La seconde, diffusée sur la chaîne Paris Première, est vite tombée dans l'oubli. Quant à la première, elle appartient aujourd'hui à la postérité télévisuelle, et continue de participer à la légende de l'écrivain américain. Emblématique d'une époque dite de la « société du spectacle », elle s'étale aujourd'hui sur les réseaux sociaux.

L'IRONIE MISE À MAL

Tout se diffuse, sur tous ces médias. Sans hiérarchie et sans trop de filtres. Ainsi ce message posté sur Twitter, le 27 janvier 2010, quelques heures après l'annonce de la mort de J.D. Salinger : *« Super ! Enfin, il est mort ! Merde, j'ai attendu cet instant depuis toujours ! Champagne ce soir ! »* Signé : Bret Easton Ellis, l'auteur d'*American Psycho*. Sur le coup, on crut à un faux, tant la filiation entre les premiers livres d'Ellis et l'œuvre de Salinger apparaît évidente. Mais l'auteur de *Moins que zéro* revendiquait bel et bien avoir écrit ce tweet. *« Certains ont vraiment cru que je parlais sérieusement »,* s'est-il étonné dans les mois suivants.

En mai 2019, il revenait plus longuement sur cet épisode : *« Les gens prennent tout au pied de la lettre, désormais. Ils ne comprennent plus la satire, comme si l'âge digital avait balayé l'ironie »* (extraits d'un entretien pour *Madame Figaro*). Neuf ans s'étaient écoulés, qui donnaient plus de vérité mais aussi plus de sens à son constat : pour Ellis, le second degré et l'ironie ont été perdus de vue, quelque part au début des années 2010… Un constat décliné à l'envie dans l'essai qu'il promouvait alors : *White,* recueil d'articles dans lequel il égratignait aussi bien le mouvement MeToo, la communauté gay, la réalisatrice Kathryn Bigelow (*« surestimée parce que femme »*) que les *« millenials donneurs de leçons »*. Chacun aura son avis sur la sortie « hommage » à Salinger, mais toujours est-il qu'Ellis peut, quand il provoque, s'appuyer sur une œuvre à la fois reconnue pour ses qualités littéraires et pour sa capacité à susciter le scandale.

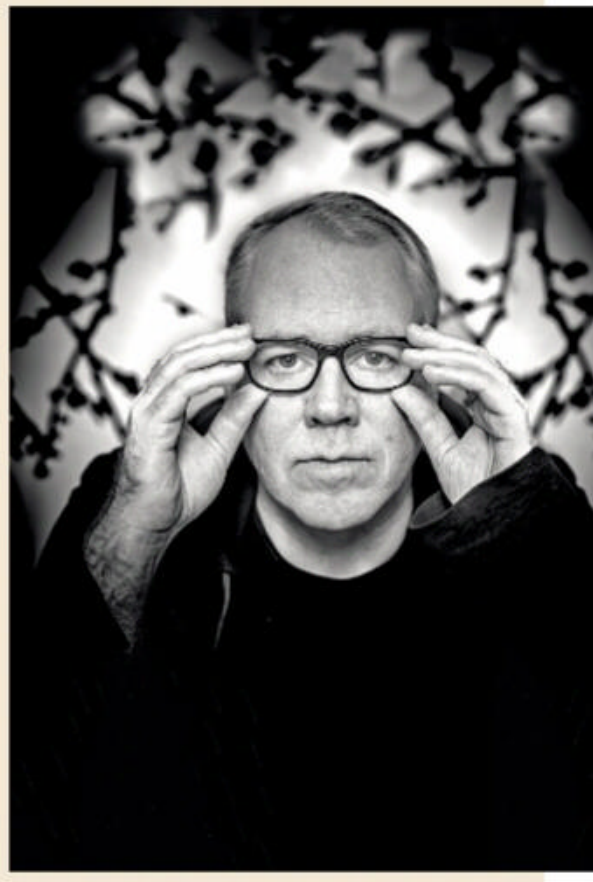
Il est bien probable que, dans le monde des réseaux sociaux, provoquer intelligemment soit devenu impossible : les fake news (fausses informations) et la calomnie vont toujours plus vite et plus fort que le sens des choses.

L'ART DE LA « PROVOC » TUÉ PAR TWITTER

Et si le second degré n'a plus (trop) cours sur Twitter, c'est aussi parce que cette agora est le royaume des faux comptes. Parfois farceurs, parfois aussi malveillants. En août 2018, un compte attribué à Daniel Pennac annonçait la mort de Milan Kundera. Également déclarés morts : J.K. Rowling, Mikhaïl Gorbatchev, Fidel Castro ou encore le pape François. C'est une seule et même personne qui les avait « tués » : le journaliste italien Tommaso Debenedetti, adepte de cette pratique qui vise, selon lui à dénoncer le manque de vigilance des médias et les points faibles des réseaux sociaux.

Au fond, la sortie sacrilège d'Ellis saluant la mort de Salinger a permis de vérifier sa thèse. Où l'on vérifie aussi qu'après le (bon ou mauvais) goût Twitter a bel et bien tué le second degré. Et, avec lui, la distinction entre bon et mauvais goût, sur laquelle repose l'art de la provocation. Une bonne nouvelle pour les écrivains ? Pas pour ceux qui, comme Ellis, ont fait de l'ironie l'une de leurs tonalités essentielles. **H.A.**

Bret Easton Ellis, auteur en 2019 de *White*, recueil d'articles contre la bien-pensance ambiante.

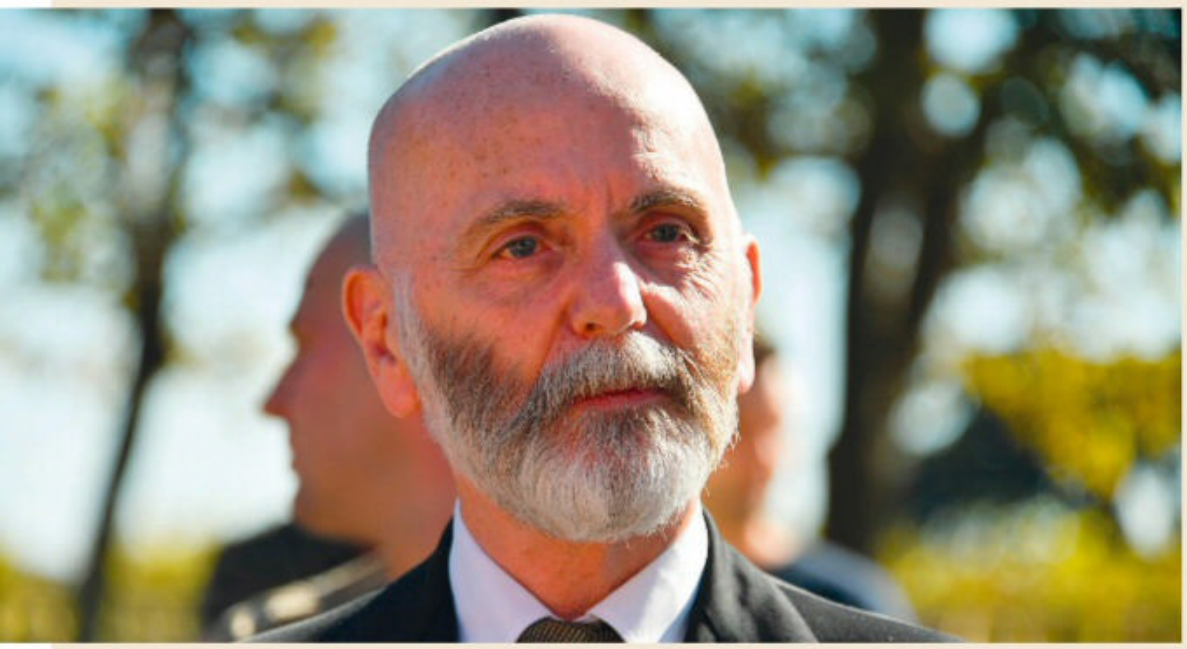


CÉLINE NIESZAWER/LEEXTRA VIA LEEMAGE

ZEMMOUR, NABE, CAMUS

LES BANNIS DEVENUS ÉDITEURS

Boudés par les médias, impubliables en raison de leurs positions controversées, ces auteurs ont trouvé refuge dans l'autoédition. Et semblent s'en porter plutôt bien.



Renaud Camus, théoricien du « grand remplacement ».

PASCAL GUYOT/AFP

À l'automne 2021, une étrange parution s'est invitée sur le podium des meilleures ventes hexagonales : *La France n'a pas dit son dernier mot,* d'Éric Zemmour. Étrange car, au-delà de son contenu polémique, l'ouvrage est publié par les éditions Rubempré, créées par Zemmour lui-même. Son éditeur historique, Albin Michel, avait en effet refusé de le faire paraître. Autrement dit, retour de la bonne vieille édition à compte d'auteur. Jadis refuge un peu méprisé pour écrivains refusés par les grandes maisons, l'autoédition est aujourd'hui en passe de devenir la planche de salut des « maudits » de la littérature.

L'« ANTIÉDITION » FACE AU BOYCOTT

D'ailleurs, l'un des premiers à s'y être engouffré fut Marc-Édouard Nabe. Après avoir fait une entrée fracassante dans le monde littéraire avec *Au régal des vermines* en 1985, qui lui valut d'être comparé à Lucien Rebatet, Nabe publie chez Gallimard, au Rocher ou au Dilettante. Rupture en 2010 : *L'homme qui arrêta d'écrire* est édité par l'auteur lui-même. L'objet est entièrement noir, sans code-barres ni quatrième de couverture. *« À quoi cela servirait-il, puisque j'ai décidé de me passer des libraires ?* interroge Nabe. *Avec ce que j'appelle l'"antiédition", je ne cours plus le risque d'être censuré par un éditeur ou boycotté par les libraires, puisque mes livres sont disponibles sur mon site Internet. »* L'écrivain perçoit alors 70 % du prix du livre, contre environ 12 % dans l'édition classique.

Cette « antiédition » n'a pas empêché *L'homme qui arrêta d'écrire,* vendu à plus de 7 000 exemplaires, de figurer sur la liste du prix Renaudot. Et depuis quelques années, Nabe s'est lancé dans la publication d'une saga sur le conspirationnisme, *Les Porcs*. *« Aucun éditeur n'aurait accepté de publier ces deux énormes volumes »,* assure-t-il. Sans doute, tant certains passages sur Ben Laden ou les Arabes de France sont raides. Nabe a même récupéré les droits de tous ses anciens livres publiés par de « vrais » éditeurs et s'est lancé dans leur republication. *« Aujourd'hui, je vis de l'antiédition »,* résume l'éternel provocateur des lettres françaises.

SOUS LA BANNIÈRE AMAZON

Un parcours qui n'est pas sans rappeler celui de Renaud Camus, autre banni du monde de l'édition. On a un peu oublié que l'auteur controversé du *Grand Remplacement* fut l'écrivain le plus prolifique de P.O.L, avant de trouver refuge chez Fayard. Mais ses prises de position radicales lui valurent d'être remercié par ces deux éditeurs. Depuis, Camus a publié une trentaine d'ouvrages sous la bannière « Chez l'auteur ». Ou, plus exactement, sous la bannière Amazon. Chacun de ses livres est en fait imprimé à la commande en Pologne et directement expédié par la plateforme de Jeff Bezos. *« Il y a là une terrible ironie de l'Histoire,* reconnaît Camus. *Je combats farouchement les Gafa mais, tel un judoka, je dois me servir des forces de cet adversaire pour diffuser mes livres. »* Un système qui lui permet d'écouler environ 300 ouvrages chaque mois.

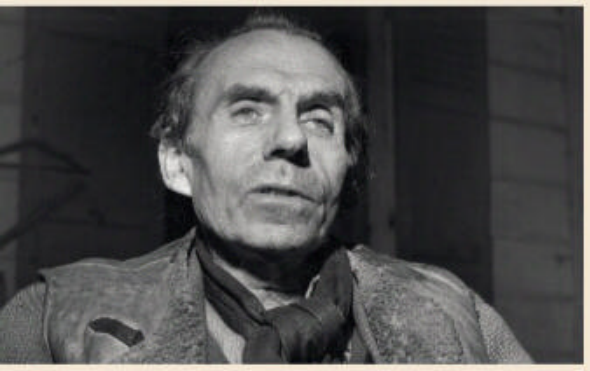
À ce canal amazonien, Camus a ajouté un second mode d'édition, plus original : des « crédits de lecture » que l'on peut acquérir et qui donnent accès via Internet à certains de ses écrits, en particulier son *Journal*. Quelques centaines de lecteurs y sont abonnés (40 euros par an), procurant à l'auteur un complément de revenus d'environ 2 000 euros par mois. *« Ce système élimine tout intermédiaire entre mes lecteurs et moi, ce qui procure une grande liberté. Au fond, je me passe très bien d'éditeur »,* assure Camus. Et si l'autoédition n'était plus une malédiction ?

Jérôme Dupuis

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

LA SUBVERSION À L'ŒUVRE

Si la pluparts des écrits de Louis-Ferdinand Céline sont désormais largement admirés, l'homme n'en a pas moins beaucoup divisé par son goût pour la provocation et son antisémitisme.



DANIEL FRASNAY/AKG-IMAGES

Céline, provocateur ?… C'est peu de le dire. L'écriture d'abord, le *Voyage au bout de la nuit* (1932) fit voler en éclats le monde des lettres. Là où Rabelais avait échoué à éviter que le français ne devienne *« maigre »* et *« le langage trop poli »*, le *Voyage* rompt les amarres avec le compassé, l'académique, *« le cloaque à verbe bien filé »* et les *« petits romans émasculés »*. Bref, *« la langue rien que la langue. Voilà l'important*[1] *! »* Dans la réédition du *Voyage* après-guerre, Céline lâche : *« Le seul livre vraiment méchant de tous mes livres, c'est le* Voyage. *»* Il ne dépeint pas l'homme, il le noircit. *« Les hommes n'ont pas besoin d'être saouls pour ravager ciel et terre ! Ils ont le carnage dans les fibres*[2] *! »* Inspiré par la mort comme Rabelais, si Céline crie, c'est qu'il voit le danger, le mal radical. Il aboie comme la chienne qui sent la crevasse avant la meute et jappe pour que le traîneau n'aille pas à sa perte[3]. Pour cela, il travaille dur, poète, de la dentelle avec finesse. Céline le vociférateur se veut un animal *« raffiné »*.

On n'a rien dit tant qu'on n'a pas tout dit. C'est son franc-dire à lui. La guerre, il se dit prêt à tout pour l'éviter : *« C'est l'énorme tragédique noir ogre ! l'Engouffretout ! Fleurs, oiselets, été, automne ! tout ! le printemps !* […] *En sorte surtout de la guerre 14 ! Pour ça que je me suis insurgé ! que j'ai piqué la colère ! la Nom de Dieu ! que ça recommence pas ! Je voulais empêcher l'Abattoir ! Ah, merde qu'est-ce que j'ai pris ! Il m'a montré l'Abattoir de quel bois qu'il se chauffe ! Si ça se dresse les évangélistes ! mon petit stylo subversif*[4] *! »* Pas vraiment une justification du pire, mais l'origine autoproclamée – après coup – des délires de *Bagatelles pour massacre* (1937), de *L'École des cadavres* (1938) et des *Beaux Draps* (1941, en zone occupée), Céline gage son talent au clou d'un antisémitisme rabique. Le Juif n'y est pas cible unique – les francs-maçons, les bolcheviques, les ploutocrates, même Vichy qui interdit en zone dite « libre » les *Beaux Draps* –, mais centrale. La parole célinienne se fait logorrhée, se perd dans le torrent impétueux et boueux de sa haine, d'autant plus provocatrice qu'on l'y retrouve parfois à son meilleur. **Jean Montenot**

1. L.-F. C., « Rabelais, il a raté son coup » dans Cahier de l'Herne, 3 et 5, p. 44.
2. *Le Pont de Londres, Guignol's Band II*, 1964.
3. « Lecture pour tous », entretien avec Pierre Dumayet, diffusé le 17 juillet 1957.
4. *Féerie pour une autre fois I*, 1952.

RACHILDE LA DÉRANGEANTE

Fille de militaire, élevée comme un garçon manqué, cérébrale, Marguerite Eymery (1860-1953) n'avait pas froid aux yeux. Elle fit une entrée fracassante dans le monde des lettres en publiant, sous le pseudonyme « insexué » de Rachilde, un roman scabreux et scandaleux : *Monsieur Vénus* (1884). L'histoire de Raoule de Vénérande valut à Rachilde son renom et le surnom de « Mademoiselle Baudelaire ». Figure du symbolisme et du décadentisme, Rachilde portait le costume masculin dans la rue après en avoir obtenu, fait rarissime, l'autorisation de la préfecture de Police (c'était en outre un expédient efficace pour éloigner les importuns). Romancière et critique, elle ressuscita le *Mercure de France* avec Barrès, Lorrain et son mari Valette, la revue qui anima avant la N.R.F. le monde des lettres de la Belle Époque. Elle devrait être une icône du féminisme français. Las ! elle ne coche pas toutes les cases. Elle continua de déranger à des âges où d'ordinaire l'on se range, évoquant librement dans ses romans, outre l'homosexualité, la nécrophilie ou la zoophilie. Puis, cette libertaire était aussi patriote. L'amie de Barrès penche du côté des antidreyfusards. Enfin, pouvait-on pardonner à cette « révoltée moderne » qui a tant fait pour libérer les femmes (et les hommes) son *Pourquoi je ne suis pas féministe* (1928). On y lit une clé de son caractère : *« Je n'ai jamais eu confiance dans les femmes, l'éternel féminin m'ayant trompé d'abord sous le masque maternel, et je n'ai pas plus confiance en moi. J'ai toujours regretté de ne pas être un homme,* […] *parce qu'obligée* […] *de porter seule tout le lourd fardeau de la vie pendant ma jeunesse, il eût été préférable d'en avoir au moins les privilèges, sinon les apparences. »* La vérité est toujours un tiroir à multiple fonds. **J.M.**

MICHEL HOUELLEBECQ

VERS LE NÉANT, AVEC AMOUR

Dans *Anéantir*, un roman superbe et sciemment inabouti, l'auteur provocateur par excellence nous parle d'amour au bord de la mort – et aussi de politique, de travail, de famille, de la France et de maladie.

Avec son air de ne pas y toucher et ses étonnements feints devant les mines suffoquées que ses sorties les plus acides provoquent, Michel Houellebecq compte parmi nos champions de la provocation toute catégorie. Provocations en interview, quand, en 2014, il affirma au micro de France Inter que s'il était *« Hollande* [il] *garderai*[t] *quand même Taubira parce que c'est la plus efficace pour faire monter le Front national, et ça reste la bonne stratégie »* – ou quand, dans *Lire*, il traita l'islam en des termes qui envoyèrent tout le monde au tribunal. Provocations dans ses tribunes de presse, quand, dans une revue américaine, il chanta les louanges de Trump (pour sa défense tous azimuts des intérêts de son pays, vision cohérente avec sa théorie du chef d'État comme chef d'entreprise qu'il développe dans son nouveau roman). Et bien sûr, Houellebecq reste notre plus brillant provocateur romanesque, quand il décrit la psychanalyse en machine à transformer *« de braves filles un peu paumées »* en *« ignobles pétasses, d'un égocentrisme délirant, qui ne peuvent plus susciter qu'un légitime dégoût » (Extension du domaine de la lutte)*, quand il flingue la femme selon les magazines féminins (un peu partout), quand il présente le tourisme sexuel comme une solution à la misère, sexuelle aussi, de l'homme occidental (confronté à des femmes souvent psychanalysées ou qui lisent des magazines féminins). Vous avez dit misogyne ? Houellebecq a aussi organisé l'islamisation romanesque de la France *(Soumission)*, montré l'agonie de son agriculture étranglée par l'Europe *(Sérotonine)*. Avec le secret autour d'*Anéantir*, bien des lecteurs s'attendaient à ce qu'il contienne une de ces intrigues en forme de bombe dont il s'est fait une spécialité. Ils ont dû être bien déçus.

PHILIPPE MATSAS/FLAMMARION

UN THRILLER SANS CONCLUSION

Comme vous l'avez lu ailleurs – un mois s'étant écoulé entre la rédaction de ces lignes et leur publication –, *Anéantir* se présente comme un thriller inachevé cachant un vaste roman politique, familial et conjugal d'une tonalité positive inattendue. Quand on ne s'interroge pas, en vain, sur de mystérieuses images de synthèse, d'énigmatiques attentats ou d'intrigantes représentations sataniques, on assiste au sauvetage d'un ancien dirigeant de la DGSE promis à un Ehpad après un AVC (oui, nous habitons toujours un monde de sigles). On y voit aussi un couple d'énarques au bord de la désagrégation dont les deux moitiés réapprennent à s'aimer, pour marcher ensemble vers une fin certes cruelle mais laquelle ne l'est pas ? On y trouve un sosie de Bruno Le Maire, Bruno Juge, devenu le nouveau Colbert d'une France plutôt en forme, car elle a compris qu'elle pouvait se jouer des directives européennes de par son poids à l'intérieur de l'Europe, de même qu'une grosse entreprise peut s'affranchir des règles des faillites de par son poids dans l'économie. Et en même temps, cette France appartient à une Europe qui n'est plus perçue que comme une banlieue

PHILIPPE MATSAS/FLAMMARION

ridicule et surannée des États-Unis. Pour Houellebecq, c'est une évidence : l'Asie a largué l'Occident depuis longtemps. Provocation ou constat neutre ?

Certes, on ne se refait pas, et celui qui le voudra trouvera bien quelques paragraphes urticants. Comme celui décrivant les changements de Belleville-en-Beaujolais : « […] *il y avait des Arabes, beaucoup d'Arabes dans les rues, et cela, c'était certainement une innovation par rapport à l'ambiance générale du Beaujolais et de la France entière.* » Ou ce portrait au vitriol d'une belle-sœur, journaliste de gauche, qui s'est fait faire un fils noir par GPA comme pour enfoncer un peu plus son mari… En face, on trouve des catholiques à inclination « tradi » et des militants anti-euthanasie pour lesquels l'auteur manifeste bien plus de sympathie. Ce sont de beaux personnages, dont la foi et les engagements sont traités avec respect. Il y en aura sans doute qui prendront cela pour une provocation, mais la tendresse que l'auteur, athée, éprouve pour la religion catholique remonte à loin…

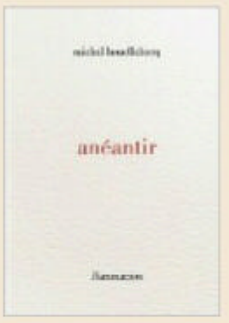
Pour le reste, disons simplement que Michel Houellebecq reste un grand écrivain conservateur, c'est-à-dire un grand écrivain tout court. Ses qualités littéraires nous ont fait avaler avec plaisir sa copie de 736 pages truffées de répétitions – comme pour manifester le rejet d'une esthétique française qu'il maîtrise pourtant. Plus provocant, et plus drôle : dans ce thriller sans conclusion, Houellebecq a le toupet de livrer un éloge de Conan Doyle, père de Sherlock Holmes (et roi de la conclusion), ici décrit comme un parfait compagnon pour la chimiothérapie. Il arrange aussi un inceste vaudevillesque… En somme, il s'amuse toujours en écrivant – et son lecteur, mille fois testé, surpris, piqué, ne s'ennuie jamais. Que son conservatisme, au départ plutôt scientifique, révèle aujourd'hui ses origines sentimentales ne change rien à son art.

LA FIN DE VIE COMME MOMENT IDÉAL POUR S'AIMER

Houellebecq, sans être un écrivain à thèse, aime mêler narration et théorie pour produire des mélanges parfois explosifs. Ici, il nous gratifie d'un précis d'anti-idéalisme politique, livré par l'avatar de Bruno Le Maire, un soir de déprime : « […] *il en vint à dire, presque à chuchoter, que l'absence de convictions chez un dirigeant politique n'était pas forcément un signe de cynisme mais plutôt de maturité. Les rois de France se présentaient-ils munis d'un programme politique, d'un plan de réformes ? En aucun cas. Ils n'en étaient pas moins restés dans l'Histoire comme de grands rois, ou au contraire des rois exécrables en fonction de leur aptitude à remplir un cahier des charges implicites mais précis.* » Et pour Houellebecq, sous le décorum de la République, pas grand-chose n'a changé : « *La tâche des présidents de la République* […] *était au fond de même nature que celle des rois. Dans une certaine mesure, mais pas totalement, la rivalité économique avait remplacé la rivalité militaire* […]. » En somme, tout chef d'État est une sorte de « *chef d'entreprise* » supposé défendre « *les intérêts de sa firme face aux intérêts jamais éteints de la firme concurrente* ». Ce cynisme est illustré par la narration, qui montre l'élection d'un pantin médiatique agité par un président qui a tout compris.

Lorsque Houellebecq avait publié, en 1994, *Extension du domaine de la lutte*, il avait beaucoup étonné par sa façon d'utiliser la théorie économique pour parler de misère sexuelle, et montrer à l'œuvre un marché de l'amour libéral qui laissait bien des gens sur le carreau. Ici, il montre que le politique est soluble dans l'économie et que nous arrivons au bout de sa dissolution mais il surprend moins : l'idée est déjà largement partagée. La preuve : elle se retrouve dans l'expression « start-up nation » (pardon pour l'anglicisme mais celui-là vient d'en haut !). Houellebecq est plus iconoclaste quand il décrit la fin de vie – le grand thème de ce roman – pour en faire le moment d'un amour qui tend, enfin, vers l'idéal. Comme si les enjeux sociaux, économiques ou névrotiques qui dénaturent toute relation amoureuse s'annulaient à mesure que l'on approche de la mort. Comme s'il fallait la promesse d'une disparition pour que l'on se regarde enfin. Sans rien truquer, sans omettre les douleurs, odeurs et traitements, Houellebecq parvient à écrire, sur ce sujet sombre, des pages lumineuses. Comme une provocation souriante, à l'attention de ceux qui voient en lui un cynique univoque.

Alexis Brocas



L'instant LiRE: à la fnac

Retrouvez tous les mois nos conseils lecture en vidéo sur *fnac.com/conseils-experts.*

★★★★☆
ANÉANTIR
MICHEL HOUELLEBECQ
736 P., FLAMMARION, 26 €

Jérôme Attal aux Deux Magots,
le 1er décembre 2021.

JÉRÔME ATTAL

DONNE-MOI LE TEMPS

Figure attachante et volontiers romantique de la littérature française, le romancier-parolier dandy explore de livre en livre le temps qui passe et notre part d'immaturité. À l'image de son dernier ouvrage, *L'Âge des amours égoïstes*.

Le titre d'un livre sonne parfois comme le meilleur autoportrait de son auteur. Ainsi, lorsqu'on regarde de près la bibliographie de Jérôme Attal *(« rien à voir avec Gabriel ou Yvan ! »)*, on peut spontanément se dire qu'il a quelque chose du *Goéland qui fait miaou* – ouvrage destiné à la jeunesse, correspondant à ce grand échalas, dandy décalé qui, sans bruit, construit une œuvre délicate. Tous ceux qui fréquentent les manifestations littéraires l'ont forcément croisé ou ont échangé quelques mots avec lui, derrière ses Ray-Ban fumées. Au fil des années, ce garçon à la veste bleu marine et au parapluie est devenu une personnalité iconique, dont l'œuvre n'a peut-être pas été suffisamment prise au sérieux depuis la parution, en 2007, de *L'Amoureux en lambeaux*. Pas assez démonstrative, spectaculaire, explicitement sociétale. Pas assez « à la mode », non plus.

En France, c'est bien connu, on n'aime pas forcément le mélange des genres et il n'est pas toujours bien vu d'avoir écrit pour Johnny Hallyday, Vanessa Paradis, Eddy Mitchell, Florent Pagny, Michel Delpech, Garou ou Jenifer. Les choses peuvent changer – Jean-Loup Dabadie n'a-t-il pas été élu à l'Académie française ? Jérôme Attal ne s'est-il pas vu attribuer, en décembre 2020, le très prestigieux Grand Prix de la chanson française de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique (Sacem) ? *« Lorsque j'ai reçu ce trophée, je me suis aperçu que mon catalogue comportait plus de 40 chansons »*, constate celui qui, dans ses paroles, a souvent fait des clins d'œil à la littérature. *« Mon fantasme est de placer tous les titres de Fitzgerald dans la chanson française ! Quand ils m'ont donné mon prix Sacem, ils m'ont demandé : "Quels conseils donneriez-vous à un jeune auteur ?" J'ai répondu : "Pardon ? Mais on est toujours un jeune auteur devant la page blanche, devant le projet à venir !" Aussi, cette récompense aurait pu être une sorte de "consécration adulte", sauf qu'ils me l'ont décernée en pleine année Covid. La remise des prix n'a pas eu lieu, personne n'en a parlé. »* L'écrivain aujourd'hui âgé de 51 ans est *« à nouveau resté cet enfant qui attend encore le passage à l'âge adulte »*. Une métaphore de son œuvre ?

« MON FANTASME EST DE PLACER TOUS LES TITRES DE FITZGERALD DANS LA CHANSON FRANÇAISE ! »

UN AVENTURIER DE LA CRÉATION

Comme le lui a récemment fait remarquer Azouz Begag, rien de plus normal que de devenir écrivain lorsqu'on est le fils d'un pilote de ligne. Même si le père de Jérôme Attal, grand sportif, préférait la lecture de *L'Équipe* à celle de romans, contrairement à sa mère, fidèle du catalogue France Loisirs. *« Jusqu'à l'âge de 18 ans, je ne lisais principalement que des* Marvel, Strange, Spidey, *et des bandes dessinées :* Blueberry *notamment. Cela étant, certains scénarios* Marvel *ou les histoires de Jean-Michel Charlier étaient vraiment passionnants en termes de récit, d'intrigue ; je pouvais facilement les reproduire, les développer ou les détourner avec mes figurines dans ma chambre. »* Dans la maison familiale des Yvelines, cet enfant unique inventait alors des histoires avec ses Playmobil ou ses figurines Star Wars.

Puis vint le temps de l'écriture, des filles aussi. *« J'écrivais déjà des mini-romans sur des cahiers que j'offrais à mes camarades en troisième, en seconde, des poèmes que je placardais en classe, et aussi et surtout une quantité invraisemblable de lettres d'amour enflammées, avec plus ou moins de succès. J'étais incapable d'aller voir une fille pour lui dire qu'elle me plaisait, et en même temps il fallait toujours que je tombe amoureux pour supporter la routine scolaire et toutes les choses qui me pesaient. Alors, cela passait par les mots. »* À 14 ans, certains se pavanent en scooter ; l'adolescent timide préfère, lui, la guitare. Pour *« canaliser* [sa] *mélancolie »*, même si, dans les faits, ça l'a exacerbée… C'est ainsi que Jérôme Attal écrit et enregistre, sur des cassettes, ses premières chansons, qu'il offrait aux filles dont il était amoureux. Son Modèle ? Ses chers Beatles, dont les mélodies étaient à ses yeux *« comme des barques, dans lesquelle*s [il pouvait se] *blottir pour atténuer, du moins accompagner,* [ses] *petits chagrins »*.

Le bac en poche, il entame des études à Paris – de lettres, de cinéma, puis d'art. Hommage à son grand-père maternel, le peintre Jacques Collas, qui avait une petite notoriété en Belgique ?

« Plus que l'art, c'est la création qui m'intéresse, analyse-t-il. *J'ai toujours envie de m'investir entièrement dans des aventures de création comme, étant enfant, je partais à l'aventure. J'aime aussi beaucoup les œuvres qui ne sont peut-être pas parfaites mais qui insufflent une vitalité, qui déclenchent quelque chose en vous. »* Difficile de ne pas voir, alors, dans Nico, le héros de *L'Âge des amours égoïstes* – son dernier roman *[lire critique ci-dessous]* –, un alter ego très explicite. D'autant que, comme son personnage, l'auteur s'est fait abandonner par son directeur de recherche pour son mémoire, consacré aux liens entre Van Gogh et Francis Bacon.

TRIBULATIONS ROMANTIQUES D'UN JEUNE TYPE À PARIS

Cette époque, c'est aussi celle de la lecture à doses intensives pour Jérôme Attal, qui dévore Nabokov, Dostoïevski, Salinger, Duras, Brautigan ou Jean-René Huguenin, dont le *Journal* se révèle un choc. Et un détonateur. C'est ainsi, sous l'influence de celui-ci, qu'il se met à écrire dès 1998 et *« quasiment tous les soirs »* son propre journal en ligne. *« Chaque soir, il y avait environ 1 500 ou 2 000 lecteurs répartis dans le monde entier qui, en me lisant, gardaient un contact avec Paris, suivaient quotidiennement les tribulations romantiques d'un jeune type qui errait dans Paris, avec des aphorismes, des réflexions sur la jeunesse et l'amour, tout en tentant de percer dans la musique avec son groupe. »*

En parallèle, cet inconditionnel de Serge Gainsbourg avait en effet son activité musicale, avec sa formation qui lui faisait enchaîner les concerts dans la capitale, du Batofar au Sentier des Halles. Et, au préalable, écrire un certain nombre de chansons dans son petit studio de Sèvre-Babylone. *« J'en suis venu à participer à des appels d'offres, et j'ai été repéré par l'éditrice Caroline Molko, qui m'a signé chez Warner Chappell. »* Un éditeur en entraînant un autre (mais côté « papier », cette fois-ci), Stéphane Million, qui lisait le journal en ligne, le contacte pour participer au lancement de la revue *Bordel,* en 2003 – aux côtés, SVP, de Frédéric Beigbeder, Florian Zeller ou David Foenkinos –, puis lui propose de publier son premier roman.

BOUDÉ PAR LES PRIX, ESTIMÉ PAR SES PAIRS

Il enchaîne alors les ouvrages – pour la jeunesse (dont le fameux *Goéland qui fait miaou*), petits essais atypiques (citons le *Petit éloge du baiser*, paru aux Pérégrines à l'automne dernier et cadeau idéal pour la Saint-Valentin) et, bien sûr, des romans. Systématiquement boudé des grands prix littéraires, Jérôme Attal continue son bonhomme de chemin en écumant la France, aussi bien en librairies que dans les salons. Où il est un peu non seulement l'ami, mais le « chouchou » de certains auteurs. *« Jérôme a l'intelligence du cœur et s'il saisit tout de vous il aura toujours l'élégance de ne vous renvoyer que le meilleur de vous-même »*, s'enthousiasme Serge Joncour à son sujet. *« C'est un confrère solaire, le sourire toujours en amorce, et quiconque le croise se le rêverait pour ami. Par ailleurs, c'est un conteur, qui sait créer des univers immersifs habités par des personnages pleins de tendresse et de fantaisie. Ses romans sont souvent marqués par une nostalgie dynamique et enchantée. Dans sa folie douce, on peut peindre des champs de fleurs de colza en bleu pour faire croire à la mer »*, continue celui qui cite à son égard les noms de Marcel

« UN CONFRÈRE SOLAIRE, LE SOURIRE TOUJOURS EN AMORCE, ET QUICONQUE LE CROISE SE LE RÊVERAIT POUR AMI »

Aymé, Raymond Queneau ou Boris Vian. Notre chroniqueuse Stéphanie Hochet, elle, voit en Jérôme Attal *« l'incarnation du deuxième degré, de l'esprit anglais, tranquillement ironique. C'est un très bon camarade, généreux, qui s'intéresse aux livres des autres écrivains. Il est chic, drôle et d'excellente compagnie »*. Puis elle ajoute : *« Il plaît particulièrement aux gens spirituels et cultivés. Mais aussi aux jeunes femmes… »* Seraient-elles sensibles à la part d'adolescence du quinquagénaire, bien présente et assumée ? À son identité relevant du paradoxe temporel ?

LE ROMAN, UN CONCERT IDÉAL

« Concernant le temps qui passe, ce qui m'intéresse, c'est qu'il y a création d'une temporalité. On échappe au temps de tout le monde, on crée sa propre intensité, on ne se laisse pas réduire, dépasser, étouffer », analyse-t-il. *« Dans* L'Âge des amours égoïstes*, mon héros n'arrive pas à se choisir une voie définitive. Il est à l'âge crucial où ses amis se mettent en couple, entament une carrière, décident même malgré eux de devenir des adultes, et lui n'y arrive pas. Il n'y croit pas pour les autres, et ça ne l'intéresse pas pour lui. Alors, pour échapper à la réalité, il tombe amoureux d'une fille qui n'arrive pas à choisir alors que lui voudrait qu'elle ne choisisse que lui. Mon héros est donc dans la contradiction de l'amour. »*

Mais les lois de l'horloge se font aussi ressentir, pour tous ceux qui attendent un nouvel album (il en a deux à son actif, sortis dans les années 2000) du Jérôme Attal chanteur, qui considère désormais le roman comme *« son véritable territoire »* et *« un concert idéal »*. Il ose alors tout de même avancer une date. *« Peut-être en septembre 2022 »*, sous l'égide du label Roy Music qui avait produit son premier disque. *« Mais je n'ai plus mon groupe de l'époque, comme dans* L'Âge des amours égoïstes*, chacun des membres est parti vers une destinée plus mature. »* On attendra donc, patiemment, ce come-back inespéré et tant attendu des fans. Comme le chantait Johnny : *« Un jour viendra »*…

Baptiste Liger

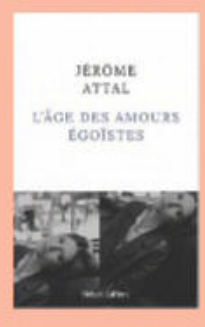
Photos : Stéphanie Lacombe pour *Lire Magazine littéraire*

LE PLUS BEL ÂGE

***L'Âge des amours égoïstes* est une déambulation générationnelle semblable à celles que son auteur avait déjà offertes. Mais c'est aussi un roman par lequel Jérôme Attal franchit un cap.**

En 2007, son premier roman s'intitulait *L'Amoureux en lambeaux*. En quinze ans et seize livres, Attal a diablement varié les univers, les époques et les thèmes, mais il a bel et bien trouvé son fil conducteur : l'art, l'amour et les manières de vivre, d'aimer, de partir. Ses figures, aussi : Marguerite Duras, Gainsbourg, Huguenin, Giacometti, Chateaubriand. Ses histoires sont souvent des flâneries sentimentales, littéraires et artistiques, ce qui est aussi le cas pour *L'Âge des amours égoïstes*. Nico, le narrateur, est étudiant en histoire de l'art. Cette année de fac devrait être la dernière. Chez les Peggy Sage, le groupe dans lequel il est chanteur, flotte aussi comme un parfum de fin, car chacun porte en lui d'autres rêves et d'autres urgences. Pour Nico, ces deux dernières notions s'incarnent dans un seul et même prénom : Laura, dont il tombe éperdument amoureux. Vous découvrirez ce qu'il adviendra de leurs amours. Pour le reste, nous suivrons Nico et les siens durant ces fins de cycles qui en appellent d'autres. Bien plus qu'un simple roman d'étudiants, ce texte est aussi un récit d'initiation. À travers lequel Nico va enfin devenir l'adulte qu'il est à 25 ans. On retrouve ici ce que l'on apprécie chez Attal : cette propension à capter et à camper une ambiance, son autodérision, son élégance sans affèteries ni effets de manche, ses références, et ce romantisme dénué d'angélisme (*« Le désir est un récit dont l'amour est le rêve »*). On notera surtout une écriture plus incisive, plus efficace. Ce nouveau roman révèle un auteur qui a gagné en densité, sans renoncer à la légèreté qui l'a toujours caractérisé. Une belle manière de tenir le fil de ses idées.

Hubert Artus



★★★★☆
L'ÂGE DES AMOURS ÉGOÏSTES
JÉRÔME ATTAL
224 P., ROBERT LAFFONT, 19 €

PATRICIA REZNIKOV

RACONTER TOUS LES EXILS

Si l'on peut parfois se demander à quoi sert la littérature, on aura ici la certitude qu'elle peut et doit se faire l'écho de toutes les histoires humaines, de toutes les violences et des exils qui en découlent. Ainsi dans le premier roman de J.J. Bola, auteur et poète anglais né au Congo, on suit le quotidien du petit Jean. Ses parents ont dû fuir Kinshasa dans les années 1980, lors de la dictature de Mobutu, le maréchal-président *« aux pouvoirs surnaturels »*, arrivé aux commandes par le coup d'État de 1965. Dans le modeste appartement de Highbury, dans le nord de Londres, on tente d'oublier, de s'intégrer. On y parle l'anglais, le lingala, et parfois aussi le français. Jean partage sa chambre avec Tonton, un mystérieux compatriote, dandy et alcoolique, qui cache un horrible secret. Jean n'est pas très assidu à l'école, provoquant la colère de son père qui a sacrifié une carrière au pays pour mettre sa famille à l'abri. À la violence de la tyrannie répond celle des pères, même lorsqu'ils sont aimants. La famille, unie malgré tout, se retrouve le dimanche à l'église congolaise où la prière pour le permis de séjour est fervente !

Deux événements vont dessiller les yeux de Jean quant au statut des siens : lorsqu'une amie de la famille est brutalement expulsée, puis quand l'adolescent, heureux d'avoir gagné un voyage en France, découvre qu'ils sont des réfugiés sans papiers et qu'il ne pourra y participer. Il comprend ce jour-là que sa famille vit dans la terreur d'une lettre, d'un coup de fil, d'une expulsion. Leur vie entière est construite sur du vide. Jean se met alors à écrire son journal pour tenir l'angoisse à distance. Réflexion sur l'incertitude de l'être, de l'appartenance, sur cette *« bataille de l'exil qui se déplace de l'extérieur vers l'intérieur »* obligeant celui qui lutte *« à se combattre lui-même »*, ce délicat *Nulle part où poser sa tête* reste ancré dans le cœur du lecteur une fois refermé.

Avec *Saharienne indigo* du Franco-Guinéen Tierno Monénembo (prix Renaudot en 2008 pour *Le Roi de Kahel*), nous sommes en Guinée dans les années 1970. La jeune Véronique s'est enfuie après avoir assassiné son colonel et violeur de père. Des années plus tard, exilée à Paris, elle est abordée dans la rue par Mme Corre, une étrange et irritante femme, qui reconnaît en elle quelqu'un qui pourrait l'aider à retrouver son fils, disparu autrefois à Conakry. Car Véronique s'est d'abord appelée Atou. Recueillie après son parricide par deux femmes, elle revit et fréquente l'Oxygène, une boîte de nuit où tout Conakry se côtoie et se perd pour oublier. Malgré le bonheur retrouvé, un inquiétant personnage à la saharienne indigo la surveille de loin, la traque. Persuadée qu'elle doit payer pour son crime, Atou attend jour après jour son arrestation. Mais l'homme, tel un spectre des choses passées, finit par lui révéler qui elle est véritablement et d'où elle vient.

Le récit, foisonnant, envoûtant, nous embarque alors dans la Guinée des années sombres, lorsque le régime marxiste et paranoïaque du despote Sékou Touré procédait à des arrestations sommaires et à des disparitions au fameux camp B. Atou partira à la recherche des siens, du Fouta Djalon à la Basse Côte, dans une Guinée qui n'en finit pas de panser ses plaies. Mme Corre encourage Véronique-Atou à écrire un livre : elle y raconterait les abominations du régime, le courage des femmes, les amours éblouissantes, l'exil. Car les tyrans *« brouillent la mémoire, brisent les destins, recomposent les généalogies »*. Ils n'ont peur que de la vérité. Il faut donc résolument l'écrire.

★★★☆☆
NULLE PART OÙ POSER SA TÊTE (NO PLACE TO CALL HOME)
J.J. BOLA
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ANTOINE BARGEL
350 P., MERCURE DE FRANCE, 23 €

★★☆☆☆
SAHARIENNE INDIGO
TIERNO MONÉNEMBO
336 P., SEUIL, 20 €

AUDREY SOVIGNET

62

LEÏLA SLIMANI, TOME II

UNE VEILLEUSE NOMMÉE
LOUISE ERDRICH

74

LE CAHIER CRITIQUE

LES GRANDES EAUX DE
BENJAMIN FLAO

82

90

LES VÉRITÉS DE VICHY
SELON LAURENT JOLY

Retrouvez les extraits de *La Décision* de Karine Tuil (Gallimard), d'*Une sortie honorable* d'Éric Vuillard (Actes Sud) et du *Grand Monde* de Pierre Lemaitre (Calmann-Lévy) dans notre précédent numéro.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – JENN ACKERMAN/THE NEW YORK TIMES/REDUX-REA/ALBIN-MICHEL – BENJAMIN FLAO/FUTUROPOLIS – AFP

Martin Mongin

Certains l'aiment « Chomor »

Révélé avec l'étrange *Francis Rissin*, ce romancier singulier revient avec le non moins bizarre et fascinant *Le Chomor*. Une odyssée bretonne aux relents pop où l'on croise Bruce Willis et un philosophe gourou. Portrait d'un inclassable.

LUCA LOMAZZI/TUSITALA

Il existe depuis 2019 une communauté de lecteurs qui se reconnaissent au moyen d'une question sésame : qui est Francis Rissin ? Si ce drôle de nom franchouillard ne vous dit rien, c'est que vous êtes passé à côté de *Francis Rissin*, l'un des romans les plus étonnants de ces dernières années. Pour aller vite, c'est une sorte de récit d'aventures lynchien composé de onze histoires qui s'emboîtent à la façon de poupées russes, articulées autour d'un énigmatique personnage nommé Francis Rissin, lequel apparaît sur des affiches collées à travers tout le pays, comme un homme providentiel. On imagine au départ que chaque récit va éclairer le précédent, mais c'est le contraire : non seulement les chapitres relèvent de genres chaque fois différents (thriller politique, dystopie, pastiche de mémoire universitaire, etc.), mais chacun épaissit un peu la brume qui flotte dans les autres. Au bout d'un moment, on n'est même plus certain que les couches du texte se réfèrent à la même temporalité, ni que ce soit le même roman qui continue, ou qui est en train de muter… Un véritable grand huit romanesque qui a marqué la rentrée 2019, raflé le prix Effractions de la SGDL et rencontré un joli succès, en grand format puis en poche, avec près de 20 000 exemplaires vendus.

Qui est l'auteur de ce livre inclassable ? On s'imagine un écrivain un peu secret, méfiant, soucieux de protéger son mystère.

Erreur : Martin Mongin est un homme accessible et affable, qui s'ouvre volontiers sur son travail et son parcours.

SAUTS DANS LE VIDE ET VIRAGES À 180 DEGRÉS

Né dans l'Ain il y a quarante-deux ans, diplômé de philosophie, notre homme enseigne en Bretagne avant de se tourner vers l'écriture. Au cours de ses études à Rennes, il lance avec quelques amis une revue littéraire, *Mécanique urbaine* : *« On pouvait y trouver aussi bien des nouvelles que des poèmes, des chroniques, des pastiches, des recensions, de la bande dessinée*, se souvient-il. *Pour moi, ça a été un formidable terrain de jeu et d'expérimentation. »* Est-ce l'origine de sa manie de mélanger les registres, de toucher à toutes les formes ?

On le retrouve ensuite dans les cercles militants où il publie tracts et brochures, le plus souvent de façon anonyme, avec les moyens du bord ; il compte aussi parmi les fondateurs d'une maison d'édition indépendante, Pontcerq, spécialisée dans la critique sociale. *« L'acte d'écrire n'a jamais été séparé pour moi d'une prise en charge matérielle des questions d'impression et de diffusion. D'où mon rapport à l'autoédition. Je continue à autoéditer des ouvrages dont le tirage reste confidentiel. »* Ce goût pour l'assemblage, le bricolage – au sens noble – se reflète dans la construction de ses romans, leur côté *« de bric et de broc »* délibéré, qui en fait d'authentiques ovnis littéraires. *Le Chomor*, qui sort en cette rentrée d'hiver, n'a rien à envier sous cet angle à *Francis Rissin*. Avec ses 600 pages remplies de sauts dans le vide et de virages à 180 degrés, il est même possible qu'il le dépasse en originalité, en bigarrure et en culot.

COMME DANS UN ROMAN D'ÉNIGMES À L'ANCIENNE

Tout commence, de façon presque conventionnelle, par un récit réaliste en forme de souvenirs d'enfance. Un quadragénaire raconte l'été de ses 12 ans dans les Côtes-d'Armor, avec une bande de copains dont l'un a disparu mystérieusement au fond d'une grotte. Trente ans plus tard, le narrateur retourne sur place et cherche sa trace, hanté par deux mots qu'il a entendus à l'époque : « Le Chomor ». Il découvre à cette occasion qu'un parc d'attractions en chantier va bientôt défigurer les lieux du drame… Le lecteur se croit lancé dans une sorte de polar, mais Mongin change brusquement de cap et de personnage : nous voici maintenant aux côtés d'une étudiante en cinéma de Rennes qui, approchée par une organisation secrète improbable, se voit missionnée pour… contacter Bruce Willis, afin de combattre un monstre qui menace la planète ! Doux-dingues ou authentiques initiés ? Mongin met le paquet sur les rendez-vous mystérieux et les révélations sensationnelles, comme dans un roman d'énigmes à l'ancienne, mâtiné de loufoquerie et de cinéphilie de série Z.

Mais le lecteur n'est pas au bout de ses surprises. Apparaissent bientôt un personnage de philosophe gourou, mi-Guy Debord, mi-Julien Coupat, organisateur supposé d'une chasse au trésor que surveillent les renseignements généraux ; des sœurs jumelles, fuyant leur tortionnaire dans un univers de conte fantastique ; un vaisseau spatial ; une critique du Léviathan capitaliste… On arrête d'énumérer : il est impossible de résumer ce livre monde, où tous les genres se bousculent. *« J'aime les romans cérébraux qui prennent le lecteur à rebrousse-poil*, reconnaît Mongin, *qui l'emportent dans des directions inattendues, jouent avec sa confiance dans le prétendu contrat passé avec l'auteur.* La Maison des feuilles *de Mark Z. Danielewski est pour moi un modèle. »* Tout à son désir de casser les codes, il offre même au lecteur un chapitre façon « Livre dont vous êtes le héros », où il faut fabriquer soi-même son récit à partir de paragraphes numérotés !

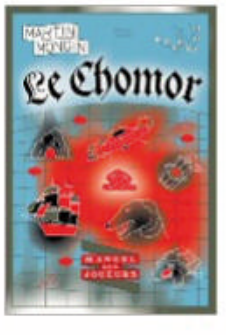
UNE DIMENSION POLITIQUE ASSUMÉE

Le roman façon Martin Mongin est presque une coconstruction, un univers poreux qui communique avec le monde extérieur et les livres des autres (d'où les nombreuses références tout au long du texte, de H.P. Lovecraft à Slavoj Zizek), et où le lecteur est incité à se prendre pour un explorateur, aventuré dans un monde parallèle. Sans doute, on trouve par moments que Mongin exagère, ou qu'il se fiche du monde. Le scénario, hors de contrôle, semble tourner parfois au gag potache ; on lit certains chapitres en diagonale, impatient, voire exaspéré de ne pas comprendre où l'on va. Mais on s'accroche, tant les énigmes sont attirantes, et tant est fascinant ce mot talisman qui réapparaît partout. Est-ce un lieu, un mythe, une technique de combat, un Graal ? Voilà ce qu'il faut découvrir…

Outre le mystère et l'aspect ludique, *Le Chomor* recèle une dimension critique qui rappelle l'engagement militant de l'auteur : dénonciation du capitalisme financier, de l'industrie nucléaire, du pouvoir des intérêts privés, allusions aux théories radicales, etc. *« Il y a un côté politique beaucoup plus démonstratif et assumé que dans* Francis Rissin *»*, reconnaît-il, en se réclamant pour le coup du *Gang de la clé à molette* d'Edward Abbey. Une référence de plus dans ce roman qui fait signe également vers *Moby Dick* ou *Frankenstein*, sans compter la littérature de genre et les films de monstre. Le Chomor, n'est-ce pas d'ailleurs un nom parfait pour une créature ? *« La question du monstre ou de la monstruosité me paraît cruciale*, explique Mongin. *Ils sont omniprésents dans la culture de masse. Au lieu de détourner notre regard, ils devraient l'orienter vers des monstruosités bien réelles : ces individus ou ces grandes entreprises qui tiennent aujourd'hui la Terre et ses habitants entre leurs serres. »* Si ça se trouve, le Chomor n'a pas besoin d'être découvert : il est là, autour de nous. *Le Chomor*, quant à lui – enfin, le roman –, n'a pas volé son classement dans ce rayon prestigieux entre tous, celui des romans monstres.

« J'AIME LES ROMANS CÉRÉBRAUX QUI EMPORTENT LE LECTEUR DANS DES DIRECTIONS INATTENDUES »

Bernard Quiriny

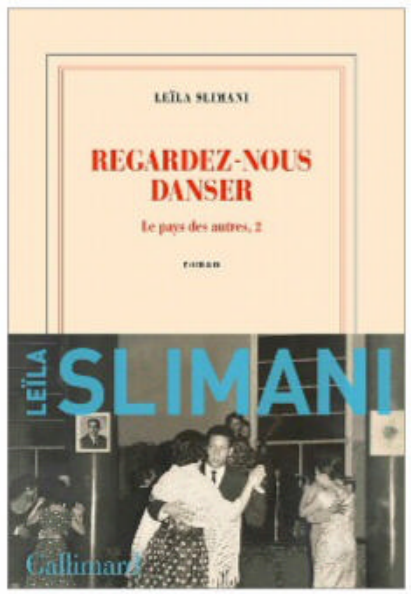


★★★★☆
LE CHOMOR. MANUEL DES JOUEURS
MARTIN MONGIN
600 P., TUSITALA, 23 €

Leïla Slimani

REGARDEZ-NOUS DANSER. LE PAYS DES AUTRES 2

Avec *Regardez-nous danser*, Leïla Slimani poursuit la vaste fresque familiale commencée en 2020, dans le cadre de sa trilogie : *Le Pays des autres*. Le Maroc a retrouvé son indépendance le 2 mars 1956. Dix ans plus tard, la colonisation apparaît comme un *« malentendu »*, qu'on tente d'oublier dans un semblant d'égalité franco-marocaine. Hassan II clame son soutien aux agriculteurs, sans déposséder les Français. Après avoir fait fructifier ses terres, la famille Belhaj s'est taillé une place dans la société bourgeoise, qui peine à faire sortir le mot « bicot » de son vocabulaire. Mathilde cherche à contourner les contraintes de son mari, Amine, que seule la réussite de sa fille Aïcha peut assouplir. Enfermée dans sa solitude, cette dernière étudie la médecine en Alsace, sans se soucier des garçons et de Mai-68. La greffe botanique, entreprise par Amine dans le volume précédent, n'a pas permis de fusionner le citron et l'orange, et Selim ne reprendra probablement pas la ferme de son père. Les drames de la guerre sont révolus, emportant avec eux le passé militaire d'Amine dans l'armée coloniale. Les hippies ont investi le paradis marocain, en quête d'une liberté individuelle impossible, malgré les combats menés par ce pays pour retrouver sa souveraineté. La douceur de vivre réclame des ruses intimes, des compromis, nous dit Leïla Slimani. Pour se sentir à sa place même quand on reste étranger aux autres. **Camille-Élise Chuquet**



LE LIVRE

REGARDEZ-NOUS DANSER. LE PAYS DES AUTRES 2
LEÏLA SLIMANI
370 P., 21 €. COPYRIGHT GALLIMARD.
EN LIBRAIRIES LE 3 FÉVRIER.

BIO EXPRESS

1981

Naissance à Rabat, au Maroc. Leïla Slimani rejoint Paris après le bac pour faire de longues et brillantes études (prépa littéraire, Sciences Po, ESCP Business School). Elle travaille quatre ans pour le magazine *Jeune Afrique*, avant d'entamer sa carrière littéraire.

2016

Consacré par le prix Goncourt, *Chanson douce*, son deuxième roman, rencontre un succès retentissant. Ce thriller social, décrivant les rapports d'emprise et de dépendance entre une nourrice et la famille qui l'engage, est également adapté au cinéma.

2020

Le premier volet du *Pays des autres* ouvre un cycle romanesque racontant l'histoire d'une famille franco-marocaine, sur plusieurs décennies. Leïla Slimani décrit le basculement du Maroc dans la modernité avec des personnages inspirés de son propre récit familial.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Mathilde était à la fenêtre et observait le jardin. Son jardin opulent et désordonné, presque vulgaire. Sa vengeance contre l'austérité à laquelle son mari, en tout, la contraignait. Le jour était à peine levé et le soleil, encore timide, perçait à travers les frondaisons. Un jacaranda, dont les fleurs mauves n'étaient pas encore écloses. Le vieux saule pleureur et les deux avocatiers qui ployaient sous des fruits que personne ne mangeait et qui pourrissaient dans l'herbe. Le jardin n'était jamais aussi beau qu'à cette période de l'année. On était au début du mois d'avril 1968 et Mathilde pensa qu'Amine n'avait pas choisi ce moment par hasard. Les roses, qu'elle avait fait venir de Marrakech, s'étaient ouvertes quelques jours auparavant et dans le jardin flottait une odeur fraîche et suave. Au pied des arbres s'étendaient des buissons d'agapanthes, de dahlias, des massifs de lavande et de romarin. Mathilde disait que tout poussait ici. Pour les fleurs, cette terre était bénie.

Déjà lui parvenait le chant des étourneaux et elle aperçut, sautillant dans l'herbe, deux merles qui piquaient leur bec orange dans la terre. L'un d'eux avait sur la tête des plumes blanches et Mathilde se

Elle voulait cette piscine en compensation de ses sacrifices, de sa solitude, de sa jeunesse perdue

demanda si les autres merles se moquaient de lui ou si, au contraire, cela faisait de cet oiseau un être à part que ses congénères respectaient. Qui sait, songea Mathilde, comment vivent les merles.

Elle entendit le bruit d'un moteur et la voix des ouvriers. Sur le sentier qui menait au jardin surgit un monstre énorme et jaune. D'abord, elle vit le bras métallique et, au bout de ce bras, la gigantesque pelle mécanique. L'engin était si large qu'il avait du mal à passer entre les allées d'oliviers et les ouvriers hurlaient des indications au conducteur de la pelleteuse qui arracha des branches sur son passage. Enfin, la machine se gara et le calme revint.

Ce jardin avait été son antre, son refuge, sa fierté. Elle y avait joué avec ses enfants. Ils avaient fait la sieste sous le saule pleureur et des pique-niques à l'ombre du caoutchouc du Brésil. Elle leur avait appris à débusquer les animaux qui se dissimulaient dans les arbres et les buissons. La chouette et les chauves-souris, les caméléons qu'ils cachaient dans des boîtes en carton et laissaient parfois mourir sous leurs lits. Et quand ses enfants avaient grandi, quand ils s'étaient lassés de ses jeux et de sa tendresse, elle était venue y oublier sa solitude. Elle avait planté, taillé, semé, repiqué. Elle avait appris à reconnaître, pour chaque heure de la journée, le chant des oiseaux. Comment pouvait-elle, à présent, rêver de chaos et de dévastation ? Souhaiter l'anéantissement de ce qu'elle avait aimé ?

Les ouvriers pénétrèrent dans le jardin et plantèrent des piquets de manière à former un rectangle de vingt mètres sur cinq. Ils prenaient soin en se déplaçant de ne pas écraser les fleurs avec leurs bottes en caoutchouc, et cette attention, touchante mais inutile, émut Mathilde. Ils firent signe au conducteur de la pelleteuse qui jeta sa cigarette par la fenêtre et démarra le moteur. Mathilde sursauta et ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, l'énorme pince métallique s'enfonçait dans le sol. La main d'un géant pénétrait la terre noire et libérait une odeur de lichen et de moisi. Elle arrachait tout sur son passage et, au fil des heures, se forma un haut monticule de terre et de roches sur lequel gisaient des arbustes sans vie et des fleurs décapitées.

Cette main de fer, c'était celle d'Amine. C'est ce que pensa Mathilde pendant cette matinée qu'elle passa, immobile, derrière la fenêtre du salon. Elle s'étonna que son mari n'ait pas souhaité assister à ce spectacle et voir tomber, un à un, les plantes et les arbres. Il avait affirmé que le trou ne pouvait être que là. Qu'il faudrait creuser au pied de la maison, sur la partie la plus ensoleillée du terrain. Oui, là où se trouvait le lilas. Là où autrefois avait poussé le citrange.

Il avait d'abord dit non. Non parce qu'ils n'en avaient pas les moyens. Parce que l'eau était un bien rare et précieux dont on ne pouvait user pour son loisir. Il avait dit non en hurlant parce qu'il haïssait l'idée d'afficher ce spectacle indécent devant les paysans misérables. Que penserait-on de l'éducation qu'il donnait à son fils, de la façon dont il se comportait avec sa femme quand on la verrait, à moitié nue, nager dans une piscine ? Il ne vaudrait pas mieux, alors, que les anciens colons ou ces bourgeois aux mœurs décadentes qui pullulaient dans le pays et affichaient, sans pudeur, leur éclatante réussite.

Mais Mathilde ne renonça pas. Elle balaya ses refus. Année après année, elle revint à la charge. Chaque été, quand soufflait le chergui et que la chaleur, écrasante, lui portait sur les nerfs, elle lançait cette idée de piscine qui révulsait son époux. Elle pensait qu'il ne pouvait pas comprendre, lui qui ne savait pas nager et avait peur de l'eau. Elle se fit douce, roucoulante, elle le supplia. Il n'y avait pas de honte à afficher leur réussite. Ils ne faisaient aucun mal, ils avaient bien le droit de profiter de la vie, eux qui avaient sacrifié leurs plus belles années à la guerre puis à l'exploitation de cette ferme. Elle voulait cette piscine, elle la voulait en compensation de ses sacrifices, de sa solitude, de sa jeunesse perdue. Ils avaient plus de quarante ans maintenant et rien à prouver à personne. Tous les

fermiers des alentours, enfin ceux qui vivaient de façon moderne, possédaient une piscine. Est-ce qu'il préférait qu'elle aille s'exhiber au bassin municipal ?

Elle le flatta. Elle vanta ses succès dans la recherche sur les variétés d'oliviers et les exportations d'agrumes. Elle crut le faire plier en se tenant là, devant lui, ses joues roses et brûlantes, ses cheveux collés sur les tempes par la transpiration, ses mollets couverts de varices. Elle lui rappela que tout ce qu'ils avaient gagné, ils le devaient à leur travail, à leur acharnement. Et il la corrigea : « C'est moi qui ai travaillé. C'est moi qui décide comment on dispose de cet argent. »

Lorsqu'il dit cela, Mathilde ne pleura pas et ne se mit pas en colère. Elle sourit intérieurement, pensant à tout ce qu'elle faisait pour lui, pour la ferme, pour les ouvriers qu'elle soignait. Au temps passé à élever leurs enfants, à les accompagner aux cours de danse et de musique, à surveiller leurs devoirs. Depuis quelques années, Amine lui avait confié la comptabilité de la ferme. Elle établissait les factures, payait les salaires et les fournisseurs. Et parfois, oui, parfois il lui arrivait de falsifier les comptes. Elle modifiait une ligne, inventait un ouvrier supplémentaire ou une commande qui n'avait jamais eu lieu. Et dans un tiroir dont elle était la seule à posséder la clé, elle cachait des liasses de billets qu'elle roulait avec un élastique beige. Elle le

Dans cette façon d'être presque surpris de lui-même résidait sans doute l'explication de son succès auprès des femmes

faisait depuis si longtemps qu'elle n'éprouvait plus de honte et même plus de peur à l'idée d'être découverte. La somme grossissait et elle estimait que c'était une retenue bien méritée, une taxe qu'elle prélevait pour compenser ses humiliations. Et pour se venger.

Mathilde avait vieilli et sans doute par sa faute, sa faute à lui, elle faisait plus que son âge. La peau de son visage, constamment exposée au soleil et au vent, paraissait plus épaisse. Son front et les coins de sa bouche s'étaient couverts de rides. Même le vert de ses yeux avait perdu son éclat, comme une robe qu'on a trop portée. Elle avait grossi. Pour provoquer son mari, elle se saisit, un jour de canicule, du tuyau d'arrosage qui servait au jardin et, sous le nez de la bonne et des ouvriers, s'aspergea tout entière. Ses vêtements collèrent à son corps, laissant voir ses tétons durcis et sa toison pubienne. Ce jour-là, les ouvriers prièrent le Seigneur en passant la langue entre leurs dents noircies pour qu'Amine ne devienne pas fou. Pourquoi une adulte ferait-elle une chose pareille ? C'est vrai, on aspergeait les enfants parfois, quand ils manquaient de s'évanouir, quand le soleil ardent les faisait délirer. On leur disait de bien fermer le nez et la bouche car l'eau du puits rendait malade et pouvait vous tuer. Mathilde était comme les enfants et, comme eux, elle n'était jamais lasse de supplier. Elle évoquait le bonheur d'autrefois, leurs vacances à la mer dans le cabanon de Dragan à Mehdia. Dragan, d'ailleurs, n'avait-il pas fait construire une piscine dans leur maison en ville ? « Pourquoi Corinne, dit-elle, aurait-elle quelque chose que je n'ai pas ? »

Elle se persuada que c'était cet argument qui avait fait rendre les armes à Amine. Elle l'avait dit avec la cruauté et l'assurance d'un maître chanteur. Elle pensait que son mari avait entretenu avec Corinne, au cours de l'année 1967, une relation de quelques mois. Elle en était convaincue sans pour autant avoir jamais recueilli d'autres indices qu'une odeur sur ses chemises, une trace de rouge à lèvres – ces indices triviaux et dégoûtants dont héritent les ménagères. Non, elle n'avait pas de preuves et il n'avait jamais avoué, mais cela sautait aux yeux comme si se consumait entre ces deux êtres un feu qui ne durerait pas mais qu'il faudrait endurer. Mathilde avait tenté une fois, avec maladresse, de s'en ouvrir à Dragan. Mais le médecin, que le temps avait rendu encore plus débonnaire et plus philosophe, fit semblant de ne pas comprendre. Il refusa de se ranger à ses côtés, de s'abaisser à ces mesquineries et de mener, auprès de la brûlante Mathilde, ce qu'il considérait comme une guerre inutile. Mathilde ne sut jamais combien de temps Amine avait passé dans les bras de cette femme. Elle ignorait si c'était d'amour qu'il s'agissait, s'ils s'étaient dit des mots tendres ou si, au contraire – et c'était peut-être pire –, ils avaient vécu une passion silencieuse et physique.

Avec l'âge, Amine était devenu encore plus beau. Ses tempes avaient blanchi et il s'était laissé pousser une fine moustache, poivre et sel, qui lui donnait des airs d'Omar Sharif. Comme les stars de cinéma, il portait des lunettes de soleil qu'il ne quittait presque jamais. Mais ce n'était pas seulement son visage bronzé, ses mâchoires carrées, ses dents blanches qu'il dévoilait les rares fois où il souriait, ce n'était pas seulement cela qui le rendait beau. L'âge lui avait permis de déployer sa virilité. Ses gestes s'étaient déliés, sa voix s'était faite plus profonde. À présent, sa rigidité passait pour de la retenue, son air grave donnait l'impression qu'il était un de ces fauves affalés dans le sable, apparemment impassibles, qui, d'un bond, s'abattent sur leurs proies. Il n'avait pas tout à fait conscience de la séduction qu'il exerçait, il la découvrait petit à petit, à mesure qu'elle se dépliait, comme en dehors de lui. Et dans cette façon d'être presque surpris de lui-même résidait sans doute l'explication de son succès auprès des femmes.

Amine avait acquis de l'assurance et s'était enrichi. Il ne passait plus ses nuits les yeux ouverts, à fixer le plafond en faisant le calcul de ses dettes. Il ne rêvait plus à sa ruine prochaine, à la déchéance de ses

enfants, ni à l'humiliation dont ils seraient victimes. Amine dormait. Les cauchemars l'avaient quitté et en ville il était devenu une personnalité respectée. Ils étaient désormais invités à des réceptions, on voulait les connaître, les fréquenter. En 1965, on leur proposa d'adhérer au Rotary Club et Mathilde sut que ce n'était pas pour elle mais pour son mari, et que les épouses y étaient pour quelque chose. Amine, pourtant taiseux, attirait toutes les sollicitudes. Les femmes l'invitaient à danser, elles posaient leur joue contre la sienne, attiraient sa main sur leurs hanches et, même s'il ne savait pas quoi dire, même s'il ne savait pas danser, il lui arrivait de penser que cette vie était possible, une vie aussi légère que le champagne dont il sentait l'odeur dans leurs haleines. Lors des réceptions, Mathilde se détestait. Elle trouvait qu'elle parlait trop, qu'elle buvait trop, passant ensuite des jours à regretter son comportement. Elle s'imaginait qu'on la jugeait, qu'on la trouvait idiote et inutile, méprisable de fermer les yeux sur les infidélités de son mari.

Si les membres du Rotary insistèrent, s'ils se montrèrent si bienveillants, si attentionnés à l'égard d'Amine, c'est aussi parce qu'il était marocain et que le club voulait prouver, en intégrant des Arabes parmi ses membres, que le temps de la colonisation, le temps des vies parallèles, était terminé. Bien sûr, ils étaient nombreux à avoir quitté le pays au cours de l'automne 1956 quand la foule en colère avait envahi les rues et laissé libre cours à la folie sanguinaire. La briqueterie avait été incendiée, des hommes avaient été tués en pleine rue et les étrangers avaient compris qu'ils n'étaient plus chez eux. Certains avaient plié bagage, abandonnant derrière eux des appartements dont les meubles prirent la poussière avant d'être rachetés par une famille marocaine. Des propriétaires renoncèrent à leurs terres et aux années de travail auxquelles ils avaient consenti. Amine se demandait si c'étaient les plus peureux ou les plus lucides qui étaient rentrés chez eux. Mais cette vague de départs ne fut qu'une parenthèse. Un rééquilibrage avant que la vie ne reprenne son cours normal. Dix ans après l'indépendance, Mathilde devait admettre que Meknès n'avait pas tellement changé. Personne ne connaissait le nouveau nom des rues, le nom arabe, et on se donnait toujours rendez-vous sur l'avenue Paul-Doumer ou rue de Rennes, en face de la pharmacie de M. André. Le notaire était resté mais aussi la mercière, le coiffeur et sa femme, les propriétaires de la boutique de prêt-à-porter de l'avenue, le dentiste, les médecins. Tous voulaient continuer à jouir, avec plus de discrétion peut-être, avec plus de retenue, des joies de cette ville fleurie et coquette. Non, il n'y eut pas de révolution mais seulement un changement dans l'atmosphère, une réserve, une illusion de concorde et d'égalité. Pendant les dîners du Rotary, aux tables où se mêlaient les bourgeois marocains et les membres de la communauté européenne, il semblait que la colonisation n'avait été rien d'autre qu'un malentendu, une erreur dont les Français à présent se repentaient et que les Marocains faisaient semblant d'oublier. Certains tenaient à le dire, jamais ils n'avaient été racistes et toute cette histoire les avait terriblement gênés. Ils juraient qu'ils étaient soulagés à présent, que les choses étaient claires et qu'ils respiraient mieux, eux aussi, depuis que la ville avait rejeté la mauvaise graine. Les étrangers faisaient attention à ce qu'ils disaient. S'ils n'étaient pas partis,

Il semblait que la colonisation n'avait été rien d'autre qu'un malentendu, une erreur dont les Français à présent se repentaient

c'était pour ne pas précipiter la ruine d'un pays qui avait besoin d'eux. Bien sûr, un jour, ils laisseraient la place, ils s'en iraient et le pharmacien, le dentiste, le médecin ou le notaire seraient marocains. Mais en attendant, ils restaient et se rendaient utiles. Et puis, ils n'étaient pas si différents de ces Marocains assis à leurs tables. Ces hommes élégants et ouverts, ces colonels ou hauts fonctionnaires dont la femme arborait des robes occidentales et les cheveux courts. Non, ils n'étaient pas si différents de ces bourgeois qui, sans culpabilité, sans arrière-pensées, laissaient des enfants pieds nus porter leurs courses devant le marché central. Qui refusaient de céder aux supplications des mendiants « car ils sont comme les chiens qu'on nourrit sous la table. Ils s'habituent et perdent le peu d'attrait qu'ils ont pour l'effort et le travail ». Les Français n'auraient jamais osé dire qu'elle était affligeante cette propension du peuple à mendier et à se plaindre.

L'INFO EN PLUS

En 2017, Leïla Slimani est nommée représentante personnelle du Président pour la Francophonie. La même année, elle publie *Sexe et Mensonges*, un recueil de témoignages qui dénonce la répression sexuelle au Maroc. En 2019, elle corédige un manifeste et réunit 490 signatures de « femmes hors la loi », contre l'article 490 du Code pénal marocain, qui punit les relations sexuelles hors mariage et l'avortement. Leïla Slimani reçoit le prix Simone-de-Beauvoir au nom du collectif, en 2020.

Hélène Gestern

Enquête à l'antienne

Méconnue mais traduite dans de nombreux pays, cette romancière de l'archive et de l'investigation entraîne aujourd'hui ses personnages à la poursuite d'une sonate oubliée. Dont les notes ravivent les trahisons et les blessures du passé.

ARLÉA

« *Il n'est pas rare qu'on trouve des objets dans les étuis des instruments, surtout quand les doublures sont anciennes : une clé, un ticket de métro, une vieille photo*. » Il est plus rare en revanche que ces objets d'apparence anodine soient à l'origine d'enquêtes défiant le passage des siècles. Dans les livres d'Hélène Gestern, on rencontre ces objets dès les premières pages, en même temps que ceux dont ils vont bouleverser le quotidien. Il peut s'agir d'une photographie, comme dans *Eux sur la photo*, où un homme et une femme tentent de reconstituer la vie de leurs parents ; d'un cliché volé comme ce *Portrait d'après blessure* pris à la suite d'une explosion dans un métro ; ou de l'album d'un soldat mort au front en 1917, point de départ de *L'Odeur de la forêt*. Dans *555*, l'élément perturbateur suit les courbes d'une ancienne partition pour clavecin dissimulée dans la doublure d'un étui à violoncelle, ce qui met la puce à l'oreille de l'ébéniste Grégoire Coblence et de son associé Giancarlo, luthier de profession. Et puisque la valeur du bout de papier réside dans les notes qu'il renferme, les deux compères décident de les faire jouer. *« Était-ce bien lui, comme j'en avais la fulgurante intuition, qui l'avait écrite ? »* L'interprète subjugué s'interroge avant d'associer un nom à la pièce oubliée. *« Ça ressemble à une sonate de Scarlatti, non ? »*

Domenico Scarlatti, compositeur et claveciniste virtuose né en 1685, la même année que Bach et Haendel, ne quitte plus dès lors l'esprit des cinq narrateurs qui, déroulant l'un après l'autre le fil qui les relie au musicien, composent ce roman choral magistralement orchestré. L'énigme que le maître a emportée dans la tombe les poursuit : comment ce *« musicien plutôt conventionnel, asservi à une vie de cour*

et de mondanités », est-il devenu à 50 ans passés *« un compositeur génial et prolifique »* à l'origine de *« l'un des monuments les plus impressionnants que la musique occidentale ait jamais produit »* ? La partition retrouvée anéantit par ailleurs l'unité idéale qui donne son titre au roman : *555*, soit le nombre de sonates pour clavier au répertoire de Scarlatti. Et l'énigme se noue davantage encore lorsque les précieuses notes se volatilisent, réveillant dans leur sillage mensonges, trahisons et blessures passés, dont les protagonistes, telle une petite musique lancinante, ne peuvent se défaire.

REFUS DE L'OMBRE ET DE L'OUBLI

Hélène Gestern vit et travaille à Nancy où elle enseigne la linguistique à l'université tout en animant un séminaire consacré aux écrits personnels. Les mots des autres, célèbres ou anonymes, imprègnent ainsi ses travaux d'enseignante-chercheuse comme l'ensemble de ses romans, traduits dans de nombreux pays d'Europe. Dans *Armen* (2020), l'écrivaine fait le pari d'une *« biographie de l'écriture »* à travers le destin du poète Armen Lubin, exilé en France. Sa trajectoire, à l'opposé de la sienne, la rencontrait pourtant, et c'est tout le talent d'Hélène Gestern que de mêler l'intime au roman national, l'ordinaire à l'événement. Refusant de laisser l'ombre et l'oubli l'emporter, ses personnages se réinventent, trouvent de nouvelles manières d'exister et ravivent le souvenir de ceux dont l'Histoire n'a pas retenu le nom. Motif récurrent, la disparition les relie. *L'eau qui dort* (2018) faisait ainsi s'évanouir dans la nature un *« représentant de commerce esseulé entre deux âges »* qui, un soir, décidait de ne pas regagner le domicile conjugal. Sa disparition intervenait après celle d'Irina, son amour de jeunesse, évanouie vingt ans plus tôt. Si les correspondances tissées entre les romans d'Hélène Gestern via l'enquête, l'archive, la photographie et de subtiles touches autobiographiques définissent un univers bien particulier, chacun de ses récits témoigne d'une profonde exploration formelle et d'une curiosité communicative pour la magie de l'ordinaire.

Laëtitia Favro

★★★★☆
555
HÉLÈNE GESTERN
400 P., ARLÉA, 22 €

LUTH À MORT

La musique et l'au-delà sont au cœur du nouveau roman, magnifique, de Pascal Quignard.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – AUDREY SOVIGNET

Dans *L'Amour, la mer,* il est également question de musique et de disparition. En 1652, alors que les guerres de Religion font rage, le luth, symbole de l'inspiration poétique, tombe en disgrâce, associé par un *« piètre jeu de mots »* à Luther. Au même moment, on joue chez le comte d'Albaret les *« premiers concerts de notre histoire »* tandis que, rue des Bons-Enfants, le luthiste Blancrocher chute dans l'escalier de sa maison. *« Qu'une corde de luth, de lyre, de viole ou de théorbe casse, c'est un signe de mort »,* veut la superstition. La mort mais avant tout l'amour fécondent ce récit foisonnant de fulgurances sublimes où la création fait corps avec les éléments. C'est dans la bourrasque que s'aiment Oesterer et Hanovre, et sous la bruine que Hatten et Thullyn vivent leur passion. D'auberge en auberge, sur les rives de la mer du Nord, leurs amours fécondent à leur tour une légende colportée par les vents. Il fallait, pour la retranscrire, un écrivain qui soit aussi un interprète, et connaisse les rigueurs de la vie des musiciens. Et il faudrait, pour évoquer ce roman, emprunter à Pierre de Marbeuf ces vers parmi les plus beaux jamais composés : *« L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,/Car la mer et l'amour ne sont point sans orage. »* **L.F.**

★★★★☆
L'AMOUR, LA MER
PASCAL QUIGNARD
400 P., GALLIMARD, 22 €

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

MÂLE DE PIERRES

On ne sait jamais vraiment qui l'on est. Ce n'est pas la moindre qualité de l'étrange récit de Manuel Carcassonne – directeur des éditions Stock et ancien contributeur du *Magazine littéraire* – que de nous le rappeler. Avec *Le Retournement*, celui qui avait été jusqu'alors *« le marchand de courage des autres »* (comprenez « éditeur ») n'a pas forcément choisi la facilité pour ses débuts en tant qu'auteur. Tout part d'un soir de décembre 2013, lorsqu'il fit une *« vraie-fausse tentative de suicide »* l'amenant à Cochin, au service de psychiatrie. Alors qu'il est cloué sur son lit d'hôpital, celui qui s'est toujours demandé ce que signifiait qu'être juif s'interroge soudain : *« Est-ce que j'ai des origines ? Si oui, lesquelles ? »*

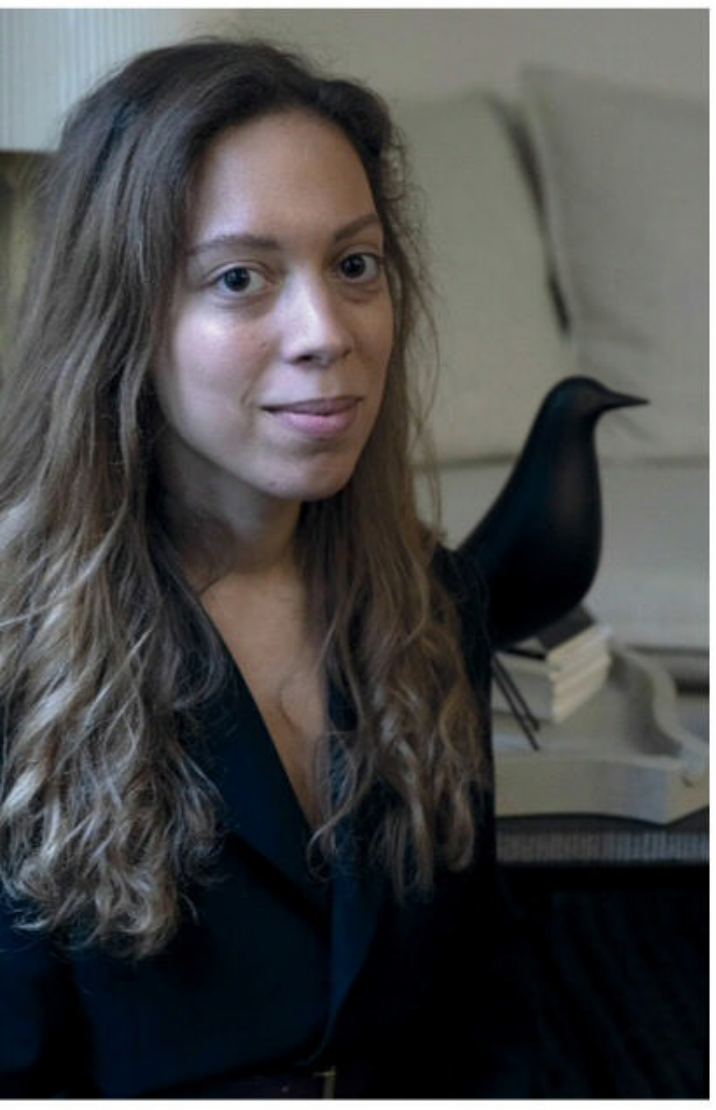
S'ensuit alors l'odyssée généalogique et psychanalytique de ce *« gosse de riches »*, ayant grandi à Paris, dont le nom de famille fait écho à une ville du sud de la France et qui compte peut-être, parmi ses aïeux, un certain Michel de Nostradame (dit Nostradamus). Les fantômes, la mort et les pierres (celles du cimetière, celles dites « précieuses » que vendait son père, aussi) hantent de manière obsessionnelle les pages, au style sec et élégant, du *Retournement,* qui nous mène jusqu'au Liban. Symbole d'éclatement et de cosmopolitisme, le pays d'origine de sa dernière épouse sonne ici comme une projection de la forme du livre et de la complexité de Carcassonne, grand admirateur de Witold Gombrowicz. Qui se considère comme *« un accident collatéral, en voie d'assimilation ».* Et qui constate, comme tout un chacun : *« Je sais d'où je viens, mais je ne sais pas où je vais. »*

★★★☆☆
LE RETOURNEMENT
MANUEL CARCASSONNE
304 P., GRASSET, 20,90 €

Laure Gouraige

Drôle d'identité

La Fille du père, son premier roman autobiographique, a marqué la rentrée 2020. L'écrivaine poursuit sa profonde réflexion sur l'identité et la liberté. Avec une salvatrice dose d'humour.



On ne salue jamais le rôle déterminant d'un bon argumentaire dans la trajectoire d'un livre. *« Vous vous réveillez un matin, vous êtes noire »*, annonce le très succinct texte au dos du second roman de Laure Gouraige. Voilà, on allait pouvoir rire d'un sujet très sérieux, qui divise et met sous tension notre pays. De surcroît, en compagnie d'une autrice brillantissime, dont le premier opus, paru à l'automne 2020, a été salué par la critique. Soit un roman autobiographique dans lequel une narratrice fraîchement trentenaire – *La Fille du père* – règle ses comptes avec ce dernier qui exerce une emprise totale sur elle et méprise ses velléités d'écrivain. Un jour, elle envoie son manuscrit à un éditeur sans en parler à son père. L'éditeur est intéressé. La voilà révélée à elle-même. Elle qui n'a jamais su comment vivre le comprenait pour la première fois : *« Désormais, je souhaitais sauver l'écriture pour chercher dans les mots l'identité dont ma vie serait dépourvue »*, dit-elle dans le livre, qui s'achève sur la crainte que son paternel ne lui parle plus jamais.

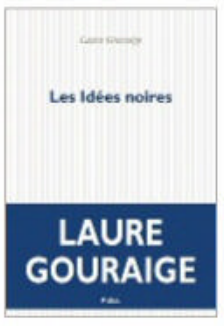
S'INVENTER DANS UN LIEU À SOI

Rencontrée début décembre dans le bar d'un hôtel du 6e arrondissement parisien, l'autrice raconte : *« Mon père a très bien réagi après la lecture du premier livre. Il l'a considéré comme un roman d'invention, avec lequel il n'avait rien à voir. C'est une distance qui lui était certainement nécessaire. »* Longtemps, Laure Gouraige n'a pas voulu écrire. La diplômée en philosophie médiévale pensait que ce domaine était la chasse gardée de ses parents – un père haïtien qui ne lui a rien transmis de son île natale, et une mère française, tous deux universitaires. Jusqu'au jour où la jeune femme, née à Paris en 1988, a commencé à écrire à son insu, la veille de ses 30 ans.

La narratrice des *Idées noires*, son nouveau roman, a quelques années de plus. Si elle sait qu'elle doit écrire, la question « qui suis-je ? » l'occupe encore tout entière. Notamment ce matin où elle écoute le message d'une journaliste radio, qui cherche une femme noire pour témoigner dans son émission du racisme dont elle souffre. Première découverte, *« à 10 h 39, vous êtes devenue Noire. Vous vous en doutiez un peu. Quelques signes. La peau colorée, le cheveu énervé, les traits arrondis »*, écrit-elle. Dans ce livre, toutes les circonstances sont « vraies » : son père haïtien, sa famille paternelle à Miami, sa famille maternelle à Paris, sa passion pour les *« navets avec super-prédateurs »*, reconnaît-elle. Tous les événements sont en revanche inventés, avec une imagination drolatique. La narratrice qui se rend à la radio et se retrouve orientée dans une émission qui défend les discriminations envers les gauchers ; ses séances chez un hypnotiseur ; sa tentative ratée de réaliser un krémas haïtien – une boisson à base de rhum, sucrée comme un bonbon ; cet homme noir dans le métro qui lui dit qu'elle n'est pas Noire, car *« Noir, c'est la misère »* ; son contrôle par deux flics à Miami qui lui conseillent de cocher la case *« other »* (autre) si elle ne sait pas définir sa race.

Chaque chapitre, chaque rencontre engendre sa propre réponse quant à l'identité de la narratrice, jusqu'à la dernière partie, nettement moins drôle, dans un Haïti de fantômes et de ruines. *« Je crois que l'identité ne se construit jamais que dans un rapport aux autres, et qu'elle est toujours en mouvement »*, explique Laure Gouraige. À elle de s'inventer, dans un autre endroit. Ni trop loin ni trop près des origines. Un lieu à soi, qui est l'écriture. *« Aujourd'hui, j'ai l'impression d'écrire pour me détacher de moi »*, affirme Laure Gouraige. Dans son troisième roman, il ne s'agira plus d'elle, mais du vécu d'une femme durant la Seconde Guerre mondiale.

Gladys Marivat



★★★★★
LES IDÉES NOIRES
LAURE GOURAIGE
160 P., P.O.L, 17 €

HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L

Jean-Jacques Schuhl

SOS fantômes

Apart Yves Adrien, il n'est pas d'écrivain plus culte que Jean-Jacques Schuhl – avoir décroché le prix Goncourt et être resté un auteur chéri par les snobs, il faut le faire. Depuis *Ingrid Caven* (2000), il n'a pas cherché à flatter le grand public : ses livres sont devenus de plus en plus hermétiques. Il aggrave son cas avec *Les Apparitions*, qui ravira les inconditionnels mais tombera des mains des profanes.

De quoi est-il question dans ce mince volume de 90 pages ? À la suite d'un pépin de santé, le *« romancier pop, reclus mélancolique »* doit quitter sa tour d'ivoire de la rue de Varenne pour se rendre à l'hôpital. Il perd beaucoup de sang. Son médecin lui prescrit une transfusion. Le dandy est extatique : il sera bientôt aussi dopé qu'un coureur du Tour de France ! Il n'est pas mécontent d'avoir *« un corps malade et un cerveau fêlé »*. Des flashes traversent son esprit dérangé. Il revoit des femmes, un sosie de Mahmoud Ahmadinejad, le jardin de l'ambassade de Russie sur lequel donne son appartement. Il y a des pages superbes, d'autres auxquelles on ne comprend rien. Le lecteur lui-même perd peu à peu la tête. Un livre indispensable quand le brancardier vous fait monter dans l'ambulance.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

★★★☆☆
LES APPARITIONS
JEAN-JACQUES SCHUHL
90 P., GALLIMARD, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 FÉVRIER.

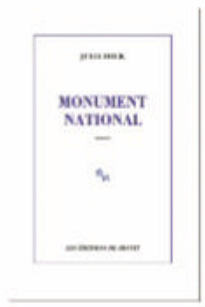
Julia Deck

Grandeur et défaillance

Plus on parcourt les romans de Julia Deck plus la filiation est frappante. Depuis son premier roman *Viviane Élisabeth Fauville*, chronique endiablée d'une femme au bord du gouffre, jusqu'à *Propriété privée*, thriller domestique qui croque sans ménagement un couple de bobos parisiens, en passant par le loufoque roman d'espionnage *Sigma*, elle semble avoir placé son œuvre sous l'égide de Jean Echenoz. Avec le prix Goncourt 1999, elle partage cette liberté narrative presque cinématographique, cette poésie pleine d'ironie et cet amour des personnages et des univers truculents. Des ingrédients que l'on retrouve dans *Monument national*.

Une vaste demeure dans la forêt de Rambouillet, un vieil acteur français, *« monument national »* au passé glorieux mais au présent peu reluisant, une famille haute en couleur et leurs étonnants domestiques. On se croirait dans un Feydeau coupé au Beckett tant Julia Deck décortique avec un style enlevé et un humour absurde la petitesse des puissants. Mais, brutalement, la romancière vient bousculer la quiétude de cette maison bourgeoise. Colosse au pied d'agile, le patriarche s'effondre entraînant la chute d'un monde rongé de l'intérieur depuis bien longtemps. Et la satire corrosive de se muer sous nos yeux en thriller décapant.

Léonard Desbrières



★★★★☆
MONUMENT NATIONAL
JULIA DECK
208 P., MINUIT, 17 €

J. SASSIER/GALLIMARD – HÉLÈNE BAMBERGER/MINUIT

3 LIVRES EN BREF

★★☆☆☆
LE JOURNAL D'ALIX
IEGOR GRAN
272 P., P.O.L, 19 €
Ce roman se présente sous la forme d'un journal, celui d'une fonctionnaire dépendant du ministère de la Culture, qui évoque ses micro-aventures au bureau, sa vie intime et son fantasme : dévorer un homme, au sens littéral… Dans ce livre ovni perce une critique du féminisme 2.0 et des totems contemporains, avec un grain de folie. Mais qui ne l'empêche pas de tourner un peu en rond. **Jean Hurtin**

★★★☆☆
DEJIMA
STÉPHANE AUDEGUY
288 P., SEUIL, 18,50 €
1902, une jeune Américaine s'installe au Japon avec son mari. Elle y revient en 1946, veuve, trouvant le pays dévasté. Puis elle se transforme, y fait halte en 1964 lors des JO, et se réincarne de nos jours… Ce résumé vous paraît étrange ? Stéphane Audeguy joue la carte du merveilleux pour traverser l'histoire du Japon au fil du siècle. Une dérive originale qui mêle la liberté de l'imagination à la richesse de la documentation. **Bernard Quiriny**

★★★☆☆
LES HONTES
JEAN-ÉRIC BOULIN
300 P, FAYARD, 20 €
Un jeune homme travaille sur un long article au sujet des résurgences du fascisme en Europe. Tandis qu'il enquête et écrit, tout s'emballe en France : crispations identitaires, appels au châtiment, scandales de mœurs dans les ministères. Tout le monde a peur (de l'autre), a honte (de ce qu'il est), ou a la haine. L'auteur creuse son sillon avec ce roman mi-sociologique mi-pamphlétaire, la voix d'un récit français symbolique, sans frontières, et littéraire. **Hubert Artus**

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU ÉRIC NEUHOFF ?

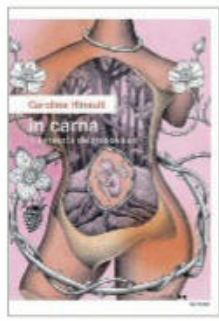
C'est fou à quel point ce diable de Neuhoff sera resté fidèle à lui-même. En voilà un qui ne cherche pas à suivre les modes du moment. Le couple qu'il met en scène dans *Rentrée littéraire* ressemble beaucoup à celui de *Des gens impossibles* (1986), sauf que trois décennies ont filé. Pierre et Claire sont des éditeurs vieillissants, propriétaires des Épées, dont les affaires marchent moins fort que jadis. Un grand groupe leur tourne autour façon vautour. Lui vendront-ils leur boîte ? À l'heure où s'agitent des Vincent Bolloré, les temps sont durs pour les personnages fitzgéraldiens.

Cette intrigue n'est qu'un prétexte. Comme toujours chez Neuhoff, c'est l'atmosphère douce-amère qui prime. Il n'a rien perdu de son style en Polaroid. Ses phrases rapides nous promènent d'un déjeuner à un dîner puis à un cocktail. La mélancolie affleure sous les bons mots. Pierre et Claire se plaignent de leurs auteurs, qui veulent tous le Goncourt. Les romancières du jour leur font regretter Geneviève Dormann. Pour éviter ces fâcheux, ils partent pour Venise, New York, la Suisse… Hélas, il faut parfois affronter la réalité. Un chapitre se passe ainsi à la Foire du livre de Brive. Ceux qui connaissent le célèbre établissement de nuit Le Cardinal seront en territoire connu. Au bout de 200 pages, ces petites touches donnent, l'air de rien, un tableau drôle et nostalgique de Saint-Germain-des-Prés. **L.-H.L.R.**

★★★☆☆
RENTRÉE LITTÉRAIRE
ÉRIC NEUHOFF
208 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

Dans la chair

On peut imaginer que si la perpétuation de l'espèce était une aventure masculine, on aurait, depuis l'Antiquité, de grands textes qui toucheraient au sublime. Mais cette affaire féminine est depuis toujours reléguée au trivial. Caroline Hinault, forte de sa triple expérience et travaillant à partir de ses carnets de grossesse, nous démontre avec brio comment ce vécu se fait dans *« un ventre à soi »* avec lequel nous entretenons un lien aussi poétique que politique. La gravidité et l'accouchement sont une crête qui serpente entre joie et effarement, bonheur et détresse, idéalisation et réalité sociale. Ils sont le lieu absolu de l'ambivalence, et aucune femme n'en sort tout à fait indemne. Prenant à bras-le-corps les témoignages, les clichés, les injonctions et les fantasmes, l'autrice convoque l'incroyable imbrication des milliards d'humains qui se sont inscrits les uns dans les autres. Elle explore l'espace médical comme un hétérotope foucaldien et chemine avec *Les Métamorphoses* d'Ovide. *In carna* est un récit brillant, drôle, courageux. Un texte essentiel à se transmettre. **Patricia Reznikov**



★★★★☆
IN CARNA. FRAGMENTS DE GROSSESSE
CAROLINE HINAULT
304 P., LE ROUERGUE, 21,50 €

LIAISON FATALE

Il n'y a pas d'âge pour croiser le loup, et pour en souffrir. Pierre Mérot, prof et écrivain sexagénaire, entame une liaison avec une collègue de son lycée, une certaine Sandy Courbet. Rien à voir avec le peintre du même nom : cette femme n'est pas du Doubs mais des Philippines. Moins revenu de tout qu'il n'y paraît, Mérot voit en elle la (dernière) femme de sa vie. Inévitablement, ses espoirs se briseront sur l'infidélité de sa maîtresse, le laissant à l'état de *« fourrure morte, une bête qu'on a vidée »*. Écrit sous la forme épistolaire, ce roman d'apparence légère finit par foutre le cafard : pauvres de nous, humains, qui au XXIe siècle ne savons toujours rien y faire avec l'amour.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

★★☆☆☆
PARS, OUBLIE ET SOIS HEUREUSE
PIERRE MÉROT
176 P., ALBIN MICHEL, 18,90 €

ROMAIN GAILLARD/REA/ALBINMICHEL – JULIE BALAGUE/LE ROUERGUE

Jeanne Benameur -
Julia Kerninon

Nouvelles vies

L'une publie un roman, l'autre un récit : deux livres courts et introspectifs qui racontent à leur manière des quêtes existentielles nées d'expériences inédites.

Jeanne Benameur

Julia Kerninon

La vocation est une question de passion, mais elle ne vaut pas sans sagesse, qui nécessite une régulière introspection. Simon en est à ce point dans sa vie lorsque débute *La Patience des traces* : un bol qui casse un matin, et ce psychanalyste décide de colmater ses brèches intimes. Célibataire sans enfants, il a adopté un mode de vie cotonneux. Écoutant son envie de défi, il décide de partir loin : à Tokyo. Ce nouveau départ le mène vite à un voyage intérieur, et nous le suivrons dans ces deux quêtes. Se familiarisant avec d'autres personnes, d'autres relations, d'autres rituels quotidiens. Comme elle aime à le faire (on se souvient de *Profanes*, Grand Prix RTL-*Lire* 2013), Jeanne Benameur nous entraîne dans l'esprit tortueux de son protagoniste. Au moyen d'une narration au présent qui ne tombe ni dans l'affect ni dans le jugement, elle l'accompagne dans son cheminement, sa *« conquête de chaque instant d'âme »*. Quelques touches de légèreté donnent aussi à ce court roman une belle hauteur de vue.

LE CHOC DE LA MATERNITÉ

Vocation, défi et bilan de vie sont également à l'œuvre dans le nouveau livre de Julia Kerninon : dix-huit mois après *Liv Maria*, la Nantaise revient cette fois avec un récit personnel, qui n'a rien de fictionnel. Dans *Toucher la terre ferme*, l'autrice évoque sans détour le choc, à 30 ans, que fut pour elle la maternité. Pour la femme, ce fut un intense bonheur, mais aussi un *« cercle de feu »* : *« Une situation qui, si je l'avais tellement désirée, ne cessait de me dépasser. »* Cette nouvelle vie, et surtout ce nouveau rôle, constituait une mue aux multiples peurs. Ce livre est une introspection pour Julia Kerninon qui revient aussi sur sa vie d'avant (les soirées improvisées, les amours à 16 ans) : les écrire ici, c'est les conserver en elle. Court, énergique, jamais nostalgique, l'ouvrage vaut surtout pour la quête qui le traverse : *« Il est temps d'écrire une prose dense et sérieuse comme du lierre. »* Un livre pour lier, à jamais, une identité de mère à une identité d'écrivaine.

Hubert Artus

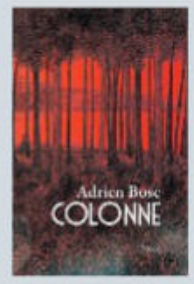
★★★☆☆
LA PATIENCE DES TRACES
JEANNE BENAMEUR
208 P, ACTES SUD, 19,50 €

★★☆☆☆
TOUCHER LA TERRE FERME
JULIA KERNINON
128 P, L'ICONOCLASTE, 15 €

PROSE COMBAT

Huit ans après *Constellation*, son premier roman couronné du Grand Prix de l'Académie française dans lequel il racontait le crash dans les Açores en 1949 du nouvel avion d'Air France, avec à son bord le boxeur Marcel Cerdan entre autres, et quatre ans après *Capitaine*, récit de la traversée du bateau qui emmenait André Breton, Claude Lévi-Strauss, Anna Seghers et bien d'autres loin du régime de Vichy, l'éditeur et romancier Adrien Bosc clôt, avec *Colonne*, une passionnante trilogie consacrée à ces communautés de fortune qui se forment au hasard des tragédies de l'Histoire. Il nous plonge cette fois au cœur de la guerre d'Espagne en retraçant le parcours des brigades internationales de la colonne Durutti et plus particulièrement les quelques semaines de combats menés par leur membre la plus célèbre, la philosophe française Simone Weil. À partir de rares notes griffonnées sur un cahier et de quelques photographies, Adrien Bosc laisse le romanesque guider sa plume pour rédiger un journal de combat haletant. Surtout, il brosse le portrait en creux d'une femme à l'existence intense et chahutée. Une intellectuelle humaniste qui, pour penser, avait besoin d'agir.

Léonard Desbrières



★★★☆☆
COLONNE
ADRIEN BOSC
120 P., STOCK, 18,50 €

GUILLAUME BOURAIN/ACTES SUD – ED ALCOCK 2020/L'ICONOCLASTE

3 POCHES À DÉCOUVRIR

★★★★☆
BUVEURS DE VENT
FRANCK BOUYSSE
408 P., LE LIVRE DE POCHE, 8,20 €

Ce qui crée ce trouble singulier, à la lecture de Bouysse, c'est à la fois la multiplicité des genres qu'il concilie et l'infinité d'interprétations de ses métaphores. Sa prose envoûtante nous conduit dans une vallée perdue de Corrèze. Là, une fratrie résiste à l'oppression d'un tyran pervers. Au cœur d'une centrale hydraulique, on raconte qu'une araignée géante tisse sa toile… Un roman vertigineux.

Simon Bentolila

★★★★★
LAISSEZ-MOI
MARCELLE SAUVAGEOT
80 P., LIBRIO, 3 €

Alors qu'elle rentre au sanatorium, la narratrice de *Laissez-moi* reçoit une lettre de son amant, lui apprenant qu'il va en épouser une autre. La femme abandonnée laisse alors exprimer toute sa douleur. Publié quelques mois avant la mort de Marcelle Sauvageot en 1934, ce petit chef-d'œuvre est aujourd'hui à redécouvrir dans une collection « Œuvres du matrimoine » mettant en lumière des autrices un peu éclipsées par l'Histoire, dont Judith Gautier (la fille de Théophile).

Baptiste Liger

★★★☆☆
REQUIEM POUR UNE APACHE
GILLES MARCHAND
384 P., POINTS, 7,90 €

Une couple d'anciens taulards, un ex-catcheur, un chanteur sur le retour… Dans un hôtel miteux parisien tenu par un dénommé Jésus, douze drôles d'apôtres mènent une existence passive, sur une bande-son de rock'n'roll. Mais à l'arrivée de L'Apache du titre, un doux vent de révolte souffle sur cette cour des miracles. Gilles Marchand met de nouveau en lumière les oubliés de la société dans cette fable qui fait rimer politique et poétique.

S.B.

Jean-Pierre Martin

Tous les Martin du monde

Porter un tel nom de famille n'a rien d'original. Consacrer un pavé à tous ceux dénommés de la sorte, si. Une aventure littéraire folle et passionnante.

Disons-le d'emblée. L'entreprise de Jean-Pierre Martin a de quoi susciter l'étonnement, si ce n'est l'inquiétude. Certes, on connaît le talent de l'auteur du *Livre des hontes*, de *Queneau losophe* et de *Mes fous*. Mais, franchement, un livre sur les Martin ? Est-ce à dire qu'un patronyme suffit à former un groupe ? L'écrivain désamorce nos craintes dans le prologue si fin, si drôle, du *Monde des Martin*.

Avec humour et érudition, Jean-Pierre Martin tisse les vies de cette famille imaginaire, dispersée sur tous les continents. Une généalogie qui commence au IVe siècle avec saint Martin, le soldat généreux qui a partagé son manteau en deux pour réchauffer un mendiant, et même avant lui avec sainte Martine au IIIe siècle, durement torturée par les Romains. Plus tard, les Martin ont accompagné les grandes découvertes en Amérique, en Afrique et jusqu'aux Indes orientales. Ils et elles ont été des aventuriers, des inquisiteurs, des moines, des petits filous aussi, ou une écrivaine méconnue. Lentement, se dégage quelque chose comme *« la martinitude »* – l'appel du large. Plutôt que l'unité, c'est la grande variété des profils qui ravit. Au XIXe siècle, un John Martin, né esclave à la Barbade, a vécu en Amérique, puis libre à Londres, avant d'être arrêté pour vol et expédié en Australie, où il mourut policier à la retraite et propriétaire terrien, *« enterré comme un colon »*.

On devine chez l'auteur une envie de pousser jusqu'à l'absurde le débat actuel sur l'identité. Cette chose qui, au final, ne se définit assurément que par ce qu'affiche notre carte d'identité : un lieu et une date de naissance, un prénom et un nom. Pour le reste, rien n'est sûr. Alors, autant s'en tenir au tangible. Son ouvrage se termine avec Trayvon Martin, l'adolescent noir américain tué en 2012 par un *« capitaine auto-proclamé »* qui surveillait sa résidence en Floride. *« Cette dernière vie de Martin, fauchée un soir à Sanford, la plus brève de nos quarante et une histoires de Martin, dit le caractère irremplaçable d'une existence, son caractère violent et fugace, la violence de sa fin »*, affirme Jean Pierre-Martin. Et son livre hors norme le saisit avec une grande clarté.

Gladys Marivat

★★★☆☆
LE MONDE DES MARTIN
JEAN-PIERRE MARTIN
736 P., L'OLIVIER, 25,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 FÉVRIER.

PATRICE NORMAND/L'OLIVIER

Hugues Pagan

La mort est solitaire

L'ex-inspecteur met à nouveau en scène son flic fétiche, ici encore jeune officier de police judiciaire. Un roman attendu, après quelques années d'absence.

Et au milieu nage un Schneider. Claude Schneider, héros récurrent des polars d'Hugues Pagan, flic ombreux, taiseux, solitaire. À la page 244 du *Carré des indigents,* il résume parfaitement sa propre situation. *« Je n'ai à plaire ou à déplaire à personne. Je ne fais pas une carrière. Je fais un métier. »* Dans ce polar, qui marque enfin le retour de Pagan au roman quatre ans après *Profil perdu,* Schneider nage en eaux troubles et poisseuses : le crime d'une gamine, la mort d'un SDF, ses supérieurs qui l'emmerdent, des bavures, des compromissions. L'enquête au quotidien, façon Pagan, qui délaisse les rebondissements intempestifs et le suspense pour mieux s'accrocher aux détails, à la routine, à ces jours sombres, parfois un peu plus souriants, qui forgent une vie humaine.

Schneider est un jeune flic, plus jeune que dans les précédents polars de Pagan. Le décor est planté au début des années 1970. Un retour aux premiers âges du héros. Mais la nuit a le même goût, les victimes ont les mêmes larmes. Les souvenirs puent la mort et les salauds se planquent dans leurs ordures. Rien ne change avec Pagan, et c'est pour cela qu'on l'aime. Chez le romancier, l'humanité se planque dans un bureau de la Criminelle, dans un bistrot, dans les terrains vagues. C'est beau comme des éclairs qui déchirent le ciel noir.

Éric Libiot

★★★☆☆
LE CARRÉ DES INDIGENTS
HUGUES PAGAN
448 P., RIVAGES/NOIR, 20,50 €

UNE INTIME CONVICTION

Ce Pouy-là ne sera pas un polar sonnant et trébuchant, mais plutôt un tendre lamento qui cherche encore son écho. *En attendant Dogo* raconte une quête : celle d'une sœur, la narratrice, dont le frère (surnommé Dogo) a disparu depuis six mois. Elle est la seule à ne pas le croire mort : il a toujours été en retard, et elle l'a toujours attendu… Ce qu'elle fait une fois encore, mais elle agit aussi, fouille ses affaires, et part à sa recherche. Jusqu'en Italie. Contrairement à bien des fictions passées de l'auteur, la quête n'est pas un prétexte. Cherchant des signes de vie dans un univers inédit, armé d'une verve toujours aussi politique, ce roman traite bel et bien du fameux « monde d'après », situé juste à la suite du premier confinement de 2020.

Hubert Artus

★★★★☆
EN ATTENDANT DOGO
JEAN-BERNARD POUY
208 P., GALLIMARD/LA NOIRE, 18 €

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR ELLEN G. SIMENSEN

DE NOUVEAUX HORIZONS POUR GALLMEISTER

Gallmeister s'ouvre désormais à l'Europe. Après l'Allemagne, le Danemark et l'Italie, cap cette année sur la Norvège. Nous sommes à Hønefoss, petite ville de province où la neige tombe dru. Le policier Lars Lukassen enquête sur la mort de Glenn Ruud, un ancien camarade de classe. Il doit aussi veiller sur sa fille.

FORMÉE À BONNE ÉCOLE

La Vertu du mensonge ne ressemble guère à un galop d'essai, Ellen G. Simensen ayant pu suivre les cours « spécial polardeux » de la *Krimforfatterskolen*, dispensés par Torkil Damhaug, pointure locale publiée en France au Seuil. Terrifier son lecteur, ça s'apprend. Et dans ce roman, une silhouette menaçante épouvante les enfants à la sortie de l'école…

UN MYSTÈRE FASCINANT

À quoi sert la vérité ? Fraîchement arrivée, Johanna Brekke, la maîtresse de la petite Annie – la fille de Lars – sème le trouble chez ce dernier. Il se dégage d'elle *« quelque chose d'indéfinissable ».* Lors d'une excursion, une fillette disparaît près d'un étang. Et Johanna est introuvable. Quel secret dissimule-t-elle ?

Fabrice Colin

★★★☆☆
LA VERTU DU MENSONGE (TRO MEG NÅR JEG LYVER)
ELLEN G. SIMENSEN
TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR HÉLÈNE HERVIEU
496 P., GALLMEISTER, 25,20 €

© SILJE KARLSRUD NYHUS/GALLMEISTER

Louise Erdrich

Au nom des siens

Prix Pulitzer 2021, *Celui qui veille* confirme le rôle essentiel de la romancière dans la littérature américaine. À travers ce récit hors norme inspiré par l'histoire de son grand-père, l'écrivaine conjure par la fiction l'ignorance et l'oubli.

JENN ACKERMAN/THE NEW YORK TIMES/REDUX-REA/ALBIN MICHEL

Enfant, Louise Erdrich ne comprenait pas son grand-père. Le dialecte ojibwé qu'il parlait ne lui avait pas été transmis, comme il n'avait pas été transmis à la génération précédente. Au déclin de ses jours, il n'y avait donc plus grand monde pour échanger avec Patrick Gourneau qui, pourtant, avait tant à raconter. Des années après sa mort, sa petite-fille, devenue l'une des voix les plus brillantes de la littérature américaine, renouait avec celui qu'elle ne comprenait pas grâce aux lettres qu'il lui avait léguées. Certaines avaient été écrites en 1954, l'année de naissance de Louise Erdrich qui tenait entre ses mains la matière incandescente d'un très grand roman.

LE PRIX DE L'ÉMANCIPATION

Le 1er août 1953, le Congrès des États-Unis vote la Résolution 108, abrogeant le traité conclu avec les tribus indiennes pour *« aussi longtemps que l'herbe poussera et que l'eau des rivières coulera »*. Cinq tribus sont dès lors *« libérées de tout contrôle fédéral »*, une promesse d'émancipation qu'il faut comprendre comme l'abandon d'un peuple rendu exsangue par des siècles de politique génocidaire. Parmi elles, la tribu de Turtle Mountain, dont le grand-père de Louise Erdrich préside de jour le conseil tribal tout en travaillant comme veilleur de nuit dans une usine de fabrication de bijoux. *« À l'instar de mon personnage, Thomas Wazhashk, il dormait très peu »,* indique l'écrivaine en avant-propos, instaurant d'office une filiation entre son héros et le modèle qui l'a inspiré.

Dans le silence de la nuit, Thomas Wazhashk lutte contre le sommeil. Conscient du drame qui poindra avec le jour, il tente par sa plume de contrer le projet d'assimilation qui menace les siens. *« On a survécu à la variole, à la carabine à répétition, à la*

mitrailleuse Hotchkiss et à la tuberculose. À la grippe de 1918 et à quatre ou cinq guerres meurtrières sur le sol américain. Et c'est à une série de mots ternes que l'on va finalement succomber », déplore celui qui donne son titre au roman. *« Personne ne voyait ce qui se passait, parce que le langage propre à la termination est brillant, orwellien »*, précise Louise Erdrich lors de notre entretien. « "*Émanciper, disaient-ils, nous allons vous émanciper et vous donner des opportunités." Malgré sa faible éducation, mon grand-père a lu ces mots et deviné ce qu'ils sous-entendaient. Il a immédiatement compris qu'il devait convaincre sa tribu de lutter contre la termination. Lire ses lettres et mesurer l'importance de ce qu'il a accompli depuis son poste de veilleur de nuit m'a fait froid dans le dos. »* Ces lettres mèneront Thomas Wazhashk jusqu'à Washington.

« MON GRAND-PÈRE DEVAIT CONVAINCRE SA TRIBU DE LUTTER CONTRE LA TERMINATION »

Plus ouvertement politique que les précédents livres de Louise Erdrich, *Celui qui veille* ancre néanmoins son propos dans le quotidien des habitants de la réserve de Turtle Mountain. Le lecteur se familiarise ainsi avec les déboires de Pixie, la nièce de Thomas, qui, pour subvenir aux besoins de sa famille, travaille en tant qu'ouvrière dans l'usine surveillée par son oncle le soir venu. Hantée par la disparition de sa sœur Vera, elle économise chaque cent pour rejoindre Minneapolis et retrouver celle qui, dit-on, aurait eu un enfant. Aussi a-t-elle mieux à faire que de répondre aux sollicitations de Wood Mountain, le meilleur boxeur de la réserve, ou de Lloyd Barnes, un Blanc qui enseigne les mathématiques aux locaux et entraîne le jeune boxeur. Au drame social se mêle la comédie romantique, et la violence la plus froide alterne avec un surréalisme halluciné. Quand Pixie, pour échapper à une agression, s'enfuit à la nage et croise son oncle en pleine partie de pêche, l'humour ponctuant la scène détonne avec ce que le lecteur en déduit a posteriori, à savoir la menace permanente de viol qui plane aujourd'hui encore sur toute femme amérindienne – une menace dont l'horreur électrise les chapitres se déroulant à Minneapolis. *« Notre capacité à rire de nos propres erreurs et malheurs est un trait de caractère ojibwé »*, précise l'écrivaine quand on s'étonne de cette alternance parfois surprenante entre rires et larmes.

UNE CULTURE AUTOCHTONE QUI RENAÎT DE SES CENDRES

Cette joie mêlée d'amertume, Louise Erdrich en est malgré elle l'héritière. Peu de temps avant d'entamer la rédaction de *Celui qui veille*, elle avait questionné la foi dans le pouvoir de la fiction d'une écrivaine auréolée de nombreux prix. *« Cette période de doute est aujourd'hui derrière moi,* nous assure-t-elle. *Le regain d'intérêt pour les mots et la culture autochtones m'ont redonné espoir. Ma librairie* [située dans le Minnesota et nommée BirchBark, « écorce de bouleau »], *qui représente des auteurs amérindiens, reçoit pléthore d'appels et de soutiens. C'est une évolution que j'avais toujours espérée et qui est extrêmement encourageante. À bien des égards, la période me réjouit : tant d'autochtones de toutes origines, de toutes sensibilités et de langues différentes écrivent aujourd'hui. Je me sens reconnaissante de vivre cette époque très puissante. »*

À travers les histoires et les personnages emblématiques nés sous sa plume, Louise Erdrich a, roman après roman, lutté contre l'ignorance, le rejet et le racisme d'une Amérique blanche ayant prospéré sur les cendres d'un génocide. Mêlant les influences qui lui ont été transmises (sa mère est ojibwa et son père germano-américain), elle a inscrit l'imaginaire et les canons autochtones dans une littérature qui avait voulu s'en détourner. Vous n'entendrez pourtant jamais Louise Erdrich se satisfaire de ce long chemin parcouru. Avec la sagesse de ceux qui n'ont plus rien à prouver, elle vous assurera que sa plus grande fierté reste de voir l'une de ses filles enseigner la langue ojibwé à ses élèves. Et d'avoir ainsi la certitude que son grand-père aurait pu dialoguer avec son arrière-petite-fille.

Laëtitia Favro

★★★★★
CELUI QUI VEILLE (THE NIGHT WATCHMAN)
LOUISE ERDRICH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SARAH GURCEL,
560 P., ALBIN MICHEL, 24 €

AUDREY SOVIGNET

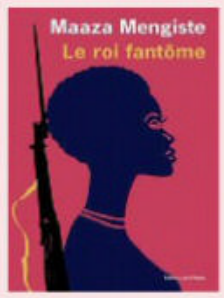
MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

FEMMES FANTÔMES

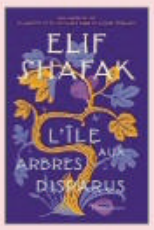
La modernité nous en a convaincus : l'emphase, les figures héroïques appartiennent au passé de la littérature. Et voilà que paraît *Le Roi fantôme*, splendide roman d'une Américaine d'origine éthiopienne, rempli de femmes guerrières, de pères vengeurs et de fils braves jusqu'au pied du gibet, dont le souffle épique balaie d'emblée nos petites préventions de lecteur à qui on ne la fait plus. Un roman de guerre – sur l'invasion de l'Éthiopie d'Haïlé Sélassié par l'Italie de Mussolini, menée à coups de canon et de gaz moutarde. Et néanmoins un roman féminin : on y suit Aster, épouse du général éthiopien Kidane, qui refusa d'être cantonnée au rôle traditionnel des femmes en temps de guerre. Et l'on y suit celle qu'elle prend pour sa rivale dans le cœur de son mari, Hirut, qui conquerra le droit de manier le fusil légué par son père. Tandis que dans le camp italien, Fifi, prostituée d'élite, cajole un colonel romain (ventripotent, mais pas dépourvu de complexité), pour mieux renseigner les combattants éthiopiens !

La guerre n'a pas un visage de femme, écrivait ironiquement la Biélorusse Svetlana Alexievitch dans un livre de témoignages qui recueillait la parole d'anciennes soldates de l'Armée rouge. Avec son style altier et son imaginaire irrigué par la mémoire de sa famille, Maaza Mengiste vise le même objectif : restaurer les visages de ces héroïnes effacées par l'Histoire, dire le scandale de ces personnalités inoubliables et pourtant oubliées. Et il y en a encore pour prétendre que la fiction ne sert à rien…



★★★★☆
LE ROI FANTÔME (THE SHADOW KING)
MAAZA MENGISTE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SERGE CHAUVIN,
380 P., L'OLIVIER, 23 €

3 LIVRES EN BREF



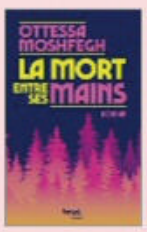
★★★★☆

L'ÎLE AUX ARBRES DISPARUS

ELIF SHAFAK

400 P., FLAMMARION, 22 €

Londres, à la fin des années 2010 : Ada Kazantzakis, 16 ans, vit seule avec son père Kostas. Le récit nous plonge ensuite en 1974, à Chypre, et décrit les amours interdites entre le jeune Kostas et Defne (il est grec et chrétien, elle est turque et musulmane). Une troisième voix vient relier ces deux trames : celle d'un figuier, lui aussi passé de Chypre à Londres, ajoutant une touche de réalisme magique aussi rusée que magistrale. **H.A.**



★★☆☆☆

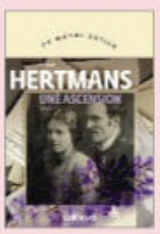
LA MORT ENTRE SES MAINS

OTTESSA MOSHFEGH

260 P., FAYARD, 19 €

Révélée en France grâce à *Mon année de repos et de détente*, Ottessa Moshfegh livre une nouvelle comédie grinçante où l'on suit l'enquête que Vesta Gul mène après la découverte de ce mot : « *Elle s'appelait Magda. Personne ne saura jamais qui l'a tuée. Ce n'est pas moi. Voici son cadavre.* » Une recherche qui en révélera davantage sur le passé de Vesta, sur ses obsessions et sur la victime présumée.

Laëtitia Favro



★★★☆☆

UNE ASCENSION

STEFAN HERTMANS

476 P., GALLIMARD, 23 €

Il y a quarante ans, Stefan Hertmans a eu un coup de cœur pour une vieille demeure à Gand. Le notaire lui apprend qu'il y a vu « *un buste de… enfin, de qui vous savez, de l'Adolf* ». Hertmans comprendra que la maison fut celle d'un SS flamand, organisateur en Belgique de la Collaboration. Ce « romanquête » reconstitue toute une époque à travers l'examen d'un lieu.

Jean Hurtin

Maggie Nelson - Joan Didion

Mères d'indépendance

L'une est une observatrice insatiable, l'autre une essayiste singulière. Leurs livres nous imprègnent de leurs pensées salutaires et libératrices.

Maggie Nelson Joan Didion

Dans *Les Argonautes*, Maggie Nelson soulignait le pouvoir vivifiant de la sensation de « *se sentir réel* ». Aujourd'hui, l'autrice américaine nous invite à penser la liberté. Dans son nouvel ouvrage, inclassable, elle s'intéresse « *aux complexités que soulève un urgent désir de liberté dans quatre domaines distincts – le sexe, l'art, les drogues et le climat* ». Attentive aux débats actuels, elle décortique les idées réifiées quant à la fonction de l'art, et observe « *les nuances dans la zone grise des relations sexuelles* ». S'interroger sur nos désirs élèverait nos libertés, dont les possibles sont bien plus vastes qu'on ne le croit. Quelles formes d'abandon galvanisent et lesquelles entravent ? S'appuyant sur l'écriture littéraire des drogues, Nelson questionne les manières étriquées dont on en perçoit les usages. Dans le contexte du changement climatique, comment dépasser les différences d'opinions ? Il ne s'agit plus, face à « *l'irréversibilité de l'extinction humaine* », de chercher à avoir raison… Se méfiant des injonctions, des rhétoriques tranchées, des dichotomies, *De la liberté* s'attarde sur les ambivalences, les paradoxes, les nœuds. Maggie Nelson nuance ; cela est salutaire et passionnant.

LE MONDE LUI APPARTIENT

Comment Joan Didion pratiquait-elle la liberté ? Sans doute l'écriture y avait-elle bonne part. L'autrice, qui nous a quittés le 23 décembre dernier, avait le don de nous intéresser à tout sujet. Elle avait une nouvelle fois réuni en recueil, dans *Pour tout vous dire*, une dizaine de ses chroniques journalistiques, écrites entre 1968 et 2000. Dans son style incisif et sans complaisance, Joan Didion partage les souvenirs de ses débuts de journaliste à *Vogue*, ses considérations sur la création à travers la figure posthume d'Hemingway et les portraits de Mapplethorpe et Tony Richardson, ou encore le résultat savoureux de sa présence à des réunions de Joueurs Anonymes ou d'anciens combattants. Plus que tout, c'est l'expression de son attachement, en tant que romancière, à l'expérience, au « *tangible* » et aux « *images mentales* », qui saisit. En 1978, elle écrivait : « *J'allais à Honolulu parce que je voulais voir la vie s'élargir aux dimensions d'un roman* […]. *Je voulais non pas une fenêtre sur le monde mais le monde entier.* » Savoir ce que l'on veut, c'est déjà essayer d'être libre. **Juliette Savard**

★★★★★

DE LA LIBERTÉ (ON FREEDOM)

MAGGIE NELSON

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR VIOLAINE HUISMAN, 368 P., SOUS-SOL, 22,50 €

★★★☆☆

POUR TOUT VOUS DIRE (LET ME TELL YOU WHAT I MEAN)

JOAN DIDION

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PIERRE DEMARTY, 160 P., GRASSET, 15 €

TOM ATWOOD/SEUIL - BRIGITTE LACOMBE/GRASSET

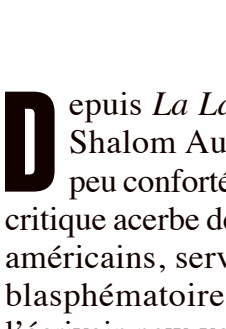
Shalom Auslander

Kabbale cannibale

Depuis *La Lamentation du prépuce*, Shalom Auslander s'était quelque peu conforté là où on l'attendait : une critique acerbe des juifs fondamentalistes américains, servie par des incantations blasphématoires hilarantes. C'est que l'écrivain new-yorkais sait de quoi il parle, ayant lui-même coupé ses papillotes et rompu avec sa famille orthodoxe.

Dans *Maman pour le dîner*, il se réinvente tout en gardant certains repères : le fondamentalisme devient celui d'une communauté imaginaire à la mauvaise réputation, celle des Cannibalo-Américains. Le personnage principal a un jour pris de sérieuses distances avec son tyran de mère, ayatollah de la tradition cannibale. Éditeur, il reçoit des manuscrits de romans aux revendications identitaires abracadabrantes, l'occasion d'une satire sur la mentalité woke. Puis nous suivons notre renégat au chevet de sa génitrice, qui se meurt. Comme le veut la tradition, lui et ses onze frères et sœurs devront se partager ses 200 kilos de barbaque. Et bien, ce n'est pas gagné pour ces pieds nickelés de l'anthropophagie. Le récit de ce peuple est fabuleux et universel ; ce roman a tout d'un futur classique de l'humour noir. Roland Topor aurait sans doute souscrit à cette vision de l'absurde.

Simon Bentolila



★★★★☆

MAMAN POUR LE DÎNER (MOTHER FOR DINNER)

SHALOM AUSLANDER

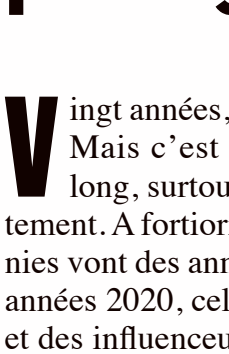
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CATHERINE GIBERT, 245 P., BELFOND, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 3 FÉVRIER.

Silvia Avallone

Les amies prodigieuses

Vingt années, c'est peu, dans une vie. Mais c'est une période qui en dit long, surtout à l'âge de 20 ans, justement. A fortiori quand ces deux décennies vont des années Internet (2000) aux années 2020, celles des réseaux sociaux et des influenceuses. Beatrice, l'une des deux héroïnes du livre, jeune ado extravertie en 2000, est devenue influenceuse. Elle a toujours été en mouvement. Voilà pourquoi, peut-être, Elisa a fini par ne plus la saisir. Elisa, l'autre protagoniste, également narratrice, a fait sa crise d'adolescence avec Bea. Elle était fascinée par Bea. Nous n'en dirons pas plus sur la suite, qui renseigne sur le début, et les raisons du bilan.

Sous ce titre simple – *Une amitié* –, le nouveau roman de Silvia Avallone ausculte tous les liens qui unissent ses deux héroïnes. Ces motifs qui amènent la désormais trentenaire Elisa à raconter non pas l'amitié universelle, mais celle, particulière, qu'elle vit avec Bea. Transformant l'amitié en trajectoire, le récit revient sur l'époque et les lieux arpentés : Biella, la côte toscane, Bologne, les années Berlusconi. Toujours porté par un fort réalisme social et générationnel, *Une amitié* montre une autre facette, une autre voix, d'une autrice singulière. **Hubert Artus**



★★★☆☆

UNE AMITIÉ (UN'AMICIZIA)

SILVIA AVALLONE

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR FRANÇOISE BRUN, 528 P, LIANA LEVI, 23 €

Jón Kalman Stefánsson

Le feu sous la glace

Dès les premières lignes de cette époustouflante somme – 600 pages aussi féeriques que déchirantes –, le programme est annoncé : *« Nous portons perpétuellement en nous le passé, continent invisible et mystérieux qui affleure parfois, quelque part entre le sommeil et la veille. »* Le narrateur a perdu la mémoire. *« Je suis assis au premier rang dans une église de campagne, il fait froid* […]. *J'espère que c'est bien un rêve parce que je n'ai aucun souvenir de ma personne, je ne sais pas qui je suis, ni comment je suis arrivé ici. »* La mort ? Ailleurs ? Derrière lui, impassible, un quidam l'observe. Notre héros sort, erre dans un cimetière, une femme vient à lui, elle le connaît, le prend dans ses bras.

Ainsi Jón Kalman Stefánsson fait-il débuter, dans les Fjords de l'Ouest, ce voyage au pays des souvenirs et des histoires. Musicien inconsolable, propriétaire d'hôtel *« aux yeux étranges »*, pasteur en deuil adressant des lettres à Hölderlin, amoureux dispersés à travers les siècles… Autant de personnages sublimes et meurtris, vibrant de désirs, soumis aux vents capricieux du destin. *Ton absence n'est que ténèbres,* exubérante symphonie boréale, est conduit par un chef d'orchestre au sommet de son art.

Fabrice Colin

★★★★★

TON ABSENCE N'EST QUE TÉNÈBRES (FJARVERA ÞÍN ER MYRKUR)

JÓN KALMAN STEFÁNSSON

TRADUIT DE L'ISLANDAIS PAR ÉRIC BOURY, 608 P., GRASSET, 25 €

THEO & JULIET PHOTOGRAPHY/BELFOND – BASSO CANNARSA/LEEXTRA/LIANA LEVI – JF PAGA/GRASSET

Josef Winkler

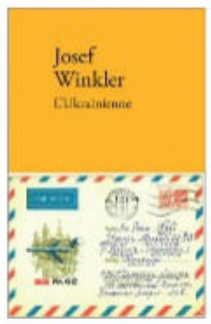
Souvenirs du pays des morts

L'auteur autrichien du *Cimetière des oranges amères*, hanté par la figure du marginal, nous livre un récit hallucinant, paru en 1983 en Allemagne.

Une petite chambre mansardée dans le village de Mooswald, en Carinthie, avec une vue sur la vallée. C'est ici que Josef Winkler a choisi de travailler au manuscrit de *Langue maternelle*. Il va y passer toute l'année 1981. Il ne sait pas encore que sa logeuse Valentina y est elle-même arrivée trente-huit ans plus tôt, déportée d'Ukraine, comme tant d'autres, par les nazis. Les deux êtres s'apprivoisent dans la simplicité d'une vie montagnarde. Ensemble, ils font les fenaisons, cueillent des baies. Valentina, renommée par lui Nietotchka, lui raconte sa funeste épopée, son enfance en Ukraine, alors province soviétique, la famine, son rapt à 13 ans, en 1943, au titre du travail obligatoire, et son arrivée en Autriche, après un voyage à travers l'Europe dans un wagon à bestiaux. Winkler en donne ici la transcription directe. Le lecteur de *L'Ukrainienne* est alors submergé par un récit fleuve, brut, sans construction narrative, fait de sauts temporels et de répétitions. L'émotion naît pourtant de ce chaos, même s'il suscite parfois le découragement chez le lecteur. Il faut y voir une sorte de degré zéro de l'écriture qui mêle les obsessions de l'auteur, un documentaire sur l'innommable du XXe siècle, matrice centrale de son œuvre à venir. Nietotchka, l'écorchée vive, conserve son mystère. Expropriée, affamée lors de l'Holodomor stalinien organisé par les chefs des kolkhozes dans le cadre de la collectivisation, qui fit, dans les années 1930, sept millions de morts, puis soustraite à sa culture, exploitée, elle ne reverra jamais sa chère Maty ni sa patrie. Mais elle parviendra à survivre à tout, d'abord en URSS, puis en Carinthie. L'insondable de son âme nous interpelle alors, quand elle dit : Là-bas, en Russie, les gens ne sont pas plus mauvais que ceux d'ici.

De cette chronique violente et magnétique surgit aussi la figure de Hapka, la mère courage, aimante, bardée de ressources jusque dans l'Enfer même, capable de nourrir et de soigner les siens au prix de sacrifices fous, repoussant le froid, les sbires du Parti, mais finalement condamnée à la séparation d'avec son mari, puis de ses filles et qui, jusqu'à sa mort en 1974, écrira des lettres si belles et si dignes.

Patricia Reznikov



★★★☆☆
L'UKRAINIENNE (DIE VERSCHLEPPUNG)
JOSEF WINKLER
TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE) PAR BERNARD BANOUN, 272 P., VERDIER, 18 €

GRITA LOEBSACK/VERDIER

LA SAISON DES ADIEUX

Zsuzsa Bánk publie un admirable texte, d'une impressionnante maîtrise formelle, sur la mort de son père.

Les saisons ne sont pas forcément ce que l'on imagine naïvement. « *J'ai toujours pensé que les gens mouraient entre novembre et janvier, une fois que le soleil a pris congé, que les températures tombent et que l'obscurité s'installe* », remarque ainsi Zsuzsa Bánk. « *Mais ce qui est fou, c'est que les gens meurent aussi en été, ils meurent même par des journées brûlantes, claires, innocentes, impeccables.* » L'autrice allemande d'origine hongroise va en faire l'expérience, cruelle, avec le décès de son père – atteint d'un cancer –, en septembre 2018. C'est cet adieu, qui n'avait rien d'une surprise, qu'elle décrit simplement ici. Mais avec une indéniable maîtrise littéraire. La puissance de *Mourir en été* repose moins sur la simple évocation des faits – déjà racontés par tant d'autres – que sur la saisissante beauté d'une langue dénuée d'effets fastidieux qui suit les méandres de toutes les strates du temps (qui parfois s'enchâssent) et capte la sensation la plus anecdotique (notre rapport à l'eau, par exemple). La force d'un tel texte ne repose-t-elle pas dans sa capacité à dépasser la douleur individuelle et à atteindre les songes d'autrui et les mouvements du monde ?

Baptiste Liger

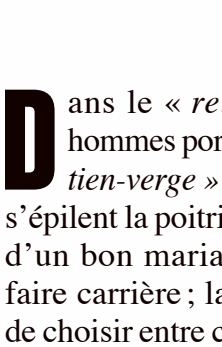
★★★★★
MOURIR EN ÉTÉ (STERBEN IM SOMMER)
ZSUZSA BÁNK
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR OLIVIER MANNONI, 304 P., RIVAGES, 19 €

Gerd Brantenberg

Le règne du féminin

Dans le « *reinaume* » d'Égalie, les hommes portent un incommode « *soutien-verge* » sous leur robe chasuble et s'épilent la poitrine à la puberté. Ils rêvent d'un bon mariage à défaut de pouvoir faire carrière ; la loi leur imposera alors de choisir entre contraception ou pouponnage solitaire… pour peu qu'ils soient petits et grassouillets, donc capables de séduire quand les grands costauds finissent « *mademoiseaux* ». Le jeune Pétronius, inspiré par ses lectures, veut devenir « *marine-pêcheuse* » ou « *plongeuse sous-marine* » malgré tout. Mais en tant que « *garson* » de la bonne société, il sera bientôt concerné par le bal des débutants…

À travers cette satire devenue culte en Norvège, Gerd Brantenberg expose l'absurdité des innombrables assignations fondées sur le genre et de leur justification biologique par le sexe supposément fort. Pétronius expérimentera toutes les difficultés de l'émancipation, dont la résignation des dominés, l'intersectionnalité des luttes et les limites de l'égalité des droits. Le propos se fait parfois plus didactique que romanesque mais saisit toujours par sa syntaxe inversée : partout, le féminin l'emporte. De quoi saluer le travail de traduction, car le rendu s'avère ici vertigineux. **Antoine Faure**



★★★☆☆

LES FILLES D'ÉGALIE (EGALIAS DOTRE)

GERD BRANTENBERG

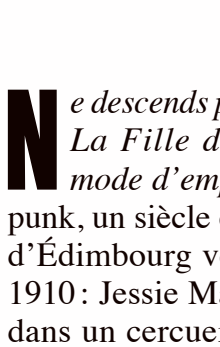
TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR JEAN-BAPTISTE COURSAUD, 384 P., ZULMA, 22 €

Jenni Fagan

Sous le signe de Satan

« *Ne descends pas au sous-sol, jamais !* » *La Fille du Diable*, c'est *La Vie mode d'emploi* à la sauce gothique-punk, un siècle entier dans un immeuble d'Édimbourg vérolé du sol au plafond. 1910 : Jessie MacRae, 21 ans, débarque dans un cercueil à la rame. Des cornes ornent sa tête, du sang de démon coule dans ses veines – merci papa, qui l'a vendue au propriétaire des lieux comme mère porteuse. Un bébé naît, une fille aux cheveux noirs et aux longs cils. Mais Jessie veut la garder ; forcément, ça se passe mal, une lame est brandie. Résultat ? « *Je vous maudis, vous et votre précieux Luckenbooth, pour l'éternité.* »

Les habitants s'accommodent de l'anathème. Ils sont neuf, on les découvre étage par étage. Une médium, une espionne, un chef de gang, un mineur, une patronne de bordel ou, pourquoi pas ? William Burroughs en personne. Il est question de sorcières, d'une ourse polaire, de désaxés braves que le monde a oubliés et qui survivent en marge. Ici, le fantastique imprègne une peinture sociale criarde, hérissée de sexe et de rudes batailles intimes. Horreur et ravissement, on sort de cette ruine tourneboulé et haletant. Cet endroit ne ressemble à rien de connu. **Fabrice Colin**



★★★★☆

LA FILLE DU DIABLE (THE LUCKENBOOTH)

JENNI FAGAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE) PAR CÉLINE SCHWALLER, 352 P., MÉTAILIÉ, 23 €. EN LIBRAIRIES LE 11 FÉVRIER.

MIMSY MOLLER/ZULMA - LOUISE CARRASCO/MÉTAILIÉ

3 POCHES À DÉVORER

★★★★☆

UNE FEMME REGARDE LES HOMMES REGARDER LES FEMMES

SIRI HUSTVEDT

240 P., ACTES SUD/ BABEL, 7,70 €

Comment une essayiste américaine regarde-t-elle un artiste masculin regardant son modèle féminin ? Siri Hustvedt raconte dans cet essai revigorant ce qui fabrique le regard porté à une œuvre. Les émotions ? La raison ? la raison à l'homme, l'émotion à la femme. Au programme : Wim Wenders, Picasso, Susan Sontag, Louise Bourgeois…

Éric Libiot

★★★☆☆

VOYAGE AVEC UN ÂNE DANS LES CÉVENNES

ROBERT LOUIS STEVENSON

288 P., 10/18, 8,10 €

L'auteur de *L'Île au trésor* a trouvé un autre trésor à l'occasion d'un voyage avec son âne Modestine : les Cévennes, arpentées en septembre 1878. Il en a tiré un récit qui digresse en rappels historiques sur la région, s'extasiant devant le paysage et le quotidien parfois rude. Stevenson est un écrivain-voyageur hors pair qui, justement, se perd parfois mais se retrouve aussi sûrement le nez au vent, le style précis et lyrique. E.L.

★★★★☆

STONEBURNER

WILLIAM GAY

368 P., FOLIO, 8,60 €

Écrivain inclassable, William Gay, décédé en 2012, n'a laissé que peu de livres derrière lui, dont *La Mort au crépuscule,* merveilleux roman gothique. L'homme a du style et sait se détourner des chemins classiques. En témoigne *Stoneburner*, l'histoire d'un ménage à trois où se mêlent deux anciens du Vietnam, une belle blonde, un deal de coke, un baron de la drogue, un paquet de pognon. Un vrai-faux roman noir qui raconte un pays en pleine déglingue et des hommes à l'abandon. E.L.

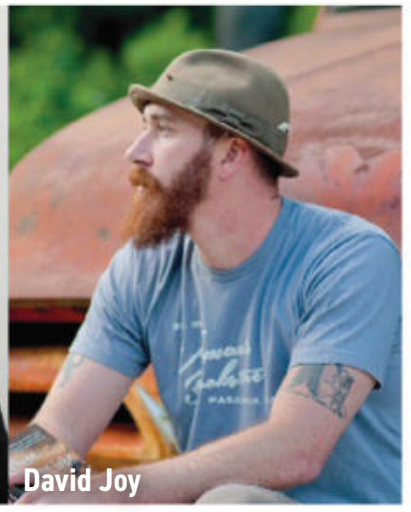
Richard Flanagan - Claire Thomas - David Joy

Douleurs de l'incendie

Trois romanciers mettent le feu aux poudres pour confronter leurs personnages à leurs angoisses intimes et les forcer à prendre des décisions radicales.

Richard Flanagan

Claire Thomas


David Joy

Il y a deux ans, profondément marqué par les incendies qui ravagent son pays, Richard Flanagan, grand écrivain australien et militant écologiste, décide d'utiliser la puissance évocatrice du roman pour sensibiliser ses lecteurs. Il en résulte *Dans la mer vivante des rêves éveillés*, un conte philosophique troublant mêlant l'émotion du drame familial et l'inquiétante étrangeté du récit fantastique. Alors que les flammes plongent la Tasmanie dans le chaos, Anna et ses deux frères mettent tout en œuvre pour prolonger la vie de leur mère mourante. Happés par ce combat intime, ils ne prennent jamais la mesure du drame qui se joue au-dehors. Surtout pas Anna, pour qui les images terribles de la désolation se mêlent aux centaines d'autres qu'elle fait défiler sur Instagram. Une indifférence coupable qu'elle va payer chèrement quand ses membres vont se mettre à disparaître les uns après les autres sans que personne ne s'en aperçoive. En filant la métaphore tragique de l'extinction du vivant, Flanagan dessine une fable cruelle et un rappel à l'ordre brutal pour ceux qui jugeraient accessoire le combat climatique.

COUP DE THÉÂTRE

Illustration du traumatisme australien, Claire Thomas, ravive elle aussi les braises de l'incendie pour cerner un huis clos suffocant dans un théâtre de Melbourne menacé par les flammes. *Oh les beaux jours*, la pièce de Beckett qui met en scène Winnie, une femme progressivement ensevelie sous le sable mais qui garde intacte son insouciance, n'a jamais résonné avec autant d'ironie qu'en cette période d'angoisse et de doute. Et pourtant Margot, une professeure de lettres, Ivy, une philanthrope fortunée et Summer, une ouvreuse qui se rêve comédienne, s'installent dans l'assistance espérant fuir pour un temps les tracas du quotidien. C'était sans compter sur le terrible pouvoir cathartique du théâtre. Tout dans l'absurde et le tragique de Beckett les ramène à leur propre condition. Mise en abyme touchante de ce que peuvent l'art et la littérature dans la résolution de nos conflits intérieurs, *La Représentation* est un roman puissant qui attise la flamme du combat féministe.

RETOUR DE FLAMME

Pour Ray Mathis, le nouveau héros du prodige des lettres américaines David Joy, les flammes consumant sous ses yeux les Appalaches, qu'il a passé sa vie à protéger en tant que garde-forestier, sont le signe de douces illusions qui partent en fumée. Tout juste retraité, il rêve d'une existence simple et paisible et attend désespérément une réconciliation improbable avec son fils Ricky, perdu dans les affres de la drogue. Mais sa sourde colère va soudain se muer en combat d'une vie quand un coup de fil lui annonce que ce dernier est retenu en otage par l'un de ses dealers. Un père en croisade, des camés et leurs mauvais choix, des policiers en mission, David Joy enchevêtre les histoires avec une narration très cinématographique portée par un sens rare du suspense. *Nos vies en flammes* fait dans le rural noir salissant, du Ron Rash sous crystal meth qui n'épargne pas le lecteur. On en oublierait presque la fureur de l'incendie. Après tout, en enfer, il est normal que les flammes continuent à brûler.

Léonard Desbrières

★★★★☆
DANS LA MER VIVANTE DES RÊVES ÉVEILLÉS (THE LIVING SEA OF WAKING DREAMS)
RICHARD FLANAGAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE) PAR FRANCE-CAMUS PICHON, 288 P., ACTES SUD, 22,50 €. EN LIBRAIRIES LE 2 FÉVRIER.

★★★☆☆
LA REPRÉSENTATION (THE PERFORMANCE)
CLAIRE THOMAS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE) PAR LAURA DERAJINSKI, 280 P., GALLIMARD, 20 €

★★★☆☆
NOS VIES EN FLAMMES (WHEN THESE MOUNTAINS BURN)
DAVID JOY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FABRICE POINTEAU, 352 P., SONATINE, 21 €

COLIN MACDOUGALL/ACTES-SUD – LEAH JING MCINTOSH/GALLIMARD – ASHLEY EVANS/SONATINE

Alissa Nutting

Humains après tout

L'autrice américaine dépeint un monde dominé par la technologie dans un roman au ton corrosif et subtilement satirique.

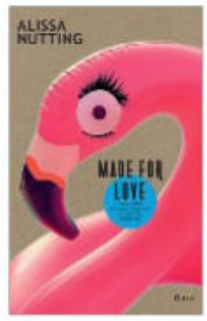
AARON MAYES/GAÏA - KAN LAILEY/MAZARINE

Pas simple, l'amour au temps du silicium ! Quand, il y a dix ans, l'ingénue Hazel a épousé le très puissant Byron, cerveau et P.-D.G. de la firme technologique Gogol (toute ressemblance avec…), elle se doutait bien qu'il ne serait pas uniquement question sentiments. Mais comment aurait-elle pu imaginer ça ? Sans lui demander son avis, le petit génie milliardaire lui a implanté une puce permettant, via des téléchargements réguliers, d'accéder à l'intégralité de ses pensées. *« Ta vie, c'est tout pour moi. »* Évidemment, la fusion est à sens unique. Horrifiée, Hazel part trouver refuge chez son vieux paternel, lequel s'apprête à adoucir son veuvage avec une poupée sexuelle mécanisée qui, apparemment, lui donne entière satisfaction. *« Il faut prendre le bonheur partout où il se présente. »* Eh oui ! La cohabitation s'annonce compliquée. Hazel est recherchée, et son père ne lui a pas tout raconté.

En parallèle, une seconde intrigue se déploie : l'histoire de Jasper, un arnaqueur à la petite semaine qui profite des largesses de cougars naïves. Problème : notre gigolo, depuis un improbable accident, n'éprouve plus le moindre désir pour la gent féminine. Son truc, désormais, ce sont les dauphins – si, si ! Il tente de se rassurer. *« [Ce] nouveau fantasme ridicule pourrait sans doute être instantanément résolu en faisant l'amour avec une femme. »* Sauf que non. Comment en finir avec cette obsession ?

Hazel et Jasper cherchent tous deux à se défaire de quelque chose, quitte à payer le prix fort. Ils ne se trouveront – c'est presque accessoire – que dans la dernière partie du roman. Avant cela, Alissa Nutting aura régalé son lecteur d'un récit corrosif et furieusement inventif. *Made for love,* de la science-fiction, vraiment ? Mécanisation cynique des rencontres, marchandisation effrénée des données, exploitation irraisonnée des affects, la satire marche à plein. HBO ne s'y est pas trompée qui, au printemps dernier, a lancé une série aussi dérangeante (ouf !) que son modèle de papier.

Fabrice Colin



★★★☆☆
MADE FOR LOVE (ID.)
ALISSA NUTTING
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CATHERINE RICHARD-MAS,
336 P., GAÏA, 22,50 €

D'une vie à l'autre

Le compte Twitter de certains auteurs nous donne parfois des informations essentielles pour comprendre leur travail. Le 17 juin, le Britannique Matt Haig (connu pour *Les Radley*) écrivait ainsi : *« Il y aura vingt et un ans cet été, j'ai failli succomber à une tentative de suicide car je savais que je ne serais plus jamais heureux. Aujourd'hui, j'ai rangé la vaisselle avant d'aller dans le jardin et de laisser la pluie estivale tremper ma peau. Je me suis senti si vivant et euphorique que j'ai voulu remonter le temps pour me dire que j'avais eu tort. »* On comprend alors mieux cet argument de *La Bibliothèque de Minuit* : et si vous aviez la possibilité de tester une multitude de vies ?

Dépressive après le décès de ses parents, la brouille avec son frère et ses petits boulots, Nora Seed prend conscience de n'être que la somme de ses regrets. Le soir où elle retrouve son chat inanimé, elle décide d'arrêter de vivre. Entre la vie et la mort, Nora pénètre dans la Bibliothèque de Minuit, et explore l'infini des possibilités de son existence parmi les rangées faramineuses de livres. Nageuse olympique, glaciologue, rock star… Alors, qui est vraiment Nora Seed et dans quelle vie est-elle heureuse ? Plébiscité par la presse internationale et déjà acheté pour une adaptation audiovisuelle, ce roman enchante par sa sagesse, son irrésistible humour anglais et son hymne à la vie.

Marie Lechevalier

★★★☆☆
LA BIBLIOTHÈQUE DE MINUIT (THE MIDNIGHT LIBRARY)
MATT HAIG
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR DOMINIQUE HAAS, 416 P., MAZARINE, 22 €

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
LA DAME BLANCHE
QUENTIN ZUTTION
208 P., LE LOMBARD, 22,50 €

Cette dame-là, c'est Estelle, aide-soignante dans un Ehpad. Quentin Zuttion raconte sa vie, ses déprimes et ses sourires en dessins à l'aquarelle, couleurs gris-bleu et blanc d'où émergent parfois quelques pointes de couleurs vives. Un beau portrait porté par cet univers graphique cohérent, qui aime les grands dessins pour donner un peu d'air à une femme qui parle trop souvent avec la mort. Ce n'est pas triste, c'est émouvant. **E.L.**

★★★☆☆
JE SUIS TOUJOURS VIVANT
ROBERTO SAVIANO, ASAF HANUKA
144 P., GALLIMARD, 20 €

Depuis la publication de *Gomorra*, qui dénonçait la mafia napolitaine, Roberto Saviano, devenu cible vivante, vit sous protection policière et sous anonymat. Il raconte cette vie sans vie dans *Je suis toujours vivant*, scénario de BD original dessiné par Asaf Hanuka. Un dessin distancié, parfois schématique, qui donne au récit une froideur volontaire pour mieux signifier ce monde sans âme dans lequel Saviano évolue aujourd'hui. **E.L.**

★★★☆☆
AMALIA
AUDE PICAULT
148 P., DARGAUD, 19,99 €

Famille recomposée, charge mentale, boulot stressant… Amalia a du mal à tout gérer. Et ça craque de partout… Fidèle à son dessin animé, vif et rapide, Aude Picault croque l'air du temps qui passe trop vite et qu'il faudrait parfois arrêter pour enfin respirer et se poser les bonnes questions. La légèreté du dessin de l'autrice contrebalance un sujet qui alimente l'époque. Et si l'optimiste prenait le pas sur un avenir sombre ? **E.L.**

Benjamin Flao

Vogue la galère

L'Âge d'eau, un conte d'aujourd'hui et de (presque) demain, marie un dessin puissamment évocateur à une intrigue qui pointe les dérives du monde actuel.

Une couverture magnifique : une frêle barcasse avance sur une grande étendue d'eau baignée par un soleil chaud. Évidemment, on ne voit pas la barcasse progresser, de même qu'il est impossible de savoir s'il fait vraiment chaud, mais le dessin fonctionne ainsi dès lors qu'il possède une forte puissance évocatrice – ce qui n'est pas toujours le cas. Le trait de Benjamin Flao a cette force et secoue l'imaginaire au point de plonger immédiatement le lecteur dans un univers singulier. Les belles pleines pages qui ouvrent l'album *L'Âge d'eau* renforcent cette impression et la suite est à l'avenant : un chien (bleu) parle, il s'agit peut-être d'un rêve, mais pas sûr, le monde est submergé par les eaux, la vie a disparu, remplacée par la survie, Hans Vogel revient de loin, de la prison apparemment, le gars sur la barcasse c'est lui, sa mère attend la fin, son frère passe ses journées sous l'eau, lui doit trouver d'autres lieux pour échapper aux autorités militarisées.

Vogue la galère et vogue l'espoir dans ce premier tome qui prend rapidement des allures de conte. Benjamin Flao joue l'anticipation réaliste, n'oublie jamais l'intrigue, et donne de l'air à son histoire grâce à une mise en page qui alterne détails et plans larges. Tout est mis en place pour un second (et dernier tome) passionnant, dont on ne doute pas qu'il saura mettre à l'honneur ce dessin rageur, hachuré, dense, léger, empathique, qui pourrait se suffire à lui-même. **Éric Libiot**

★★★★☆
L'ÂGE D'EAU (T. 1). LA CONSTELLATION DU CHIEN
BENJAMIN FLAO
160 P., FUTUROPOLIS, 22 €

BENJAMIN FLAO/FUTUROPOLIS

John Green

Bienvenue dans son monde

L'auteur de *Nos étoiles contraires* propose un recueil inédit de chroniques tirées de ses podcasts.

MARINA WATERS/GALLIMARD

John Green est l'une des stars mondiales de la littérature pour les adolescents. La sortie de son premier roman, le vibrant *Qui es-tu Alaska ?* en 2007, marque un tournant dans le paysage éditorial. Tous les titres qui suivront – dont le célèbre *Nos étoiles contraires* – seront des best-sellers (plus de 1 780 000 exemplaires vendus en France). L'un de ses talents ? Retranscrire l'intensité des émotions. Chacune de ses publications est attendue, mais ses lecteurs ont aussi pris l'habitude de le retrouver sur d'autres terres. Par exemple, depuis les années 2000, il anime avec son frère Hank Green la chaîne YouTube Vlogbrothers, et il a récemment lancé des chroniques sous forme de podcasts. *Bienvenue dans l'Anthropocène* les réunit.

Dans cet ouvrage de non-fiction, John Green visite des thèmes et des moments de sa vie en les mettant en perspective avec l'état de la planète. Les sujets sont divers : Internet, la comète de Halley, la boisson Diet Dr Pepper ou la chanson *You'll never walk alone*… John Green s'implique, n'hésite pas à rappeler ses faiblesses, convoque ses proches, interroge. Il explique ne *« plus* [avoir] *envie d'écrire en langage codé »* comme il pouvait le faire, selon lui, avec ses romans. La lecture ne sera pas toujours aisée pour les plus jeunes, mais elle est assurément engageante pour chacun. Sa réflexion provoque le questionnement, et permet même d'envisager une forme d'action salvatrice.

Raphaële Botte

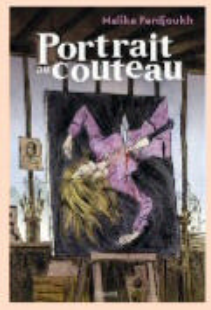
★★★☆☆
BIENVENUE DANS L'ANTHROPOCÈNE (THE ANTHROPOCENE REVIEWED)
JOHN GREEN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NATHALIE PERONNY,
368 P., GALLIMARD JEUNESSE, 20 € (DÈS 13 ANS)

Allez les vers !

Les chaussures sont lacées, le pas est lancé, l'impulsion est donnée ! L'illustratrice belge Anne Herbauts prend par la main toute personne se décidant à tourner ces pages. Ce délicat recueil intitulé *Petits poèmes pour y aller* offre aux plus jeunes la possibilité de découvrir tout en douceur les mots de Carl Norac. *« Un poème, à la fois ce n'est pas grand-chose et tout l'univers »*, écrit-il à la fin de son premier texte. Les pépites qui suivent donnent toute la mesure de ce vers. Le poète et auteur jeunesse belge manie l'humour (« Autrement »), convoque le quotidien (« Mon papa et la une »), emporte dans la vie (« Petit poème pour ralentir »)… Le travail d'Anne Herbauts – qui se déploie sur de belles doubles pages – offre une immersion encore plus forte. **R.B.**

★★★★☆
PETITS POÈMES POUR Y ALLER
CARL NORAC, ANNE HERBAUTS
120 P., PASTEL, 18 € (DÈS 6 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 2 FÉVRIER.

ET AUSSI…



★★★☆☆
PORTRAIT AU COUTEAU
MALIKA FERDJOUKH
192 P., BAYARD, 13,90 € (DÈS 13 ANS)

Certaines plumes en littérature jeunesse savent mieux que personne convoquer les artistes et leurs œuvres dans leurs écrits. Indéniablement, Malika Ferdjoukh (*Quatre sœurs*, *Broadway limited*) en fait partie. L'intrigue de son nouveau roman offre un foisonnement de références. L'histoire de *Portrait au couteau* se partage entre l'atelier d'un peintre du Montmartre de 1910 et les cours d'étudiants en art de nos jours. Entre les deux gît le cadavre lacéré d'une innocente modèle. D'une écriture élégante et précise, Malika Ferdjoukh emporte ses lecteurs dans un polar aux mille facettes. De la rue Lepic au musée d'Orsay, elle parvient une fois de plus à convoquer un Paris que l'on ne se lasse pas d'arpenter… R.B.

★★★☆☆
MON BEL ASSASSIN
CHARLOTTE ERLIH
64 P., NATHAN/COURT TOUJOURS, 8 € (DÈS 12 ANS). EN LIBRAIRIES LE 10 FÉVRIER.

Une immense cause. Une jeune fille énigmatique. Avec *Mon bel assassin*, Charlotte Erlih plonge dans l'esprit d'une militante climatique coiffée de deux nattes. L'adolescente est lasse d'ânonner des chiffres qui semblent ne plus faire réagir les puissants, et la romancière dissèque l'extrême solitude de cette combattante. Il suffit d'un souvenir – lors d'une réunion de famille, chacun raconte une blague tandis qu'elle évoque, elle, la catastrophe environnementale – pour mesurer la violence du décalage de sa situation. La force de ce texte est d'imaginer un salut au milieu de ce marasme. Rien n'est naïf ou artificiel dans cette issue. C'est peut-être la seule possible… R.B.

3 RAISONS DE REDÉCOUVRIR

PHILIPPE BERTHELOT

UNE ÉMINENCE DE L'ÉPOQUE 1900

Barrès, Claudel, Daudet, Proust… Impossible d'ouvrir la biographie d'un écrivain de la fin du XIXe ou du début du XXe siècle sans tomber sur Philippe Berthelot, homme du monde, diplomate, issu d'une famille de savants républicains… Un personnage influent de la IIIe République, indissociable de la vie littéraire et politique du temps. Jean-Luc Barré le raconte dans cette biographie parue en 1988, rééditée aujourd'hui.

UN HOMME CLÉ DU QUAI D'ORSAY

Entré au Quai par l'entremise de son père et en ayant gravi les échelons, Berthelot imprimera sa marque sur le ministère, dont il pilote la réforme en 1907, autant que sur la politique étrangère de la France. Il favorise la carrière de Giraudoux, Morand, Alexis Leger (alias Saint-John Perse) et surtout de Claudel. Intitulée *Le Seigneur-Chat*, sa biographie est une visite guidée dans cet univers feutré.

UN ÉCRIVAIN SANS ŒUVRE

Ayant grandi auprès de Taine et Renan, entouré d'écrivains, comment Berthelot n'a-t-il pas cédé à la tentation d'écrire ? Il a publié des chroniques sous pseudo dans *La Vie parisienne*, des articles dans *La Grande Encyclopédie* de son frère André, mais n'a laissé qu'un livre, sur le poète Louis Ménard. Un écrivain sans œuvre, devenu – juste retour des choses – un personnage des livres d'autrui, de Morand à Savinio, en passant par Lucien Bodard.

Bernard Quiriny

★★★★☆

LE SEIGNEUR-CHAT. PHILIPPE BERTHELOT 1866-1934.

JEAN-LUC BARRÉ

496 P., PLON, 25 €

Haruki Murakami

Une affaire de circonstances

Dans un essai sur son père disparu – et un nouveau recueil de nouvelles –, l'écrivain nippon pose un regard sans illusions ni amertume sur les hasards qui façonnent les existences.

Ce n'est qu'en 2019 qu'Haruki Murakami se fendit d'un récit, publié dans un magazine, sur sa relation avec son père ; l'inspiration lui était enfin venue d'une anecdote de son enfance, lorsque tous deux partirent à vélo abandonner un chat sur une plage. De retour chez eux, l'animal les attendait. Le reste de son propos en découla naturellement. Intitulé *Abandonner un chat*, ce texte court est aujourd'hui proposé en version illustrée : les magnifiques planches épurées d'Emiliano Ponzi, tantôt de couleurs vives, tantôt d'un gris glaçant, renforcent l'impression douce-amère qui se dégage des souvenirs de l'auteur. Nombreuses furent les divergences de vue entre l'universitaire accompli, à la jeunesse marquée par les guerres du XXe siècle, et son fils moins intéressé par les études que par l'écriture et les plaisirs de l'existence. Les deux hommes restèrent en froid deux décennies durant, jusqu'à la réconciliation maladroite de la toute fin. Murakami accepte le passé plus qu'il ne le regrette. Il lui importe désormais de comprendre au mieux l'histoire de cet apprenti prêtre bouddhiste devenu professeur respecté, aussi taciturne que porté sur le saké en privé. Certains détails resteront à jamais mystérieux : ainsi, l'invasion de la Mandchourie pour laquelle son père fut incorporé par erreur dans une unité de sinistre réputation.

L'hérédité elle-même semble moins fasciner Murakami que le hasard qui infléchit leurs deux destins. Ainsi, dans *Première personne du singulier*, recueil de nouvelles publié entre 2019 et 2020 – et qui paraît aujourd'hui chez Belfond –, il est aussi question des concours de circonstances qui façonnent les histoires personnelles- et des liens indéfectibles qu'ils créent entre les êtres. Fidèle à ses habitudes, Murakami introduit par petites touches l'étrange et le fantastique dans ses souvenirs, où il évoque la musique ou le baseball. Avec son talent si particulier pour révéler ce qui est profond en distillant l'écume des choses, il donne à saisir le poids de chaque minute ordinaire d'une existence.

Antoine Faure

K.KURIGAMI/BELFOND

★★★★☆

ABANDONNER UN CHAT

HARUKI MURAKAMI

TRADUIT DU JAPONAIS PAR HÉLÈNE MORITA, 96 P., BELFOND, 17 €

Sébastien Le Fol

Mécanique d'un classique

Comment un écrivain construit-il un chef-d'œuvre qui passe les siècles ? Un essai décortique vingt-trois titres mythiques, de Rabelais à de Gaulle.

DR/PERRIN - DIDIER PRUVOT/FLAMMARION

Qui n'a jamais rêvé d'écrire un chef-d'œuvre ? Voltaire, Stendhal, Dumas, Flaubert, Verne, Proust et quelques autres analysés dans cet opus l'ont fait. Comment ? Que se passe-t-il dans la tête de l'écrivain ? Quelle magie opère à la table de travail ? Pourquoi l'agencement de simples mots connus de tous devient-il soudain une symphonie ? Le directeur de la rédaction du *Point*, Sébastien Le Fol, s'est souvent posé ces questions en se rendant chez les « gendelettres » dans l'espoir de percer leurs secrets à jour. Il a ainsi compris que la littérature est plus qu'un art. Le Fol fait-il malicieusement de la politique quand il écrit *« j'appartiens à l'une des dernières générations pour laquelle la littérature représente encore un pouvoir spirituel laïque »*.

Mathieu Bock-Côté, François-Guillaume Lorrain, Laetitia Strauch-Bonart, Josyane Savigneau, Jean-François Kahn et les autres contributeurs dissèquent les œuvres analysées dans cet ouvrage et manient à cet effet la plume comme un scalpel. Le lecteur sera-t-il troublé de constater que le chef-d'œuvre prend toujours sa source dans des thèmes intemporels tels que l'adultère ou la vengeance ? Dans le chapitre consacré à *La Peste* de Camus, Marylin Maeso évoque la ville d'Oran en quarantaine. Bien sûr, relire *La Peste* après les confinements fait vibrer nos cordes sensibles d'animaux en cage. Mais il ne faut pas oublier que les auteurs ne parlent jamais que d'eux-mêmes. Les journées rendues répétitives par la quarantaine mettent le travail de l'écrivain en abyme. Écrire, c'est recommencer et recommencer encore. C'est la solitude laiteuse de la page absorbant l'encre plus noire que les nuits silencieuses. C'est reconstruire sans fin sa phrase comme Sisyphe pousse sempiternellement sa pierre… jusqu'à la délivrance. L'écrivain accouche à l'imprimerie.

Au terme de la lecture, on comprend qu'écrire est un sacerdoce et l'on se sent un peu plus humble. Nous ne bâtirons pas tous des sagas immortelles, à l'instar de Balzac, mais le plaisir de lire un chef-d'œuvre demeure inaltérable.

Virginie Girod

★★★★☆

LA FABRIQUE DU CHEF-D'ŒUVRE. COMMENT NAISSENT LES CLASSIQUES

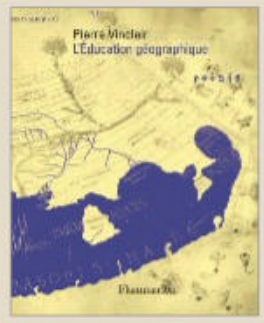
SÉBASTIEN LE FOL (DIR.)

480 P., PERRIN, 23 €

Horace à Rome

Premier volet d'une tétralogie qui devrait contenir 100 poèmes exactement, le nouveau recueil du très prolifique Pierre Vinclair marque un tournant dans son œuvre. À 39 ans, le Français est déjà l'auteur de plus d'une vingtaine de livres et reconnu comme l'un des poètes les plus doués de sa génération. Dans cet épais volume adressé à ses deux petites filles – intitulé *L'Éducation géographique* –, l'écrivain et traducteur entreprend de *« remonter l'escalier de sa mémoire »* pour en arpenter les multiples territoires, imaginaires et réels, lointains et plus récents. Avec pour frontière le lit du Rhône, les sections du recueil creusent l'espace d'une mythologie personnelle d'une grande variété de registre et de formes. Les évocations littéraires s'intercalent avec les scènes intimes de sa vie d'expatrié dans plusieurs villes d'Europe et d'Asie, à Londres, Rome, Hong Kong ou Singapour. Joueuse et agile, sa langue s'y meut avec aisance, faisant apparaître l'aventure de l'écriture, tant dans les calligrammes que les récits de rêves, les sonnets, les réflexions théoriques. Si *« la prose est un lieu de trop-peu, un lieu où se dit moins qu'un mot »*, Pierre Vinclair montre que la poésie peut, à l'inverse se faire cartographie des puissances débordantes de la langue ; *« le dedans de quelqu'un/c'est son dehors retroussé/ dans une langue de sable »*.

Estelle Lenartowicz



★★★☆☆

L'ÉDUCATION GÉOGRAPHIQUE

PIERRE VINCLAIR

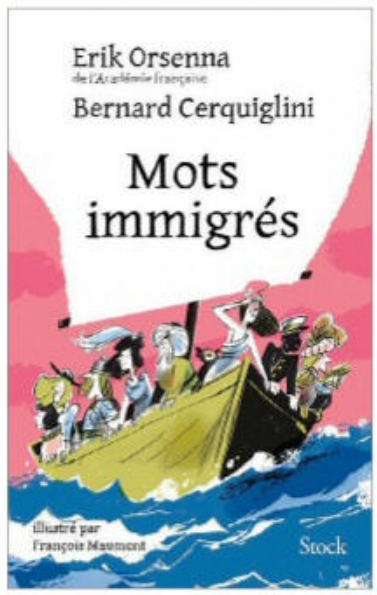
360 P., FLAMMARION, 25 €

Erik Orsenna, Bernard Cerquiglini

MOTS IMMIGRÉS

« *Les joujoux font grève, ils en ont assez d'être tracassés et fracassés…* » Erik Orsenna s'est-il souvenu de la chanson de Guy Berry pour ce sixième volet de ses contes grammaticaux ? Toujours est-il que, cette fois, ce sont les mots qui se révoltent, par solidarité envers *« les êtres humains venus d'ailleurs ».* Ne sont-ils pas, eux aussi, et dans leur immense majorité, des immigrés ? Au besoin, son compère et complice Bernard Cerquiglini sera venu le lui confirmer, listes non exhaustives à l'appui, dans *Mots immigrés* : il n'est pas de français de souche, de français pur encore moins ! Ce que nous croyons tel n'est en réalité qu'un pot-pourri de gaulois, de latin, de francique, d'arabe, d'italien, d'anglais, de provençal, d'esquimau, on pourrait continuer ainsi l'énumération jusqu'à plus soif… Se trouvera-t-il quelqu'un pour ne pas entrevoir, à quelques encablures d'une élection présidentielle qui aura fait de ladite immigration son thème majeur, un message qui dépasse de beaucoup le cadre étroit de notre lexique : le métissage est un enrichissement. Au demeurant, en avait-on jamais douté ? Tout est affaire de mesure et d'équilibre, sans lesquels il ne saurait y avoir d'assimilation réussie. Et l'anglomanie d'aujourd'hui, la fin du conte le montre bien, est aux antipodes de cette ouverture bienveillante sur l'extérieur. Elle aboutit plutôt à la désespérante uniformité du *globish,* mortelle menace pour le pluralisme linguistique. Accueillir, oui ; se laisser envahir et piétiner sa culture, non !

Bruno Dewaele



LE LIVRE

MOTS IMMIGRÉS
ERIK ORSENNA, BERNARD CERQUIGLINI
120 P., 17,50 €. COPYRIGHT STOCK.
EN LIBRAIRIES LE 2 FÉVRIER.

ASTRID DI CROLLALANZA/STOCK

BIOS EXPRESS

Erik Orsenna

Notre homme a derrière lui une *Exposition coloniale* et un prix Goncourt, devant lui l'immortalité promise aux académiciens. Mais il aura surtout fait de la grammaire, hantise de beaucoup, une chanson douce en lui dédiant des contes ! Par leur charme, ceux-ci nous rabibochent, si tant est que nous ayons jamais été brouillés, avec une langue française dans laquelle l'ancienne plume de François Mitterrand veut voir *« la première de nos républiques ».*

Bernard Cerquiglini

Du ministère de l'Éducation nationale à la Délégation générale à la langue française et aux langues de France via l'Oulipo, TV5 Monde et le Petit Larousse, Bernard Cerquiglini occupe tous les fronts. Que l'on partage ou non ses idées sur l'orthographe, le circonflexe, la féminisation du lexique et l'accord du participe, force est de saluer sa culture linguistique et son humour. S'il lui arrive de ne pas convaincre, il intéresse et séduit toujours !

1

Où se déclenche une grève à nulle autre pareille

Quelle catastrophe avait donc frappé notre France ? Ce soir-là, le pays était vide.

Sans prévenir, une bombe était-elle tombée, de celles qu'on appelle « à neutrons » parce qu'elles tuent les êtres humains mais laissent debout les villes ? Une pandémie brutale nous avait-elle frappés ? Mais alors, où étaient passés les cadavres ?

Plus personne dans les champs.

Plus personne dans les rues.

Pas même une voiture de police ou un couple d'amoureux.

Rien.

Un désert. Habité de pigeons. Et de feux de circulation. Ils continuaient d'enchaîner le vert, l'orange, le rouge. Pourquoi ? Avaient-ils un contrat ? Aucune voiture ne montrait plus le bout de son capot.

Par les fenêtres, on entendait une conversation. En fait, des mots bien trop violents pour une discussion et bien trop solennels pour une dispute. Entre mari et femme, par exemple, on peut s'accuser de beaucoup de choses, mais pas de « vendre son pays », ni de « trahir notre civilisation ». Plus étrange encore : cet affrontement pouvait se suivre sans en rien perdre en passant d'un quartier à l'autre. Il suffisait de tendre un peu l'oreille (comme le printemps était venu, on avait ouvert les fenêtres). La conclusion s'imposait : la radio ou la télévision, la radio et la télévision, un programme écouté au même moment par *toute* la population du pays.

Mais quelle émission avait ce pouvoir d'aimanter ainsi trente ou quarante millions de personnes ? Même le soir de la Coupe du monde, on croisait dehors quelques passants, surtout des passantes, des réfractaires, des révoltés, des que le foot ennuie ou dégoûte.

Et pourtant, à entendre les coups échangés, il s'agissait bien d'un match.

Il s'agissait pour chacun de trouver les mots, les mots qui parlent au cœur. Ou à la peur des électeurs

C'est alors que l'imbécile que je suis s'est souvenu.

Où avais-je la tête ?

Ce soir-là était celui du grand débat.

Ce soir se jouait l'élection présidentielle.

Ce soir était celui de la dernière chance pour les deux finalistes.

Ce soir, il s'agissait pour chacun de trouver les mots, les mots qui parlent au cœur.

Ou à la peur des électeurs.

Ou à leur portefeuille.

Dans ce genre de duel à mort, on a beau croire à l'intelligence des idées, ce sont les mots qui comptent, la force et la simplicité des mots.

Le général de Gaulle avait ce génie-là. Pour ridiculiser les officiers supérieurs qui voulaient prendre le pouvoir afin de garder l'Algérie « française », il les avait qualifiés de « quarteron de généraux en retraite ». La minute d'après, les rebelles rentraient, penauds, dans leurs casernes. Et François Mitterrand, lorsque ses alliés communistes manifestaient contre certaines mesures de réarmement face à l'Union soviétique, il lui avait suffi d'une phrase : « Les pacifistes sont à l'Ouest, les missiles sont à l'Est. »

À ce jeu-là, celle qui menait, pas besoin de consulter les sondages instantanés, était la candidate de la droite extrême. « Horde de réfugiés », « empire de la drogue », « insécurité générale », « extension à l'ensemble du territoire des zones de non-droit », « élites et gouvernement incapables ou plutôt complices » Sous les coups, son adversaire baissait la tête. En dépit de son jeune âge, il connaissait la vie, il avait rencontré des gens, et de toute sorte, et des violents, des qui l'avaient bousculé, même un qui l'avait giflé, la semaine précédente. Mais là, il était soufflé, ébahi par une telle capacité d'aligner de telles contrevérités, portées par la seule force de la haine. Comme un toréador se préparant au coup final, la fameuse estocade, son adversaire se redressa, respira fort, ses yeux brillèrent, ses narines palpitèrent. On voyait qu'elle s'enivrait déjà du goût du sang.

— En conclusion, je vais vous dire, monsieur qui voulez diriger la France…

Soudain, silence. Elle jeta partout des coups d'œil perdus, leva la main pour appeler au secours, elle ouvrait et rouvrait la bouche comme un poisson sorti de l'eau. Et plus rien n'en sortait.

Pauvre duo chargé de l'animation, ou plutôt de la modération, du débat. Deux journalistes de grande expérience, pourtant ; une femme et un homme, bien sûr, parité oblige. Ils se regardèrent, aussi belle et beau l'une que l'autre, la brune et le blond, et aussi désemparés. Du même geste, ils proposèrent un verre d'eau que la candidate refusa, d'un revers de main.

La panique fut générale, on l'imagine ! Les caméras montrèrent avec gourmandise le début de pugilat entre le tout jeune, tout bouillant ministre de l'Intérieur et un éclairagiste à barbe et casquette rouge, la gigue affolée de la directrice générale, sa course dans les couloirs pour aller chercher son adjoint aux programmes, les quintes de rire, inextinguibles, des deux maquilleuses martiniquaises, avant que ne paraisse le pompon :

le message de soutien du dictateur chinois mais écrit dans sa langue ; qui pouvait comprendre ? Lorsque les deux petits chiens bichons de la ministre de la Culture et de la Communication se mirent à hurler à la mort, quelqu'un, gloire à lui ! jugea qu'il valait mieux, pour l'honneur de la France, arrêter les frais. En dépit de ses études à l'École nationale d'administration, il s'y connaissait en technique. D'un coup sec il abaissa la manette idoine. Soudain, le noir total se fit sur tous les téléviseurs de notre beau pays, écrans XXL façon cinéma ou lucarnes minuscules, spécial cuisines, celles qui permettent, bénies soient-elles, de continuer à suivre *N'oubliez pas les paroles* en fatiguant la salade.

Soudain, le noir total se fit sur tous les téléviseurs de notre beau pays

C'est alors qu'en bas de l'écran un message se déroula : « Puisque, madame, vous insultez les êtres humains venus d'ailleurs, nous, mots immigrés, avons, en signe de solidarité, décidé aujourd'hui de commencer une grève illimitée. »

Un blanc suivit. Puis le message reprit : « Ne vous inquiétez pas ! Il vous reste les mots de pure origine gauloise, par exemple *boue, glaise, cervoise, tonneau, chemin, ruche, sapin…* »

Vous imaginez le désordre !

D'autant que l'autre candidat, tout comme les deux journalistes étaient maintenant frappés par cette grève incroyable. Eux aussi ouvraient la bouche pour, au sens strict, ne *rien* pouvoir dire ! Les pauvres ! Comment voulez-vous former la phrase la plus simple, « nous vous présentons nos excuses », ou « dans ces conditions, nous préférons rendre l'antenne. À vous les studios ! », avec seulement du vocabulaire gaulois ? Ces « gauloiseries », comme on avait coutume de dire, avec mépris. Dans notre pays, on voyait souvent les cheminots et les électriciens-gaziers cesser soudain le travail. Mais les mots ? Comment vivre sans eux, sans eux tous, quelle que soit leur origine ?

2

Qu'est-ce que l'AMI ?

Pour que le plus grand nombre possible de ses membres puisse assister à la folle émission que nous venons de vous raconter, l'AMI avait loué près de Notre-Dame une sorte de théâtre abandonné, une très grande salle, dite « de la Mutualité », haut lieu des réunions politiques, du temps où l'avenir des illusions intéressait encore quelqu'un. Aujourd'hui, cette Mutualité légendaire servait plutôt aux entreprises pour « lancer » leurs produits ou y organiser des séminaires de nature à motiver leurs cadres (rappel des « valeurs » du « groupe » et présentation de la nouvelle grille des primes de fin d'année).

Les membres de l'AMI s'étaient glissés comme ils pouvaient entre les petites tables déjà dressées pour le petit-déj du lendemain. Un mot, même un peu long, a beau occuper moins de place qu'un congressiste, ne pas fumer et ne pas rejeter d'haleine, bonne ou mauvaise, on étouffait malgré tout. On peut dire que les mots s'étaient passé le mot, ils étaient venus en foule pour savourer le spectacle du débat télévisé et de la grève soudaine qui avait tout bouleversé. Belle occasion de réaffirmer ce que tout le monde devrait savoir : ce ne sont pas les mots, les bavards, mais seulement toutes ces bouches qui les moulinent du matin jusqu'au soir et à tort et à travers !

Des grands écrans avaient été installés partout. Si bien que nul ne manqua cette scène réjouissante, cette revanche attendue depuis si longtemps, le langage soudain troué de cette candidate ennemie de la diversité du monde. Un beau vacarme s'ensuivit. Rires à gorge déployée (car les mots n'aiment rien tant que s'esclaffer), embrassades (car, oui, les mots qui ne peuvent s'empêcher de se déchirer entre eux savent aussi se montrer bons camarades), chansons comme s'ils avaient bu (car, pour sortir de leur solennité, pour s'envoler, les mots ont besoin de s'aider de musique, comme nous de bons petits pétards d'origine marocaine ou colombienne).

Peut-être vous demandez-vous : qui sont les AMIs ? Allons, faites un effort ! Vous n'avez pas deviné ? Tout bonnement les membres d'une association reconnue d'utilité publique : l'Association des mots immigrés. Fondée en 1936 durant la guerre d'Espagne : les plus beaux mots de la République espagnole trouvaient alors refuge en France. *Compañeros* (n'oublions pas le tilde), *fraternidad*.

Au centre de la tribune rayonnait la secrétaire générale, Mme Indigo. Une toute petite brune juste entrée dans la quarantaine, moins d'un mètre cinquante, sosie de feue la chanteuse très regrettée Édith Piaf, le maximum d'énergie dans le minimum de corps, avec des yeux d'un bleu profond, preuve de certaines amours improbables et mêlées chez ses ancêtres.

Quelle comédie ! Toutes ces femmes et tous ces hommes importants, directeurs et directrices mais aussi pompiers, infirmiers, électriciens, hôtesses d'accueil courant partout sans savoir quoi faire, et tous et toutes la bouche ouverte puisque ne pouvant rien dire d'utile. À part crier : « Grève ! Grève ! », seul mot gaulois ayant quelque pertinence en cette situation.

— Au moins, s'exclama Indigo, le pays va se rendre compte de notre utilité !

— Sans nous, c'est le chaos ! renchérit son adjoint

Artichaut, qui portait sur le visage tout le soleil de sa région d'origine, l'Andalousie.

— Depuis le temps qu'on le leur répétait !

— Vous imaginez si on avait étendu notre grève à l'ensemble du pays ?

Hurlements de rires.

— Tout bloqué !

— Des accidents !

— Des divorces à la chaîne, faute de s'expliquer !

Chacun, selon son tempérament, y allait de son drame, jusqu'à ce qu'Indigo demande le silence.

— Bon, maintenant, que fait-on ?

Deux positions s'affrontaient. Pour les radicaux, il fallait étendre la grève, par exemple aux transports, pour bien faire comprendre à la France l'apport irremplaçable des mots immigrés. Qu'est-ce qu'une gare où ne sont plus annoncés nulle part l'horaire des trains et la voie d'où ils partent ? Car les mots écrits seraient sûrement ravis de se joindre au mouvement. Certains rêvaient de les voir même quitter les dictionnaires : que resterait-il de la langue française ?

Les autres, les modérés, craignaient le désordre, avec une intervention possible de l'armée. Certains militaires attendent toujours le moindre prétexte pour s'emparer du pouvoir. Mieux valait négocier.

Cette dernière opinion l'emporta, de peu. Une délégation fut formée pour rencontrer le Conseil constitutionnel, puisque c'était l'institution chargée de veiller sur la bonne marche de l'élection présidentielle.

Avec sagesse, Indigo avait expliqué que, sans élection, plus de démocratie. La dictature s'installait. Et nul n'est plus ennemi des mots, de la diversité et de la liberté des mots qu'une dictature !

3

Où l'on fait connaissance avec neuf Sages

Les « Sages », car ainsi aiment à se faire appeler ces vieilles personnes, se sont installés au cœur de Paris, dans un jardin clos, sans doute pour rester concentrés et ne pas disperser leurs idées. C'est là que, le lendemain matin du scandale, les AMIs allèrent les rencontrer. Voitures brûlées et renversées, vitrines brisées, la ville portait encore les stigmates des violences de la nuit. Sitôt après l'interruption du face-à-face télévisé, des bandes avaient déferlé dans les rues en criant au complot.

— Qui êtes-vous ? demanda, méprisant, un huissier à chaîne.

Il faut dire que les mots ne payaient pas de mine : c'étaient des sortes d'oiseaux sans ailes, des syllabes volant dans l'air…

— Une délégation de l'AMI.

— C'est quoi, ça ?

— L'Association des mots immigrés !

— Vous croyez que les Sages n'ont que ça à faire ? Surtout après les événements graves d'hier soir ? Allez jouer ailleurs !

Indigo a le sang chaud. On n'est pas pour rien d'origine ibérique.

— Mon petit bonhomme, je serais toi, je baisserais d'un ton.

Et elle lui lança le même sort qu'à la candidate.

Pauvre huissier ! Comment voulez-vous qu'il les chasse avec juste des mots gaulois ? « Truands », « loches », « tonneaux ». Il était tellement éberlué qu'il regarda passer les AMIs sans opposer la moindre résistance.

C'est ainsi qu'ils débouchèrent dans la grande et noble salle, toute de lambris dorés, où les neuf Sages tenaient conseil. Débattant, comme on pouvait imaginer, des mesures urgentes à prendre pour sauver la République.

Leur président, un ancien Premier ministre, se dressa :

— C'est insupportable ! Qu'on nous laisse travailler ! Gardes !

— Tout doux, mon garçon, répliqua tranquillement Indigo. Ou je te fais subir le même sort qu'à la candidate ! Nous sommes les mots immigrés !

— Donc c'est vous, les responsables de ce chaos national ?

— Exact, mon garçon ! Et on pourrait facilement l'aggraver encore si nous ne discutons pas sérieusement.

Les huit autres Sages se consultèrent du regard et l'un après l'autre hochèrent la tête. Leur président se rassit, en montrant des sièges libres. Les choses sérieuses commencèrent.

CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD

L'INFO EN PLUS

À l'autre bout de l'échiquier politique, un académicien s'était déjà élevé contre la tentation du repli sur soi. Un nommé d'Ormesson, qui écrivait : *« Plus que de l'entrée en fraude des vocables étrangers, on ferait mieux de s'inquiéter de la cohérence de la langue. Il n'y a un contrôle des changes – haïssable et nocif – que parce que l'économie est faible.* [...] *Ouvrez les frontières, respirez l'air du large, arrêtez de frissonner dans vos petits complets étriqués ! »* La rencontre des grands esprits ?

Laurent Joly - Jacques Sémelin

Le « mur mémoriel »

La survie de 75 % des Juifs de France n'est pas à porter au crédit de Vichy, mais aux Français et à eux-mêmes. Démonstration par deux historiens sous forme de piqûre de rappel. Sur fond de polémique avec Éric Zemmour.

Familles juives dans le camp de transit de Drancy en 1942, avant leur déportation.

AFP

Les chiffres ont été avancés pour la première fois par Serge Klarsfeld, président de l'association Fils et filles de déportés juifs de France (FFDJF) : 75 % des Juifs de France, dont 85 % de nationalité française, ont survécu à l'extermination. Soit un peu plus de 200 000 individus. Changeons de perspective. En 1942, 40 000 Juifs, en majorité apatrides, ont été déportés. En 1943, ce chiffre baisse à 17 000 et s'établit à 15 000 lors des six premiers mois de 1944 (en hausse, donc). Autrement dit, Vichy a mis à disposition des nazis les forces nécessaires à l'arrestation des Juifs, avant

CE POINT D'HISTOIRE, AUJOURD'HUI MAÎTRISÉ, AURAIT PU ÊTRE CLOS

de relayer dans une moindre mesure leurs exigences, prouvant a contrario qu'il était possible de leur tenir tête.

De fait, pour le Reich, la priorité est le front de l'Est, face à l'Armée rouge, et le Mur de l'Atlantique, dans la perspective d'un débarquement. Vichy, de son côté, se consacre au transfert des travailleurs du STO et à la répression des maquis. Seules une poignée de collaborationnistes et la Milice poursuivent la traque jusqu'à la Libération, avec malgré tout, de meilleurs « résultats ». Ce point d'histoire, aujourd'hui maîtrisé, aurait pu être clos. Il a été relancé par le candidat à l'élection présidentielle Éric Zemmour[1], pour qui

Vichy a sacrifié les Juifs étrangers pour sauver les Juifs français.

Dans *La Falsification de l'Histoire,* Laurent Joly, l'un des meilleurs historiens sur la question, met les points sur les « i », comme il s'y était déjà employé dans *L'État contre les Juifs*. Ce bilan remarquable, tant par le matériau brassé que par la restitution des drames humains et du rôle de chaque rouage administratif, entre carrière et idéologie, reste un modèle du genre. Ici, l'auteur change de registre, au moment où, *« jamais en cinquante ans* […] *l'extrême droite n'aura semblé aussi forte »*. Si le *« doctrinaire »* (Zemmour) réécrit l'Histoire, c'est pour *« réunir droite et extrême droite »*. Et pour *« rendre acceptables des politiques d'exception »,* afin de *« libérer la France de l'invasion musulmane »*. Lesquelles ? On reste sur sa faim.

Le militant Joly convainc moins que l'historien. Plutôt que du côté de Maurras, les obsessions d'Éric Zemmour ne trouvent-elles pas un début d'explication dans sa frayeur de voir un jour les Français minoritaires, à l'instar des Juifs du Maghreb, soumis à la « dhimmitude », ce statut discriminatoire réservé aux non-musulmans ? Sa défense acharnée de l'assimilation, modèle d'intégration républicaine durement écorné par l'abandon des Juifs sous Vichy, ne passe-t-elle pas par une absolution du gouvernement de Pétain, pour être à nouveau crédible ?

LES JUIFS, « ACTEURS DE LEUR SURVIE »

Jacques Sémelin s'oppose, lui aussi, à Éric Zemmour. Dans une tribune au *Monde*[2], l'historien rappelle que le gouvernement collaborateur danois avait donné interdiction à Berlin de toucher aux Juifs, rendant ainsi possible leur sauvetage. Les travaux de ce spécialiste des crimes de masse ont l'originalité de s'intéresser aux Juifs comme *« acteurs de leur survie »* et non comme victimes passives. Le passionnant *Une énigme française* est à la fois la synthèse des précédents, le récit de ses entretiens avec son collègue américain Robert Paxton, avec Robert Badinter, Serge Klarsfeld, Simone Veil, et de l'élaboration de ses thèses. Privilégiant le *« bas »* (les individus) au *« haut »* (les relations entre les dirigeants de Vichy et du Reich), il détaille les différentes postures des juifs, entre *« accommodation »* (l'enregistrement comme Juif), *« ruse »* (l'usage de faux papiers), *« fuite »* (à la campagne) ou *« planque »* (en ville). Il souligne le rôle extraordinaire des mouvements d'entraide, du curé et de l'instituteur, des réseaux de sociabilité dans les milieux bourgeois, renversant l'image d'une *« France de salauds »* véhiculée par le film *Le Chagrin et la Pitié* (1969).

Toujours dans la nuance et la complexité, il constate, malgré tout, que dans les pays placés sous le contrôle de l'occupant (Pays-Bas, Belgique), ou ceux où l'État a été détruit (Pologne, Lituanie), le taux d'extermination des Juifs est bien plus élevé

DANS LES PAYS SOUS CONTRÔLE DE L'OCCUPANT, LE TAUX D'EXTERMINATION EST BIEN PLUS ÉLEVÉ

que dans ceux qui ont collaboré (Vichy, Danemark)… Il regrette que les élèves retiennent du discours de Chirac au Vél-d'Hiv que la France est coupable, alors que seul Vichy l'est. Plus que tout, il déplore que notre pays soit confronté à un *« mur mémoriel »,* la mémoire sur cette époque s'étant fixée sur le génocide, plutôt que sur le sauvetage des Juifs. **Emmanuel Hecht**

1. À noter également la parution de *Mon année en Zemmouri*e (Flammarion) de notre contributeur Hubert Prolongeau (lire notre article page 16).

2. « M. Zemmour, votre rhétorique est celle de "l'entrepreneur identitaire" qui peut entraîner un pays au massacre. », *Le Monde* du 2 décembre 2021.

★★☆☆☆

LA FALSIFICATION DE L'HISTOIRE. ÉRIC ZEMMOUR, L'EXTRÊME DROITE, VICHY ET LES JUIFS

LAURENT JOLY

140 P., GRASSET, 12 €.

★★★☆☆

UNE ÉNIGME FRANÇAISE. POURQUOI LES TROIS-QUARTS DES JUIFS EN FRANCE N'ONT PAS ÉTÉ DÉPORTÉS

JACQUES SÉMELIN, AVEC LAURENT LARCHER

224 P., ALBIN MICHEL, 19 €

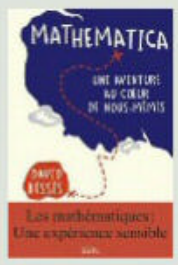
MARQUE-PAGE

par Aurélie Marcireau

MATHS SENSIBLES

1 000 000 000 - 1 = 999 999 999. C'est évident. Ce nombre, on le voit. Pour résumer, les mathématiques, il faut les voir. D'ailleurs, si un cerveau en train de calculer était transparent, le spectacle serait fascinant. En lisant le livre du mathématicien David Bessis, on ne sait plus où donner de la tête, mais on se passionne pour cette matière longtemps détestée. Le normalien, chercheur au CNRS, réussit avec *Mathematica* le tour de force de rendre une équation sexy et de lever un sort : non, il n'y a pas de bosse ou autre gnon des maths, avec d'un côté les bons par la grâce d'Euclide, et de l'autre les nuls. C'est un muscle, une discipline, limite une hygiène de vie. Qui apprécierait des partitions de musique qui ne pourraient être interprétées ? Imaginez que l'on puisse jouer les maths comme une partition : une étoile qui devient équation se traduirait par creux-pointe-creux-pointe-creux-pointe-creux-pointe…

Il faut *« refuser d'apprendre et aborder les maths comme une expérience sensuelle. La fonction des énoncés mathématiques est de susciter des images mentales et seules ces images mentales permettent de comprendre. Une fois qu'on a les bonnes images mentales, tout devient évident »,* nous dit l'auteur. On croise dans ces pages des exercices de visualisation, l'athlète Fosbury, le mode d'emploi d'un grille-pain, l'intérêt du « système 3 » et quelques génies. Une lecture enrichissante. Quant à savoir *« combien fait la somme des nombres entiers de 1 à 100 ? »,* on se donne encore un peu de temps pour comprendre… pourquoi on s'est trompé.



★★★★☆

MATHEMATICA. UNE AVENTURE AU CŒUR DE NOUS-MÊMES

DAVID BESSIS

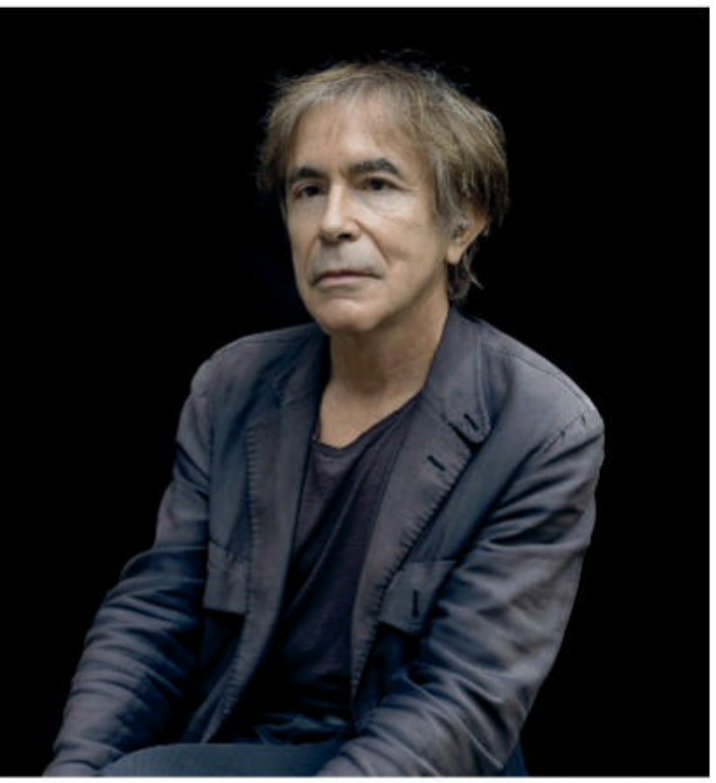
320 P., SEUIL, 19,90 €

AUDREY SOVIGNET

François Jullien

En finir avec l'idée de Dieu ?

Dans un premier essai, le philosophe montre comment, après avoir été tentée par elle, la Chine a évité l'idée d'un Dieu créateur. Dans un second, il forge une alternative à ces deux conceptions du monde.



Quand les Jésuites entreprirent au XVII^e^ siècle d'évangéliser la Chine, ils cherchèrent dans le mode de pensée chinois un *« appui »* à l'introduction de notre idée d'un Dieu transcendant créateur du monde. Et ils crurent l'avoir trouvé dans la notion de « Ciel » [Tian]. Mais ils durent déchanter : malgré une similitude de surface, le Ciel chinois n'a rien à voir avec notre Dieu.

Dans *Moïse ou la Chine,* le sinologue et philosophe François Jullien confronte avec maestria les deux. Car si le Ciel chinois dérive de la conception d'un *« Seigneur d'en haut »* en vigueur jusqu'à la fin du deuxième millénaire avant notre ère, il s'en est peu à peu dissocié. Lui ne domine pas les choses qu'il n'a pas créées ; il en exprime seulement la raison *« immanente »* : il traduit le flux régulé du monde, pris entre des tensions opposées (yin/yang), qui, par leur remplacement incessant, installent une harmonie d'ensemble. Et cet *« écart »* a fait naître en tout domaine des conceptions très étrangères aux nôtres. La *« morale »* chinoise ne part pas ainsi de l'idée d'un individu séparé des autres. Elle est d'emblée *« socialisée »*. En politique, le Prince n'est pas, comme chez nous, ce démiurge, régulièrement associé à la figure de Dieu, qui modèle les choses : il est – du moins au niveau des intentions – celui qui, comme l'a dit Confucius, fait respecter, car lui-même s'y conforme, le cours *« naturel »* du monde. Et, dans un très beau chapitre, Jullien montre tout ce que ces conceptions ont pu trouver, dans la conduite de la vie, de répondant dans la doctrine du Dao, de la « Voie », laquelle opère sans coup de force, voire sans jamais être formulée – là où nous, Occidentaux, avons privilégié l'*« existence »* (« ek-sistence », écrivait Heidegger, avec le préfixe grec ἐκ, « hors de »), soit la sortie dramatique et exaltante de la vie courante.

Privilégier, dans ces conditions, une voie plutôt qu'une autre, n'a aucun sens. Jullien milite depuis toujours pour un enrichissement mutuel, par *« percussion »* entre elles, des cultures. Car si la *« morale »* chinoise paraît moins agressive que la nôtre, elle rogne en même temps ce que nous appelons notre *« liberté »*. Et si l'idée de *« Ciel »* est plus concrète, celle d'un Dieu créateur pourrait expliquer le formidable développement de notre *« Science »*. Car si le monde a été créé par Dieu, il est *« préordonné »*, structuré par une *« Vérité »* supérieure, et on peut découvrir en lui des lois objectives…

ACCÉDER À UNE « VRAIE VIE »

Son second essai tente, à partir de là, d'élaborer un concept qui réponde aux apories des visions européenne et chinoise : *« l'incommensurable »*, soit tout ce qui, émanant de l'homme, excède le langage, l'échange économique et les conventions sociales et se voit *« rabattu »* à la commune mesure par eux, nous empêchant d'accéder à une *« vraie vie »* en phase avec nos désirs les plus profonds : la jouissance, l'intime, la mort, etc.

Cette réflexion déroute par son abstraction. Elle n'évite pas une certaine circularité et repose sur des bases in fine très occidentales. Mais il faut rendre gré à François Jullien d'ouvrir ainsi une alternative entre notre idée de Dieu et son absence en Chine : de proposer un véritable chemin *« interculturel »* de pensée.

Patrice Bollon

★★★☆☆

MOÏSE OU LA CHINE. QUAND NE SE DÉPLOIE PAS L'IDÉE DE DIEU

FRANÇOIS JULLIEN

370 P., L'OBSERVATOIRE, 21 €

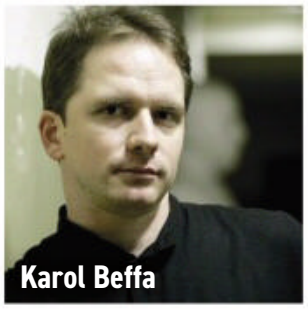
★★★☆☆

L'INCOMMENSURABLE. UN CONCEPT PEUT-IL CHANGER LA VIE ?

FRANÇOIS JULLIEN

300 P., L'OBSERVATOIRE, 19 €

HANNAH ASSOULINE/L'OBSERVATOIRE


Karol Beffa

Retrouvailles musicales

Aimez-vous Ravel ? Poulenc ? César Franck ? Encore à l'époque de ses études au CNSM, explique Karol Beffa, dans les années 1980-1990, ce genre de question vous faisait passer pour un irrécupérable plouc aux yeux des professeurs et des tenants de la doxa, pour qui l'histoire de la musique savante est une *« ligne droite menant de Bach à Stockhausen via Beethoven, Wagner, Schoenberg et Webern »*. C'est donc en autodidacte, presque en clandestin, que Beffa s'est intéressé à des compositeurs méprisés par les spécialistes : Poulenc, Hahn, le Groupe des Six, Satie, Roussel, Nadia Boulanger, Zoltán Kodály, Dutilleux, jusqu'aux minimalistes américains et à… Vladimir Cosma ! Il retrace aujourd'hui l'histoire de cet *Autre XXe Siècle musical* avec un enthousiasme communicatif qui mêle biographies, analyses et souvenirs personnels de ses expériences de journaliste, d'ancien étudiant du Conservatoire et d'interprète-compositeur. Outre qu'il donne envie de se ruer chez un marchand de disques, ce récit accessible et passionnant est une pièce à verser au dossier de la guerre qui, depuis des années, oppose les partisans de la tonalité retrouvée aux gardiens sourcilleux du dogme atonal. Figure du premier camp, Beffa devrait, avec ce beau livre, gagner des recrues. **Bernard Quiriny**

Wendy Lower

La photo du massacre

Une femme tient un enfant par le bras au bord d'un ravin. À quelques centimètres d'elle, le canon d'un fusil ; autour, des hommes en uniforme. Cette image de la « Shoah par balles » menée par les Einsatzgruppen, qui a anéanti des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants juifs d'Europe de l'Est, est difficilement regardable. Des photographies comme celle-ci, montrant le crime en train de se réaliser, sont rares : une dizaine.

Quand Wendy Lower, professeure d'histoire contemporaine et chercheuse reconnue sur la Shoah en Ukraine, se retrouve face à elle en 2009, elle décide de mettre des noms et des histoires sur les victimes, bourreaux et témoins. Elle étudie cette cellule familiale, lieu de transmission qui préserve l'intégrité des communautés, et représentait donc le lien à détruire pour les génocidaires. *« Ravin raconte l'histoire d'une photographie et du pouvoir qu'elle a de retenir notre attention, de nous révéler une mine d'informations sur la Shoah et d'exiger de nous que nous agissions. »* Cette photographie a été prise le 13 octobre 1941, à Miropol, en Ukraine. Elle montre les derniers moments d'une famille juive que l'autrice identifie au terme d'une grande enquête, *Le Ravin,* qui interroge notre rapport à la mémoire, aux témoignages et à la justice. **Aurélie Marcireau**

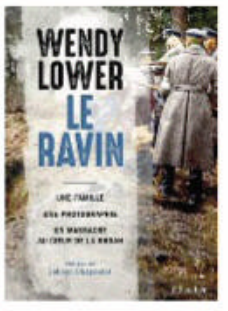
Martine Reid

Retour en grâce

En voilà une que le temps a achevée plus sûrement que la mort elle-même. Qui se souvient de Madame de Genlis ? La belle Félicité était pourtant une vedette des belles lettres de la fin de l'Ancien Régime à la Restauration. Elle est l'autrice de dizaines d'ouvrages de pédagogie, de romans et de théâtre. Selon sa biographe Martine Reid, les écrivains romantiques ont planté les clous de son cercueil à grands coups de misogynie. Dans *Madame de Genlis,* elle ne concède que du bout de la plume que celle-ci était déjà démodée au milieu d'un XIXe siècle en quête de nouveauté. Félicité était à la fois une avant-gardiste et une femme de son temps. Cette petite aristocrate de province a voulu vivre de sa plume en femme indépendante dès l'aurore de la Révolution.

Elle s'installe au Palais-Royal, la demeure des Orléans, où elle s'impose comme la nouvelle maîtresse de maison en étant à la fois l'amante de Philippe d'Orléans, l'amie de sa femme et la précepteur de ses enfants. Prise dans les contradictions de la noblesse éclairée, elle se positionne sur une ligne de crête entre des valeurs morales obsolètes – elle déteste les philosophes – et un libéralisme chevronné. Une femme au caractère décidément enlevé à découvrir. **Virginie Girod**

★★★☆☆
L'AUTRE XXe SIÈCLE MUSICAL
KAROL BEFFA
240 P., BUCHET-CHASTEL, 22,90 €



★★★☆☆
LE RAVIN (THE RAVIN)
WENDY LOWER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JOHAN FRÉDÉRIK HEL GUEDJ,
304 P., TALLANDIER, 20,90 €

★★★☆☆
MADAME DE GENLIS. LA PÉDAGOGUE DES LUMIÈRES
MARTINE REID
284 P., TALLANDIER, 20,90 €

AMÉLIE TCHERNIAK/BUCHET-CHASTEL – JONATHAN PETROPOULOS/L'OBSERVATOIRE - DR/TALLANDIER

3 POCHES EN BREF

★★★★☆
QU'EST-CE QUE L'ESCLAVAGE ?
OLIVIER GRENOUILLEAU
512 P., FOLIO HISTOIRE, 10,90 €

Qu'est-ce qu'un « esclave » ? Pourquoi a-t-on pensé qu'au Brésil l'esclavage était plus doux qu'ailleurs ? Que celui pratiqué aux États-Unis était le pire de tous ? Que ceux d'Afrique ou de la Grèce antique relevaient de traditions plus ou moins « acceptables » ? Grenouilleau se pose ces questions depuis trente ans et cette somme parue en 2014 en est la synthèse. **Jean-François Paillard**

★★☆☆☆
DANS LA TÊTE D'UN CHIEN
GREGORY BERNS
308 P., HUMENSIS/ALPHA, 9 €

À quoi peut penser notre animal préféré ? Gregory Berns s'y est intéressé scientifiquement, s'associant à un éducateur canin pour apprendre à sa chienne, et à d'autres chiens, à rester dans un appareil d'IRM et à y effectuer différentes tâches. Il a ainsi étudié comment leur cerveau réagissait à des gestes, images, odeurs… Mais cela permet-il vraiment de savoir ce que cela fait d'être un chien ? **C.M.**

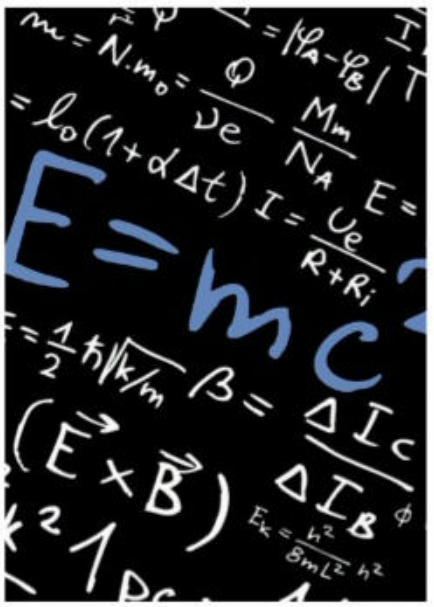
★★★☆☆
MISÈRE DE L'HOMME SANS DIEU. MICHEL HOUELLEBECQ ET LA QUESTION DE LA FOI
CAROLINE JULLIOT, AGATHE NOVAK-LECHEVALIER (DIR.)
384 P., FLAMMARION/CHAMPS ESSAIS, 14 €

L'humanité fatiguée peut-elle vivre sans Dieu ? Michel Houellebecq ***[lire page 52],*** **adolescent, a dévoré les *Pensées* de Pascal et mesuré depuis l'enfer de la modernité. L'ouvrage, qui sonde l'horizon religieux de son œuvre, explore l'influence fondamentale du positivisme d'Auguste Comte et la possibilité d'une société sans Dieu. Schopenhauer, les textes bouddhiques et les romans d'anticipation de l'ère victorienne ont orienté la structure même de sa narration.** **Olivier Cariguel**

Alain Riazuelo

Il était une fois la physique

Voici l'équation scientifique la plus célèbre. Celle qu'on cite spontanément, sans la comprendre : $E = mc^2$. Mais que signifie-t-elle ? Et surtout, pourquoi est-elle si importante ?



Alain Riazuelo ne se contente pas d'expliquer la physique sous-jacente – et passionnante – derrière cette équation. Il nous raconte son histoire. D'où elle vient, avec la longue controverse sur la nature de la lumière (onde ou corpuscules ?). Comment les mesures de plus en plus précises de la vitesse de la lumière ont conduit la physique à une impasse à la fin du XIXe siècle. Et de quelle manière le tout jeune Einstein, à 26 ans à peine, a révolutionné la physique en publiant en 1905 quatre articles prodigieux. L'un, notamment, montre que la lumière se comporte dans certains cas comme si elle était formée de particules. Einstein relance ainsi la vieille controverse sur la nature de la lumière, que l'on croyait pourtant tranchée. Il ne s'arrête pas en si bon chemin. Prenant acte que la vitesse de la lumière est indépassable, il en déduit un concept révolutionnaire : l'espace et le temps ne sont pas deux entités indépendantes, mais se fondent dans une entité unique, l'espace-temps. Un concept totalement contre-intuitif, qui mène à des paradoxes troublants.

Et la fameuse équation ? Elle montre que l'énergie (E) et la masse (m) ne sont pas non plus des entités séparées. On peut transformer de la masse en énergie – c'est ce qui se fait dans les étoiles et les réacteurs nucléaires – et de l'énergie en masse. Et le c^2 ? C'est juste un nombre gigantesque : la vitesse de la lumière multipliée par elle-même. Autrement dit, une petite quantité de masse peut donner une énorme quantité d'énergie. À travers cette équation, Alain Riazuelo raconte dans *Pourquoi $E = mc^2$* le véritable grand œuvre d'Einstein : la relativité générale. Et il nous offre une plongée hors du commun dans la formidable aventure qu'est la recherche en physique. **Cécile Michaut**

★★★★☆
POURQUOI E = MC²
ALAIN RIAZUELO
480 P., HUMENSCIENCES, 18 €

DR

FABRICE
D'ALMEIDA

CE PEUPLE QUI FAIT TOUJOURS PEUR

En 1848 naît la IIe République française. Un régime passionnant dont Marie-Hélène Baylac fait l'histoire aujourd'hui. Avec une thèse. L'évolution de ce court mais fondamental régime serait due à la peur du peuple. Or, ne traversons-nous pas une épreuve similaire : une constitution vieillie, des élites perverties, et le sombre horizon de la dictature ?

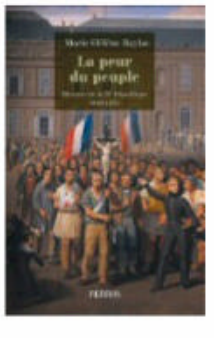
Rouvrons le dossier. La IIe République laisse un héritage précieux. Pour la première fois, le président est élu au suffrage universel direct, certes masculin. Mais les femmes font une entrée brillante dans le débat public. Elles créent leurs clubs politiques, leurs journaux derrière Désirée Gay ou Eugénie Niboyet. Elles inventent le féminisme. Flamboyante aussi, la vie intellectuelle avec Victor Hugo, Flaubert, Tocqueville, Thiers, Lamennais, Courbet… Toutes les facettes artistiques et littéraires du XIXe siècle scintillent.

Toutefois, ce régime né d'un soulèvement populaire entre les 22 et 24 février 1848 peine à se stabiliser. Les révoltes ne cessent. À deux reprises, cette même année en avril en province et en juin à Paris derechef, la troupe tire sur les mécontents au fusil et au canon. Car les barricades couvrent la ville. Ce sont les bourgeois, les jeunes nobles et les gardes nationaux de banlieue qui massacrent les ouvriers, les artisans et les étudiants en armes. Ce peuple paraît indomptable… En fait, il cherche un maître.

Ce sera Louis Napoléon Bonaparte, le prince président élu à la surprise générale en décembre 1848. Fin stratège et calculateur, il parvient à détourner les masses de la République qu'elles avaient tant attendue, entre promesse de grandeur et dénonciation des conservateurs qui s'arc-boutent dans la Chambre des députés. Quand il impose son coup d'État le 2 décembre 1851, seuls quelques parlementaires essayent de résister. Victor Schœlcher, qui avait mené la bataille pour l'abolition de l'esclavage, y voit sa vareuse trouée par une baïonnette, en tentant d'éviter le massacre de civils. Le député Baudin y meurt, victime dans une escarmouche. Une heure auparavant, ce martyr de la démocratie disait à un ouvrier : *« Vous allez voir comment on meurt pour 25 francs. »* 25 francs, le montant de l'indemnité parlementaire.

Il y a tout cet élan dans ce livre de Marie-Hélène Baylac, *La Peur du peuple,* qui se lit comme un roman. Et plus encore. On y retrouve la belle langue de l'époque, les idées généreuses, les stratégies mesquines. Et l'on éprouve un vertige, tant cette période ressemble à la nôtre en condensé, en accéléré. On y voit déjà une classe politique redoutant ses électeurs au point de retirer à une grande partie d'entre eux le droit de vote : la loi du 31 mai 1850 supprime le droit de vote à trois millions d'électeurs, sur un total de neuf millions. Aujourd'hui, par un mécanisme de découragement, un sentiment d'impuissance, des millions de femmes et d'hommes sont de nouveaux exclus des listes électorales, et l'abstention grossit. Et cette crise économique lancinante, ce chômage, cet engourdissement des initiatives. L'impression d'un déclin de la « Grande Nation ».

Bien sûr, cet épisode majeur de notre passé possède sa propre dynamique. Il se situe en un temps où la révolution industrielle bouleverse les sociétés. L'économie nouvelle et les idées libérales changent la hiérarchie sociale. Les ouvriers apparaissent, les nobles s'éclipsent, les capitalistes prolifèrent. De nos jours, la mondialisation produit des effets similaires. Elle modifie le jeu des fortunes et l'ordre du travail. Son repli actuel inquiète les élites qui voient dans le réveil identitaire des peuples un danger. Les nuages sont différents. Mais l'orage gronde encore.



★★★★★
LA PEUR DU PEUPLE. HISTOIRE DE LA IIe RÉPUBLIQUE (1848-1852)
MARIE-HÉLÈNE BAYLAC
480 P., PERRIN, 24 €

AUDREY SOVIGNET

Yascha Mounk

LE DÉFI MULTICULTUREL

Après le succès mondial du *Peuple contre la démocratie*, le politologue explore la question du multiculturalisme dans son nouvel essai, *La Grande Expérience.*

Voici un livre qui devrait faire grand bruit ! Il s'attaque en effet avec rigueur et honnêteté à une question aussi centrale que mal posée : comment faire fonctionner harmonieusement une société démocratique, devenue multiculturelle dans les faits ? Cette question a obsédé le débat public de l'automne et a de bonnes chances d'être une des questions centrales de l'élection présidentielle, candidature d'Éric Zemmour oblige.

Commençons par les constats. Les sociétés d'Europe de l'Ouest et d'Amérique du Nord sont de moins en moins homogènes culturellement, c'est-à-dire qu'y coexistent des sous-groupes ethniques et religieux de plus en plus divers. Au Royaume-Uni en 1945, moins d'une personne sur vingt-cinq était née à l'étranger ; aujourd'hui c'est une sur sept. Un regard sur l'histoire des sociétés multiculturelles invite au pessimisme. Soit elles sombrent dans le tribalisme, en l'absence d'autorité centrale. Soit elles fonctionnent par la domination d'un groupe sur les autres (généralement le groupe majoritaire par l'ethnie ou la religion). Jusqu'à une date récente, la majorité des sociétés occidentales fonctionnait selon ce schéma de la domination (coloniale ou ségrégationniste). La troisième option, la fragmentation de la société, n'est pas davantage rassurante. En théorie, la démocratie libérale ne reconnaît que deux instances : les individus, qui forment une association d'égaux-citoyens, et l'État. La montée en puissance du multiculturalisme fait revenir une troisième instance : des sous-groupes plus ou moins compacts dans leurs affinités culturelles. C'est donc une relation à trois termes qui doit à l'intérieur de la société se négocier entre l'individu, l'État et les sous-groupes culturels. Yascha Mounk dépeint bien la subtilité et la fragilité de cette relation. L'enjeu pour l'État qui veut faire fonctionner une société multiculturelle est de protéger simultanément les sous-groupes culturellement minoritaires des discriminations voire des persécutions de la majorité, tout en protégeant chaque individu des éventuelles pressions exercées sur lui par son sous-groupe religieux ou ethnique. L'auteur écarte le communautarisme qui permet certes d'éviter la persécution par la majorité des minorités ethniques ou religieuses mais enferme dans leur communauté les individus qui souhaiteraient s'en émanciper.

SE DÉPASSER DANS UNE ŒUVRE COMMUNE

Pour faire fonctionner les sociétés multiculturelles, il faut un projet de société commun qui conduise les membres des sous-groupes à se rencontrer, et même à se dépasser, dans une œuvre commune. Mounk, qui convoque les travaux du sociologue Ashutosh Varshney sur la difficile coexistence entre hindous et musulmans, marche sur une ligne de crête en proposant un « *patriotisme culturel* » qui ne soit ni le patriotisme ethnique, forcément rattaché à un groupe majoritaire, ni le patriotisme constitutionnel un peu abstrait et qui se fonde notamment sur le récit national et des arrangements institutionnels. Les solutions sont largement nationales. À cet égard, on ne peut que regretter que l'auteur ne s'intéresse pas à la laïcité, qui est une solution politique au problème conceptuel posé par le livre puisqu'elle garantit liberté absolue de conviction religieuse ou culturelle de chacun, tout en préservant la neutralité de l'État et des services publics. Elle protège les individus d'éventuelles coercitions et ménage l'autonomie d'un espace républicain proprement politique où il n'existe que des égaux-citoyens. C'est dans la laïcité que résiderait l'avenir de nos sociétés démocratiques multiculturelles.

Certes les solutions proposées par l'auteur sont assez convenues et abstraites. Mais on ne lui en tient pas griefs tant il était urgent de disposer d'un ouvrage de cette ambition comme un vademecum.

David Djaïz

HANNAH ASSOULINE/L'OBSERVATOIRE

LA GRANDE EXPÉRIENCE. LES DÉMOCRATIES À L'ÉPREUVE DE LA DIVERSITÉ (THE GREAT EXPERIMENT. WHY DIVERSE DEMOCRACIES FALL APART AND HOW THEY CAN ENDURE)
YASCHA MOUNK
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR BENJAMIN PEYLET, 432 P., L'OBSERVATOIRE, 22 €

Norman Ajari

REFAIRE LA DIFFÉRENCE

Après *La Dignité ou la mort*, le jeune philosophe franco-américain, professeur à l'université de Philadelphie, publie *Noirceur*, dans lequel il développe le concept d'« afro-pessimisme ».

La « question raciale » divise de nouveau le monde, notamment l'Amérique du Nord et la France. Les deux camps sont bien connus : d'un côté, ceux qui croient parvenir à renverser les rapports de domination en censurant les arts et les lettres ; de l'autre, ceux qui imaginent qu'une déferlante d'agités alimenterait un dangereux militantisme jusque dans les universités. Pour creuser plus profond que cet affrontement binaire, rien de tel que la *« tentative d'histoire immédiate des idées »* que propose Norman Ajari. Formé à Toulouse, ce philosophe connaît bien les différences entre la France, les États-Unis et les Caraïbes. Après un essai où il a renouvelé l'éthique *(La Dignité ou la mort. Éthique et politique de la race,* La Découverte), son nouvel opus dégage des perspectives où quelques préjugés sont patiemment anéantis. Prenant pour références principales deux auteurs américains – Frank Wilderson et Jared Sexton –, Ajari explore ce qu'il nomme *« l'afro-pessimisme »*.

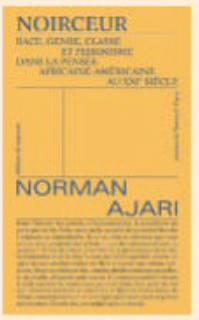
Cette doctrine propose d'interpréter la vie des Noirs d'aujourd'hui selon le « paradigme de l'esclave », qui repose sur trois éléments : être exposé à des actes de violence gratuite, vivre sans pouvoir influer sur le devenir historique de la société (ce qu'il appelle la mort sociale), et être considéré comme un individu absolument interchangeable avec un autre. Devant ce triste constat, beaucoup voudront blâmer le capitalisme, mais Ajari est plus précis. D'abord, il soutient que le rejet des Noirs dans une « noirceur » synonyme d'abjection n'est pas politique, ni systémique, car elle est inscrite à un niveau où l'expérience même de vivre se conçoit par différence. En effet, la noirceur est une différence, et si cette différence est historiquement construite, cela ne signifie pas qu'il suffise d'en prendre conscience pour l'effacer. Au contraire, si prendre conscience a un sens, c'est plutôt pour souligner la différence et apprendre à l'affirmer.

UNE ALTÉRITÉ ANCRÉE DANS LA CHAIR

Ensuite, cet ancrage de la différence dans la chair humaine (laquelle engage toute une organisation libidinale de fantasmes, mais aussi toute une grammaire de la violence) impose de renoncer à deux tendances que nous pensons constitutives des sociétés démocratiques : un lointain idéal de réconciliation universelle autour de l'unité de la nature humaine, et une croyance plus locale en un progrès continu des droits. L'afro-pessimisme rejette *« le grand récit de l'émancipation noire »* du fait que *« l'arme la plus puissante entre les mains de l'oppresseur est devenue l'espoir de l'opprimé »*.

Sur ces fondements, où va-t-on ? L'afro-pessimisme n'est nullement un appel à l'insurrection ou à la purification morale ; il invite simplement à renoncer à une forme morbide d'optimisme, où l'on s'obstine à prendre pour objectif l'homogénéisation de tous. Sous la plume d'Ajari, le radicalisme noir s'affirme ainsi *« comme une tradition spécifique, répondant aux enjeux de populations particulières, et qui a développé ses propres valeurs et sa propre vision »*. Son existence participe d'un véritable pluralisme des usages de la raison, des normes éthiques, des idéaux sociaux à partir desquels nous évaluons la réalité. Vous me direz : quel usage peut-on en faire si l'on est blanc ? Eh bien ! Le lire. Lui faire de la place, en être le témoin, l'interlocuteur, l'autre.

Maxime Rovère



NOIRCEUR. RACE, GENRE, CLASSE ET PESSIMISME DANS LA PENSÉE AFRICAINE-AMÉRICAINE AU XXIe SIÈCLE
NORMAN AJARI
250 P., DIVERGENCES, 15 €

2019 CRANE PHOTOGRAPHY, INC/DIVERGENCES

Bruno Patino

« DES PROGRÈS ONT ÉTÉ FAITS DANS LE CONTRÔLE DES MONSTRES »

Après le succès de *La Civilisation du poisson rouge*, qui analysait notre rapport aux plateformes numériques et aux écrans, le journaliste et président d'Arte poursuit sa réflexion dans le très bienvenu *Tempête dans le bocal*.

JF PAGA/GRASSET

Que s'est-il passé dans « notre bocal » depuis 2019 ?

Bruno Patino. Beaucoup de choses ! Avant tout, un immense paradoxe : bien sûr, notre rapport aux écrans s'est intensifié à cause de la Covid et du confinement ; mais, en même temps, notre rapport aux grandes plateformes s'est transformé. Il a perdu une grande part de son innocence. Nous sommes beaucoup plus lucides qu'avant sur les effets de l'économie de l'attention. C'est la tempête dans le bocal, mais nous sommes en train de trouver les solutions pour en sortir. C'est cela que je veux raconter.

Est-ce la suite des aventures du poisson rouge ?

B.P. : J'aurais pu appeler ce livre « Le poisson rouge contre-attaque » *[rires]* ! Le succès du *Poisson rouge* m'a submergé. Je me suis rendu compte que le livre correspondait à un ressenti général encore non exprimé. J'ai pu mesurer son écho par les demandes d'interventions, de projets dans les écoles. Un groupe de rap s'en est servi pour un album [*Burrhus* du groupe Cabadzi] ! L'image du poisson a commencé à exister par elle-même. Le livre racontait comment l'économie de l'attention des grandes plateformes a provoqué, pour nous, une relation de dépendance aux écrans et, pour les sociétés, une polarisation croissante. Il expliquait comment cette économie se structurait et quels instruments elle utilisait, pour s'achever par un tout petit chapitre sur les solutions. J'ai reçu beaucoup de courrier et je me suis mis à écrire sur ce qui arrivait ensuite : la tempête ne s'est pas calmée, au contraire – le Capitole ! les antivax… – mais l'« après » a commencé. *Tempête dans le bocal* est un livre optimiste : nous sommes moins crédules, et des solutions commencent à émerger.

Vous expliquez que Facebook n'est pas le mal absolu, mais apparaît presque dépassé, obligé de mettre des *« freins bricolés »*, d'employer des hommes pour amoindrir les biais des machines créées par des hommes…

B.P. : On voit bien que les grandes plateformes essaient de construire des freins à leur moteur tout en continuant à développer le moteur ! Les géants du numérique essayent de réfléchir à leur outil de gouvernance tout en ne lui permettant pas de remettre en cause le modèle économique à l'origine de leur souci. Nous ne sommes pas dans une lutte du bien contre le mal, mais dans un paradoxe métaphorique. Mark Zuckerberg et Facebook incarnent aujourd'hui toutes les complexités de ce que j'essaie de décrire : cet homme seul et sa garde rapprochée qui – par l'outil qu'ils ont créé – encadrent la conversation moderne. Il édicte les règles conversationnelles de trois milliards d'individus ! Le film qui lui était consacré *[The Social Network]* était très « américain », axé sur la réussite idividuelle. On ne ferait pas le même film aujourd'hui car ce qu'il incarne le dépasse. Le livre essaie de montrer à la fois ce qu'a été notre vie via les écrans à 100 % du temps et ce qui est en train de se passer dans cette mise à distance relative pour essayer de maîtriser le phénomène.

C'est un marché ou un espace public ?

B.P. : Plus qu'un espace public, c'est devenu notre espace principal régi par le marché. L'idée de se dire que les plateformes font ce qu'elles veulent, car vous n'êtes pas obligés d'y aller, ne peut pas s'appliquer dès lors que l'on parle de milliards d'individus. En réalité, leur responsabilité sur nos vies du point de vue de l'équilibre personnel et de la vie collective est réelle.

Que faire face à ce que nous ne maîtrisons pas : les algorithmes ?

B.P. : Un peu comme les géants de l'alimentaire, les plateformes doivent être

responsables de l'effet que provoque sur nous ce qu'elles nous proposent. Cette idée avance. La première brique est de comprendre et d'auditer les incidences de leurs algorithmes. Nous avons tous en tête des anecdotes de dépression, de modification de l'attention liées aux écrans pour l'individuel ou de polarisation pour le collectif. Il faut pouvoir évaluer scientifiquement ce qui se passe, c'est-à-dire expliquer les algorithmes et mesurer leur portée. Pensez à ce que dit Frances Haugen ! Facebook dispose de résultats d'études qui ne sont pas rendus publics. L'entreprise empêche les acteurs tiers – universitaires, etc. – de travailler en ne donnant pas accès aux données, mais elle mène à bien dans le même temps des études qu'elle ne rend pas publiques ! Les grandes sociétés ont toujours essayé de faire en sorte que ces études n'attaquent jamais leur modèle économique. C'est le cœur du problème : comme les algorithmes sont structurés en vue de rendre très efficace économiquement leur vente de publicités ciblées, elles freinent à l'idée qu'on puisse leur demander de modifier ou de modérer l'effet de ces derniers. Mais paradoxalement, je suis beaucoup plus optimiste que quand j'ai écrit le *Poisson*. Après une première étape, celle de l'adhésion à l'utopie numérique, et une deuxième consistant en sa critique, nous sommes parvenus à la troisième : la construction de solutions à l'aide du triptyque réparer-contrôler-construire une alternative. Pour ce qui est de la réparation des machines et la modération, nous avons progressé. Dans le contrôle par la responsabilité algorithmique, les choses avancent tout comme dans la construction d'alternatives. Aucune plateforme aujourd'hui ne dit dans son discours public qu'elle n'a pas à être responsable de quoi que ce soit ! Des progrès ont été réalisés quant à cette idée de contrôler les monstres, et les plateformes ont elles aussi commencé à mener des actions *[comme Facebook avec son Oversight Board]*. Même notre rapport individuel aux écrans évolue !

Mark Zuckerberg annonce officiellement le 28 octobre 2021 le nouveau nom de Facebook : Meta.

Y a-t-il un risque de fracture sociale entre une civilisation de la « gamisation » d'un côté et ceux qui auront le luxe de faire des cures de désintox numérique ?

B.P. : L'univers connecté qui est le nôtre est une alliance entre le calcul et le jeu : c'est le monde du calcul universel et du jeu permanent. Dès 1993, Jim Clark, le fondateur de Netscape, avait prédit que l'univers allait se « gamifier ». Sa prophétie était juste. Après, on peut avoir une vision dystopique de ces deux éléments – le calcul et le jeu. On les retrouve chez Spielberg avec *Ready Player One* et *Minority Report,* deux adaptations de livres cultes. On peut se dire que l'on s'oriente vers *Ready Player One* avec le métaverse. L'Internet en 2D a capté notre temps, si le métaverse capte notre espace, nous serons absorbés : c'est la fin de l'humanité ! Il faut enseigner et connaître cette dystopie, mais je pense que la façon dont on a réagi à la domination des plateformes ante-métaverse fait espérer qu'on ne se lancera pas dedans avec les mêmes ingénuité et naïveté. D'ailleurs, l'annonce faite par Zuckerberg de son investissement dans le métaverse a été reçue avec distance, attentisme.

Les personnages de cette Big Tech sont assez fascinants…

B.P. : Ce sont des histoires humaines !

Mais Zuckerberg a l'air d'un robot !

B.P. : Mark Zuckerberg a l'air tout-puissant, mais ce pouvoir le transforme même dans son physique. C'est très étonnant ! Jack Dorsey (ex-patron de Twitter) a connu une évolution physique incroyable. Au début du numérique, tout le monde se croisait. Aujourd'hui, il y a des univers différents et ce n'est pas étonnant si certains vont dans l'espace : la Terre ne leur suffit plus. Chez Google, on planche sur le transhumanisme, d'autres travaillent sur le métaverse. Il y a un côté démiurgique qui est fascinant ! Et que j'essaie de raconter.

« Datacratie » versus « datacrature ». Qu'est-ce qui fait basculer dans l'un ou l'autre ?

B.P. : Oui, je me suis permis de créer ces deux néologismes ! Il nous faut comprendre ce à quoi nous faisons face ! Dans son livre *[L'Âge du capitalisme de surveillance]*, Shoshana Zuboff va au bout de la logique du capitalisme de l'attention en y ajoutant une structure intellectuelle inspirée du marxisme. C'est un livre majeur, mais je ne crois pas au déterminisme technologique qui le sous-tend. Il n'y a pas qu'une seule voie possible dans l'alliance du calcul et du jeu. À la fin ne se trouve pas forcément le capitalisme numérique chinois. À travers les législations en cours, le contrôle des plateformes et des data, le champ politique commence à s'intéresser fortement à ces outils-là. Le débat politique, les citoyens doivent faire en sorte que la traçabilité ne devienne pas surveillance.

« Qui décide qui sait » est la question fondamentale… Alors, quelle réponse y apportez-vous ?

B.P. : C'est nous qui devons décider. C'est le débat politique central.

Propos recueillis par Aurélie Marcireau

TEMPÊTE DANS LE BOCAL
BRUNO PATINO
216 P., GRASSET, 18 €

EYEPRESS NEWS/EYEPRESS VIA AFP

Emmanuel Todd

TROUBLÉ PAR LE GENRE

Emmanuel Todd ne craint pas les polémiques. Après avoir fissuré le consensus post-attentat avec *Qui est Charlie ?* il passe aujourd'hui au tamis de ses modèles familiaux explicatifs la vague féministe d'après-MeToo avec *Où en sont-elles ?*. Et pose même *« la question d'un éventuel rapport entre la montée de l'égalité hommes-femmes et la chute des sentiments collectifs »*. Car, selon lui, historiquement, *« les hommes* [sont] *plutôt du côté du collectif et les femmes plutôt du côté de l'individualisme »*. Affirmant avoir travaillé à *« échapper au masculinisme »* de sa formation et rendant hommage aux anthropologues femmes, il se déclare pourtant hostile à la notion de genre, *« doublon inutile et idéologisé »* de celle de sexe. En revanche, il prône une *« intersectionalité généralisée »* qui l'amène à estimer que, alors qu'aux États-Unis *« les femmes noires sont effectivement plus dominées que les hommes noirs* […], *être femme atténue la discrimination ethnique, religieuse ou raciale en France ». « Une petite bourgeoisie féminine conteste une classe moyenne supérieure masculine »*, l'université ou la justice étant devenues des lieux de *« matridominance »* idéologique alors que les hommes maîtrisent encore les entreprises privées et l'État. Une défense paradoxale du féminisme dont on a hâte de savoir comment elle sera accueillie par les intéressées… **Jacques Braunstein**

Augustin Landier

David Thesmar

À COMBIEN LE JUSTE PRIX ?

Quel est le prix de nos valeurs, combien sommes-nous prêts à payer pour *« encourager le petit commerce de centre-ville, taxer les importations d'un pays ne respectant pas les droits de l'homme »* ? Ou même sauver une vie. Ce sont les questions que posent Augustin Landier et David Thesmar. Tous deux sont professeurs d'économie, l'un à HEC et NYU, l'autre au MIT, et commencent par dresser le tableau de l'incompréhension entre les économistes et le grand public. Plutôt de centre gauche selon eux, c'est-à-dire de centre droit pour le grand public, les auteurs concèdent que les *« économistes aiment à se voir en citoyens du monde* […] *plus "brunchons à New York" que "Puy-du-Fou" »*. Philosophiquement individualistes, ils pensent, à la suite d'Adam Smith, que la mondialisation et la dérégulation ont des effets positifs pour la richesse des nations. Et négligent trop souvent leurs conséquences sociologiques.

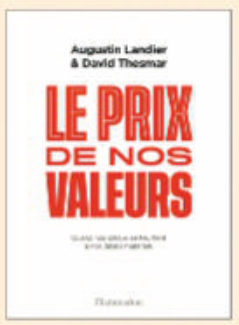
À l'aide d'un grand sondage aux questions extrêmement pratiques réalisé dans trois pays (France, Allemagne, États-Unis), ils déterminent ce que les gens sont prêts à débourser pour défendre ce à quoi ils tiennent en termes de libertés, de justice. Mais aussi d'identité ou de culture. Faisant du *Prix de nos valeurs* une excellente introduction à l'économie comportementale qui contient également des pistes pour un programme politique (relativement) consensuel. **J.B.**

Catherine Malabou

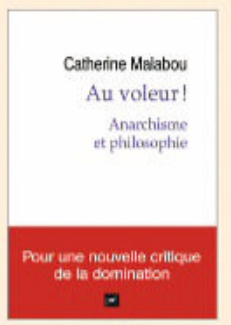
L'ANARCHIE DU FUTUR

C'est un fait, les notions d'égalité et de fraternité n'ont pas su s'imposer dans l'organisation de notre société. Catherine Malabou diagnostique ce constat par une formule cinglante : *« l'horizontalité est aujourd'hui en crise »*. En réponse, il ne suffira pas d'adopter les postures des anarchistes d'antan, qui refusaient d'être gouvernés. Car depuis ce qu'elle nomme le *« tournant anarchiste du capitalisme lui-même »*, les pouvoirs les plus autoritaires s'associent sans difficulté à *« l'ubérisation illimitée de la vie »*. Alors, comment s'y retrouver ? En authentique philosophe, Malabou procède à partir de distinctions successives. Il y aurait donc, d'une part, un anarchisme *« de fait »*, lié à la dérégulation de certaines formes de gouvernance ancienne : l'Internet ou les cryptomonnaies témoignent de cette évolution. D'autre part, il y aurait un *« anarchisme d'éveil »*, un anarchisme philosophique, distinct de sa version politique. Cet anarchisme, dont Malabou traque les germes chez Agamben ou Aristote, n'est pas destiné à effrayer le bourgeois, mais à reconcevoir l'organisation à partir de ce qui est *« non gouvernable »*. Pour aborder ce concept en apparence évanescent, l'autrice l'illustre par la peinture pointilliste : comme ces artistes ne peignent pas des thèmes, mais une lumière *« irreprésentable »*, il nous faut penser la société par *« touches divisées ». Au voleur !*, tout un programme. **Maxime Rovère**

OÙ EN SONT-ELLES ? UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DES FEMMES
EMMANUEL TODD
400 P., SEUIL, 23 €



LE PRIX DE NOS VALEURS
AUGUSTIN LANDIER, DAVID THESMAR
272 P., FLAMMARION, 20 €



AU VOLEUR ! ANARCHISME ET PHILOSOPHIE
CATHERINE MALABOU
272 P., PUF, 21 €

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL - MAGALI DELPORTE/FLAMMARION - DONIS PERKINS/FLAMMARION - HANNAH ASSOULINE/PUF

PASCAL ORY
de l'Académie française

« POPULISME »

Le mot passe pour vague et, par voie de conséquence, la chose pour douteuse. Au reste, il s'agit de ces formulations qu'on a coutume d'utiliser comme insulte pour délégitimer l'adversaire.

L'Histoire, une fois de plus, éclaire cette incertitude. Elle renvoie en effet à deux précédents bien distincts, qui ont en commun de n'avoir pas grand-chose à voir avec ce qui va suivre, puisqu'ils sont deux variantes de la gauche radicale : les « populaires » (*narodnikí*) russes des années 1880 et les partisans du People's Party des États-Unis – pour lesquels les médias américains forgent le mot (*populism*, 1893). Les deux expériences périclitent rapidement, mais la graine est semée : le mot va désormais être appliqué à des mouvements politiques étrangers aux clivages standards du XXe siècle entre une droite conservatrice/libérale et une gauche socialiste/communiste. Après la Seconde Guerre mondiale et l'échec du fascisme, il rend assez bien compte des expériences qui, en Amérique latine, s'essaient à remettre en cause l'hégémonie américaine (Estenssoro, Perón, Vargas…). Rien, cependant, d'une tendance universelle.

L'effondrement du bloc soviétique, à la fin des années 1980, entraîna dans la foulée celui de la référence marxiste. Désormais orphelins d'un grand modèle alternatif de la démocratie libérale, les individus et les collectifs qui se ressentaient comme victimes du nouvel ordre libéral n'eurent dès lors plus d'autre choix que de se répartir entre deux radicalismes. Une minorité continuera à camper sur les positions traditionnelles de la « révolution sociale », au prix de sa dilution au sein d'autres combats, ici écologiste, là communautaire. Mais la majorité s'en est allée ailleurs, et cet ailleurs est le populisme du XXIe siècle.

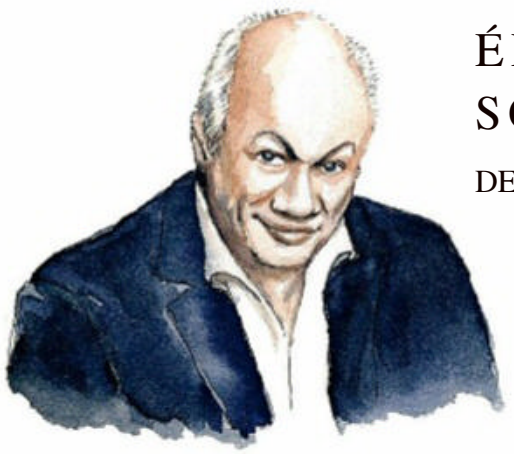
La réflexion intellectuelle, qui ne fait jamais que suivre l'air du temps, a dès lors commencé à prendre au sérieux le mot et la chose, qui se sont mis à devenir des sujets de thèses et des thèmes de colloques. Ainsi, il devenait possible de définir ce qui occupait le centre de la scène politique moderne, précisément parce qu'il l'occupait. La conclusion allait de soi : le populisme est une droite radicale dans un style de gauche radicale.

Le style de gauche radicale n'est pas difficile à repérer. La mise en avant du Peuple suffit à le définir avec, dans la foulée, la critique des Élites et du Système, la bienveillance à l'égard du « petit » contre les « gros ». Mais comment, dans ces conditions, pouvoir prouver que le positionnement ultime de cette force politique se situe bel et bien au sein de la droite radicale ? C'est assez simple : en mesurant l'onde de choc du phénomène au sein de la droite dite classique et en repérant comme nettement à droite sa stratégie et ses alliances, étant bien entendu que c'est de l'ancien « Peuple de gauche » que vient la partie de la société qui, en basculant, permet la conquête du pouvoir.

Tous les populismes partagent donc un même stock idéologique : ils sont toujours plébiscitaires, toujours autoritaires, toujours identitaires. Voilà pourquoi la notion de « populisme de gauche », lancée par quelques orphelins du marxisme, est une contradiction dans les termes – et l'aveu d'un échec. Il existe à gauche une vieille tradition autoritaire qui, en temps ordinaire, domine la gauche radicale et s'oppose frontalement à la tradition libertaire, toujours vaincue. Ça n'en fait pas un populisme. Le fascisme, qui est une forme extrême de populisme, démontre aisément que l'origine gauche radicale de Mussolini n'empêche pas le positionnement immédiat à l'extrême droite de la nouvelle organisation, dont l'ennemi prioritaire est, d'emblée, la gauche. Ce qui définit politiquement un collectif ou un individu, ce ne sont pas ses origines mais ses aboutissements. L'histoire récente du Mouvement italien 5 étoiles, l'évolution présente d'un intellectuel comme Michel Onfray le confirment aisément.

Et voilà pourquoi le Peuple est grand et ses prophètes innombrables.

AUDREY SOVIGNET



ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

FINIR PAR COMMENCER

Et voilà que l'écrivain invite son lecteur à franchir le seuil… Dans l'art romanesque, ce seuil porte un nom étrange, « l'incipit », lequel sonne peu français, à juste titre puisqu'il appartient au latin. Incipit signifie « ça commence ». La liturgie l'a employé avant de le transmettre à l'analyse littéraire. Pourquoi ne pas dire « début » tout simplement ? L'incipit appartient à l'espace davantage qu'au temps, relevant de l'architecture.

L'incipit constitue donc un seuil, dont la taille va de la phrase à la page en passant par le paragraphe. On doit proportionner l'ouverture à la maison : baroque si la demeure se révèle rococo, monumentale si le bâtiment manifeste de l'ampleur. Rien de plus ridicule qu'une entrée sans rapport avec la structure, précieuse, tandis que l'ensemble s'avère élémentaire, drôle quand le reste manque d'humour. Voici un exemple d'incipit cohérent : *« C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar. »* En trois termes chargés d'exotisme et d'histoire, Flaubert nous transporte au lieu et à l'époque où se situe *Salammbô*. Ou celui-ci : *« Ils étaient cinq, aux carrures terribles, accoudés à boire, dans une sorte de logis sombre qui sentait la saumure et la mer. »* Loti a fait surgir le cadre dans lequel évoluent ses pêcheurs d'Islande.

Mais la cohérence ne suffit pas. J'en veux pour preuve un incipit banal qui conduit à un récit banal : *« La pluie avait rincé les toits et les façades. »* Parce que l'accès ne ment pas, il n'incite guère à parcourir la suite – de la même eau fade. Il est préférable que l'amorce intrigue. *« Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. »* Le personnage de Camus, annoncé par le titre, apparaît d'emblée étranger à lui-même.

L'INCIPIT AVANCE UNE PROMESSE QUE LE LIVRE TIENDRA

Comment mieux intéresser qu'en déroutant ? *« Il y avait à Montmartre, au troisième étage du 75 bis de la rue d'Orchampt, un excellent homme nommé Dutilleul qui possédait le don singulier de passer à travers les murs sans en être incommodé »* (Aymé, *Le Passe-muraille*). *« En se réveillant un matin après des rêves agités, Gregor Samsa se retrouva, dans son lit, métamorphosé en un monstrueux insecte »* (Kafka, *La Métamorphose*). Une autre manière de commencer consiste à supprimer le commencement, c'est-à-dire tout préambule. Péguy appelait cela *« l'attaque en falaise »*. Racine la pratiquait royalement : *« Le dessein est en pris : je pars, cher Théramène » (Phèdre)*. Le mouvement a démarré bien avant le texte, qui l'attrape en route. L'incipit avance une promesse que le livre tiendra.

Que se passe-t-il dans la tête du lecteur ? En quelques mots, il reçoit un sujet, un ton, un style. *« La première chose que je peux vous dire c'est qu'on habitait au sixième à pied et que pour Madame Rosa, avec tous ces kilos qu'elle portait sur elle et seulement deux jambes, c'était une vraie source de vie quotidienne, avec tous les soucis et les peines »* (Ajar, *La Vie devant soi*). En une respiration, nous appréhendons un monde et un phrasé. Que se passe-t-il dans la tête de l'auteur ? Déjà installé au cœur de son monde et de son phrasé, il ne les cherche plus, il parle depuis cet endroit, tendant la main au lecteur pour l'y emmener.

Mon conseil : habitez d'abord votre roman, vous dessinerez l'entrée ensuite. Quoiqu'un livre commence par un incipit, l'écrivain n'a pas commencé là. Le chemin qu'emprunte le lecteur ne se confond pas avec celui qu'a arpenté l'auteur. Parfois la grâce offre le début dès le début. Mais, lorsque la grâce paresse, comptez sur le travail et la patience.

AUDREY SOVIGNET

« Une école de dessin avant tout »

Le saviez-vous ? Il existe une école de manga en France, la Human Academy, et elle se trouve à Angoulême, ville connue pour son Festival international de la BD. Entretien avec sa directrice, Caroline Parsons.

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Qu'est-ce que la Human Academy ?

Caroline Parsons. C'est une école japonaise de manga, d'animation et de jeu vidéo, qui existe depuis longtemps au Japon. Elle appartient à une corporation, la Human Holdings, qui compte diverses écoles ou universités là-bas. Le taux de natalité étant en baisse dans ce pays depuis plusieurs décennies, il y a une chute du nombre d'étudiants et, donc, de clients. La Human Holdings a décidé de s'exporter en Asie, mais aussi en Europe. La France connaissant un engouement pour le genre depuis une dizaine d'années, elle se révélait donc intéressante pour y implanter une école de manga. Différentes villes ont été visitées et le choix s'est porté, assez naturellement, sur Angoulême, connue au Japon pour son festival. Aussi, le poids du pôle de développement économique local, Magelis, spécialisé dans le domaine de l'image, a été déterminant.

Quand a-t-elle été inaugurée ?

C.P. En septembre 2015. On ne comptait alors qu'une vingtaine d'étudiants. Aujourd'hui, nous en avons 200 !

Avez-vous décalqué le modèle japonais ? Ou l'avez-vous adapté ?

C.P. Les professeurs japonais qui travaillent à Angoulême n'ont pas vraiment changé, car c'est dans leur ADN. Ils sont très hiérarchiques, avec un esprit maître-élève marqué. Pour les autres, c'est différent. L'esprit d'une école française, particulièrement en art, repose sur l'idée d'être d'égal à égal – même si l'enseignant a davantage d'expérience, de connaissances –, avec des échanges. Les étudiants sont encouragés à s'exprimer, à avoir un point de vue.

Qu'apprend-on à la Human Academy ?

C.P. C'est une école de dessin avant tout. Et il faut avoir l'esprit japonais, avec une connaissance de la culture visuelle, une capacité à être un tant soit peu réaliste. En première année sont enseignées les bases de l'anatomie, de la perspective. Vous devez apprendre à capter les modèles vivants, retranscrire les mouvements, montrer les relations entre les personnages et l'arrière-plan, à avoir des bases de design, de volumes, etc. Il y a aussi des cours de langue étrangère – japonais ou anglais. Ça, c'est pour le tronc commun. Ensuite, vous avez des spécialisations en manga, en animation ou en jeu vidéo. Le cursus repose sur trois ans. Mais il y a aussi une année de préparation pour tous les autodidactes ou les étudiants qui n'ont aucune expérience dans le domaine du dessin. Nous proposons aussi une quatrième année pour tous ceux qui le désirent.

Combien de dossiers avez-vous reçus l'an passé ? Et combien d'étudiants sont acceptés au final ?

C.P. Nous avons enregistré 150 dossiers pour 80 places. Avec des profils très variés, qui viennent surtout de France, mais aussi de l'étranger – de Suisse, mais aussi d'Égypte, du Gabon, du Sri Lanka… Le nombre de demandes augmente chaque année.

Enfin, combien coûte un an à la Human Academy ?

C.P. Le coût est de 7 300 euros. Et nous n'avons pas augmenté nos tarifs depuis la création.

Propos recueillis par Baptiste Liger

eu.athuman.com

LIRE magazine littéraire HORS-SÉRIE

« MANGA : LE PHÉNOMÈNE (ENFIN) DÉCRYPTÉ »

One Piece, Naruto, L'Attaque des titans, Demon Slayer, My Hero Academia… : le phénomène manga n'en finit pas de frapper dans les librairies – au-delà du seul effet dit du « Pass Culture ». La France est en effet l'un des premiers pays à avoir plébiscité cette culture venue du Japon, beaucoup plus diverse qu'on ne l'imagine. *Lire Magazine littéraire* a souhaité montrer toute l'étendue de ce domaine dans un numéro hors-série, évoquant l'histoire du genre, ses branches (seinen, shonen, shojo) et proposant une étude de ses codes, traits ou spécificités esthétiques. Extraits, décryptages, interviews, analyses, polémiques, chroniques, sélection d'incontournables, quiz : de *Dragon Ball Z* à *Candy*, en passant par *Quartier lointain*, *Akira* ou *Goldorak*, 100 pages pour tout comprendre sur le manga. Go ! **B.L.**

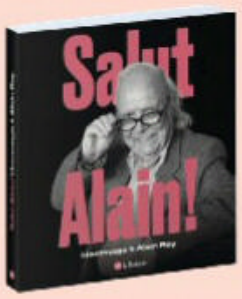
Disponible chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

À LIRE

Il nous parle encore

Celui que l'on a surnommé le « roi des mots » aurait-il pu rêver plus bel hommage posthume que ce livre d'une étonnante richesse, nourri de ses chroniques, essais et préfaces au point qu'il en devient l'auteur au moins autant que la matière ? Le nombre, la diversité, la qualité de ses admirateurs… et admiratrices (gardons-nous de faire se retourner dans sa tombe un homme qui, pour avoir beaucoup interrogé le passé de la langue, n'entendait pas réduire celle-ci à celui-là), venus ici le prolonger plutôt que le momifier, disent assez la place qu'il aura tenue sans faillir dans le débat linguistique pendant quelque soixante-dix ans, aux commandes de ce Petit Robert qui lui aura servi de vaisseau amiral. De quoi faire rougir ce modeste sincère, lequel aimait à rappeler aux auditeurs de France Inter, quittés inconsolables en 2006, qu'ils l'oublieraient d'autant plus facilement que c'étaient les mots qui avaient du talent, et non ceux qui en parlent !

Force est d'en convenir, la formule est jolie. Mais il s'en faut que, dans son cas du moins, ce soit ce qu'il ait dit de plus juste. **B.D.**



SALUT, ALAIN ! HOMMAGE À ALAIN REY
MAYA LAVAULT (COORDINATION), 288 P., LE ROBERT, 23,90 €

Injouable, Mbappé ?

Parmi les qualificatifs, dithyrambiques, qui pleuvent depuis quelque temps sur l'attaquant vedette du PSG et de l'équipe de France de football, il en est un qui, par sa fréquence et sa relative nouveauté, semble s'imposer dans la presse sportive : Kylian Mbappé serait tout simplement « injouable ». Que, sur le plan sportif, il fasse peur aux défenses de la planète entière n'est pas douteux. Que sa pointe de vitesse, ses passements de jambes et sa précision devant le but donnent des cauchemars à plus d'un adversaire, cela va de soi. Sur le plan de la langue, en revanche (le seul dont on ait à se soucier dans ces pages), on serait davantage fondé à faire la fine bouche.

Le suffixe *-able,* c'est le Petit Robert qui parle, est issu de son homologue latin *-abilis* et signifie « qui peut être » (*récupérable, ministrable*) ou moins souvent « qui donne », « enclin à » (*secourable, pitoyable*). Point besoin d'être grand clerc pour écarter d'emblée cette seconde acception : il faudrait tout ignorer du personnage, boulimique de temps de jeu et obsédé par ses « stats », pour l'imaginer enclin à… ne pas jouer ! C'est évidemment à la première qu'il faut rattacher cet adjectif *injouable*, qui n'est pas sans rappeler notre tout aussi moderne *ingérable*. Mais, pour une grammaire tatillonne, le bât n'en blesse pas moins : pour qu'un footballeur soit injouable, il faudrait, *stricto sensu*, qu'il pût

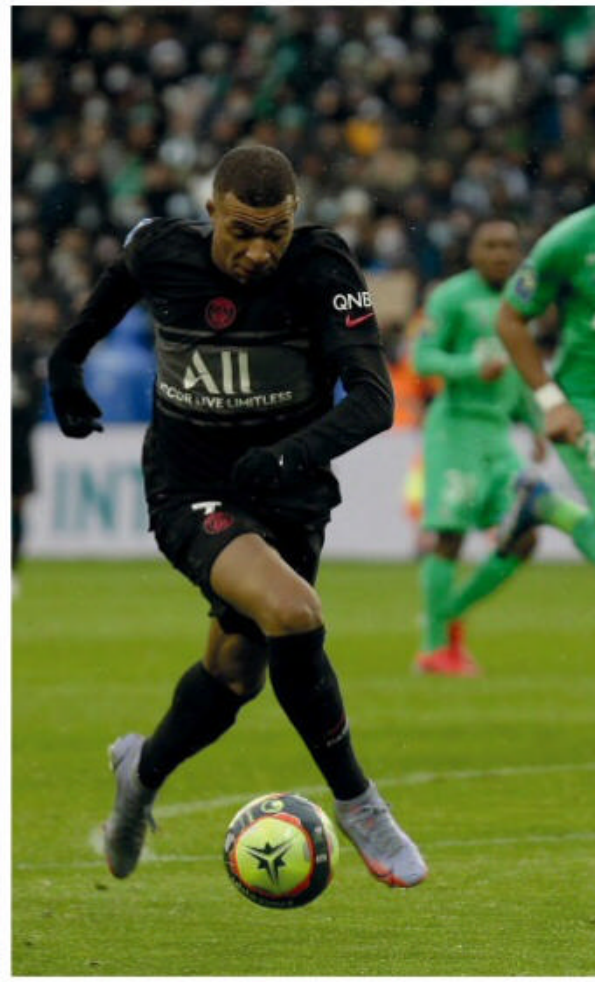
IL N'Y A PAS QU'À MARSEILLE QUE L'ON AILLE DROIT AU BUT

« être joué » ! Or, en français soigné, on ne « joue un footballeur » qu'en le mystifiant d'un dribble ou d'un petit pont. Sinon, de façon plus orthodoxe, on joue *contre* lui.

On n'ira pas jusqu'à feindre de découvrir que français académique et jargon footballistique font deux ! Voilà belle lurette que, dans ce monde à part où l'on « signe des joueurs » et « explose des défenses », on a coutume de « jouer une équipe ». Il n'y a pas qu'à Marseille que l'on aille droit au but : le foot n'aime rien tant que de promouvoir les constructions transitives directes, de loin les plus maniables. Non sans succès d'ailleurs : si le Petit Larousse résiste, son concurrent susnommé n'a-t-il pas fait un pas en ouvrant ses colonnes, fût-ce en parlant d'« emploi critiqué », à l'acception scélérate : « Se mesurer avec (un adversaire, une équipe), dans un sport » ? À l'entrée *jouable*, il va plus loin en faisant d'un *adversaire jouable* « quelqu'un qu'il est possible de battre ». La messe semble dite !

Aussi bien, l'équivalent plus présentable et qui parlerait autant à l'imagination ne se trouve pas plus sous les crampons d'un footballeur que sous le sabot d'un cheval. Si un ballon injouable peut être taxé d'*inexploitable*, un terrain injouable d'*impraticable*, comment parler mieux d'un joueur qui vous enlève jusqu'à l'envie de jouer contre lui ? Finalement, il en va de la grammaire comme de l'histoire : on peut la violer, à condition de lui faire un enfant.

Bruno Dewaele



Le joueur du PSG se jouant de ses adversaires de Saint-Étienne (match de Ligue 1 en novembre 2021).

ROMAIN BIARD/ISPORTS/DPPI VIA AFP

Les candidats à la primaire écologiste à l'aise avec leur radicalité.

GEOFFROY VAN DER HASSELT/AFP – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

LE VOCABLE DU MOIS

Radicalité

En voilà un qui se sera remplumé lors de la campagne présidentielle ! De la « précampagne », surtout, cette période entre chien et loup pendant laquelle se montrer plus loup que chien permet de consolider ce que l'on nomme désormais son « socle ». On le croyait jusqu'ici le propre des extrêmes, et c'est peu dire que ces derniers, fût-ce sous l'impulsion d'un « non-candidat », n'auront pas déçu les attentes. De cette radicalité, ils n'ont pourtant plus l'apanage : à voir les candidats de la primaire écolo s'en disputer à leur tour la palme, on s'est dit qu'il y avait décidément quelque chose de nouveau sous le soleil. À la faveur du ras-le-bol ambiant, ce terme dont on n'usait plus guère, il y a peu, que pour stigmatiser une fuite en avant vers l'intégrisme, s'est acheté un brevet de respectabilité, auquel ne dédaigne pas de participer l'étymologie : les adeptes ont beau jeu de rappeler que ce que l'on attend d'eux, c'est qu'ils s'attaquent enfin, après des décennies de consensus et de concessions, aux racines *(radix)* des maux qui empoisonnent notre société. À ceux qu'inquiéterait ce climat jusqu'au-boutiste, il suffira de rappeler ce qu'il est advenu des radicaux, rouge sang à l'aube du xx^e^ siècle, rose bonbon cinquante ans plus tard. Le mot hurle, la réalité se charge souvent de le faire taire.

B.D.

NE CONFONDONS PLUS

Agonir et agoniser

Commençons, une fois n'est pas coutume, par plaider les circonstances atténuantes : au xv^e^ siècle, le premier verbe avait le sens du second ! Ce n'est que par la suite que, le peuple le confondant avec *ahonnir* (« couvrir de honte »), il a pris le sens d'« accabler d'injures », *agoniser* venant alors se substituer à lui dans son sens premier. Mais ce chassé-croisé allait laisser des traces. Quand bien même aujourd'hui les choses seraient plus claires (du moins dans les dictionnaires), il arrive encore trop souvent que l'on se « fasse *agoniser* ». Les injures, qu'on se le dise, ne tuent pourtant pas plus que le ridicule ! Tout aussi grave, que l'on *agonise* les autres de sottises alors que, le verbe du deuxième groupe *agonir* se conjuguant, des plus normalement, sur le modèle de *finir*, c'est *agonisse* qu'il conviendrait de dire et d'écrire au subjonctif ! On a même entendu récemment, la confusion serait-elle infiniment moins fréquente dans ce sens-là, une journaliste du *Figaro* regretter que Yannick Jadot ait réclamé l'interdiction de la chasse le dimanche et les jours fériés. « C'est vouloir, a-t-elle déclaré sur le plateau d'une chaîne d'information en continu, tirer finalement un coup de fusil sur un monde qui est déjà en train d'*agonir*… » L'avocat du diable dira que c'était par souci d'archaïsme ! **B.D.**

LE MOT PRÉFÉRÉ DE…

DAVID FOENKINOS*

« Peut-être »

« J'ai toujours aimé le mot "peut-être". D'une certaine manière, c'est le mot par lequel débute l'imagination. Il laisse en attente la décision immédiate, pour porter en lui tous les possibles et toutes les variations de l'humeur. Et cela se perçoit aussi visuellement : il est délimité par un trait que je vois comme la séparation entre le chemin du oui et le chemin du non. Je viens d'ailleurs de lire une très belle définition dans le roman de Mohamed Mbougar Sarr, qui a obtenu le prix Goncourt : *"La vie n'est rien d'autre que le trait d'union du mot peut-être."* J'aime beaucoup cette phrase, qui conforte mon amour inconditionnel de ce mot. J'y mets la vie, mais aussi la littérature. Quand j'écris un roman, je me sens envahi par le peut-être, et ce n'est pas une position inconfortable. Bien au contraire, je me laisse bercer par la beauté abyssale de l'incertitude. »

Propos recueillis par Hubert Artus

* Dernier livre paru : *Numéro deux* (Gallimard)

Une bonne correction

Vous avez sans doute lu, dans notre numéro de novembre, le texte d'Agnès de Clairville, lauréate du concours de nouvelles *Lire Magazine littéraire*-Librinova. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les repérerez-vous toutes ?

« L'image du revolver se superposait aux visages de Gabrielle et Rémi. Qu'est-ce-qu'ils allaient devenir ? Rémi, depuis le départ de son père, avait toujours craint d'être une charge. Je ne voulais pas revenir et leurs annoncer çà, les enfants, je ne sais pas quoi faire.

Dans la lumière blanche, je me vois saisir le revolver encore frais, sortir du taxi sans mon ordinateur, pas de remord possible, je ne pourrais pas prétendre me rendre à ma réunion, comme tous les mardi. Je me dirige vers l'entrée principale, dont les portes vitrées automatiques s'ouvrent en silence. Je sourie à la secrétaire de l'acceuil, qui me fait un signe sans rien remarquer. Le couloir est vide, les salles de réunion bourdonnent de télé-conférences, éclairées par des présentations PowerPoint. »

Le mot mystère

Quand je viendrais tout juste de sortir, j'ai déjà fait couler beaucoup d'encre dans le Landerneau linguistique ! Par définition, je devrais pourtant plaire à tous : aux hommes, aux femmes, et surtout aux autres… Que suis-je donc ?

Retrouvez vos racines !

Cette campagne présidentielle aura, par bien des côtés, été celle de la « radicalité » (*voir page précédente*). Parmi les cinq mots qui suivent, isolerez-vous celui qui, étymologiquement parlant, ne fait pas partie de la famille ?

A. arracher ;
B. éradiquer ;
C. radiodermite ;
D. radis ;
E. raifort.

En républicain dans le texte

Auquel de ces mois du calendrier révolutionnaire correspond, pour l'essentiel, notre mois de février ?

A. nivôse ; **B.** pluviôse ; **C.** ventôse.

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

Une bonne correction
Qu'est-ce qu'ils (le second trait d'union est de trop) – **leur** annoncer (à la différence de l'adjectif possessif, le pronom personnel est toujours invariable) – **ça** (l'équivalent familier de *cela* ne prend jamais d'accent grave, au contraire de l'adverbe de lieu dans *çà et là*) – **remords** (le « s » final est requis dès le singulier) – **pourrai** (le contexte – je me vois, je me dirige – étant au présent de narration, il s'agit nécessairement d'un futur simple, et non d'un conditionnel présent) – comme tous les **mardis** (les noms de jours prennent la marque du pluriel) – **souris** (rien à voir avec un verbe du premier groupe) – **accueil** – **téléconférences**.

Le mot mystère
Il s'agit bien sûr du pronom **iel** (ou **ielle**), présenté dans la version en ligne du Petit Robert comme un « pronom personnel sujet de la troisième personne, employé pour évoquer une personne quel que soit son genre ». Une trouvaille de la communication inclusive qui est loin de faire l'unanimité, est-il besoin de le préciser ?

Retrouvez vos racines !
Réponse C. Le mot *radicalité* vient du latin *radix*, *icis*, « racine », tout comme *arracher*, *éradiquer*, *radis* et *raifort* (littéralement « racine forte »). La *radiodermite*, pour sa part, n'est pas une éruption cutanée qui s'attaque profondément au derme, elle est due à l'action des rayons X (latin *radius*).

En républicain dans le texte
Réponse B. Pluviôse se terminait en effet le 18, le 19 ou le 20 février. Ventôse ne comptait pour sa part, selon les années, que neuf à onze jours du même mois. Nivôse aucun, à cheval qu'il était, lui, sur nos mois de décembre et de janvier.

	1	2	3	4	5	6	7	8
13	M	O	R	P	H	I	N	G
12	E	V	E	N	T	A	I	L
11	T	U	B	E	■	S	P	A
10	A	L	U	N	I	O	N	■
9	M	E	S	S	E	L	■	D
8	O	S	E	M	M	■	O	■
7	R	■	C	I	S	E	A	U
6	P	A	I	R	■	T	R	I
5	H	I	V	E	R	■	L	L
4	O	K	■	N	A	T	A	L
3	S	I	S	E	S	■	S	E
2	E	D	O	■	E	T	■	U
1	S	O	U	V	E	N	I	R

• Des anagrammes et des livres **par Jacques Perry-Salkow**

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres ».

Le vicomte François-René de Chateaubriand

On fureta dans la tombe de ce riche écrivain

Mémoires d'outre-tombe, 1849-1850

Les Dingodossiers

De rigolos dessins

René Goscinny & Marcel Gotlib, 1963-1967

Macron : l'enquête

Le Traître et le Néant

Le trentenaire, l'État

Gérard Davet et Fabrice Lhomme, Fayard, 2021

« Je n'ai pas dit non, je n'ai pas dit oui. »

Zone grise

Signe zéro

Loulou Robert, Flammarion, 2020

Racée

Un regard **acéré** sur les mots qui séparent, les mots qui réparent.

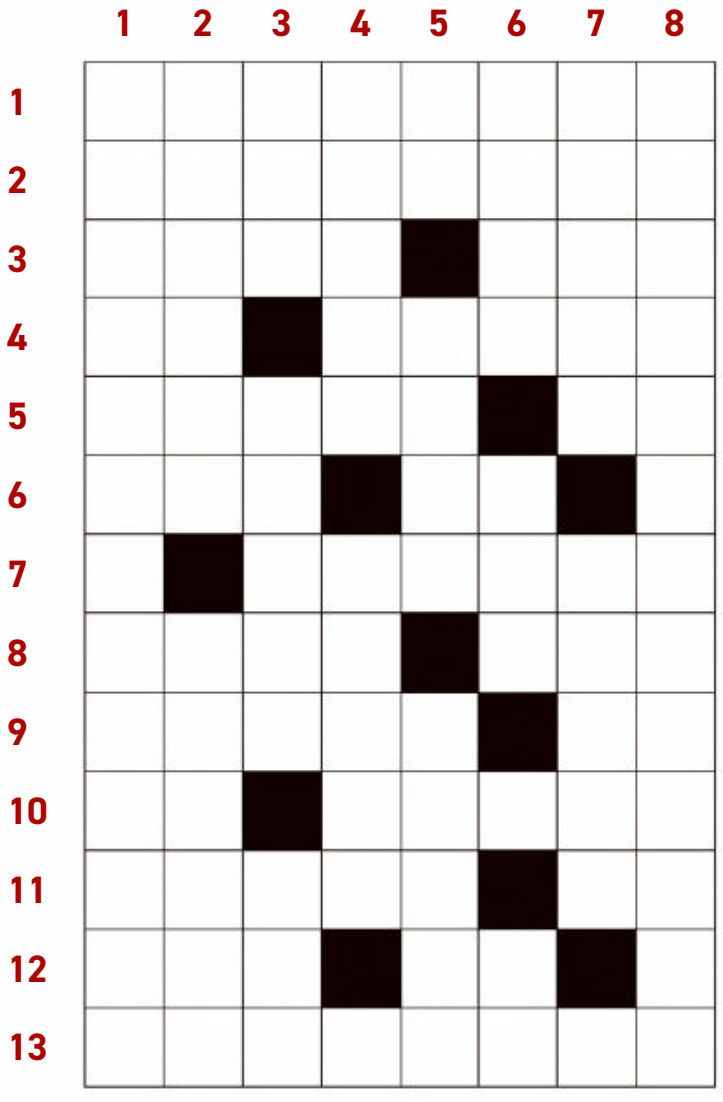
Rachel Khan, L'Observatoire, 2021

Premier sang

S'imprégnera

Amélie Nothomb, Albin Michel, 2021

• Les mots croisés **par Jean-Pierre Colignon**



MARCEL GOTLIB

Horizontalement

1. Avec lui, une image n'est pas figée. **2.** Gamme. **3.** Bien placé au hit-parade. S'accompagne de remous. **4.** Précédait Jolson. Sans cérémonies quand elle est libre. **5.** Office non lié à la cuisine. Romains. **6.** Leste, même quand ça peut être lourd. Symbole de petite longueur. **7.** Outil à une lame. **8.** Pas neuf, en tout cas. Avant la tournée. **9.** Arrive avant Noël. Baie phonétique. **10.** C'est tout bon ! Capitale au Brésil. **11.** Situées chez le notaire. Cardinaux. **12.** En vers une fois remise à l'endroit. Annonce une suite. **13.** Ce qui reste.

Verticalement

1. Changements profonds. **2.** Cellules de femmes. Art martial. **3.** En un certain sens, soutien de bâtiment. Mauvais penchants de bas en haut. Neuf, symbole de propreté. **4.** Tournent autour des chambres. Prénom féminin. **5.** Acquis phonétiquement. Sur une carte du Vietnam. Après élimination des favoris et du bouc. **6.** Cité en Roumanie. Place. Quartiers de Toronto. **7.** Menue parcelle vue d'en bas. Point de départ de Bidasse et de Robespierre. **8.** Incapable d'être un stakhanoviste.

L'Argentine se distingue

Deuxième pays d'Amérique du Sud à avoir adhéré à l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) en 2016, l'Argentine cultive un lien fort à la France et à sa langue, qui remonte au XIXe siècle.

Longtemps, l'Argentine fut boudée par les immigrés français. Ceux qui embarquent vers le Nouveau Monde au début du XIXe siècle choisissent les États-Unis ou l'Uruguay. La plupart viennent du Pays basque ou du Béarn. Les choses changent cinquante ans plus tard avec le nouvel ordre institutionnel. En plein développement économique, l'Argentine accueille tous les réfugiés politiques. C'est ainsi que, entre 1857 et 1946, 261 000 Français arrivent, dont plus d'un tiers s'installent définitivement. Le boom se produit autour des années 1880-1890, lorsque Buenos Aires offre des billets de voyage gratuits aux Français dans le but d'amoindrir la proportion d'immigrés italiens sur le territoire. Ces migrants viennent des Pyrénées-Atlantiques ou de Savoie pour la plupart, et posent leurs valises dans la capitale et ses alentours, ainsi que dans la province de Mendoza. Certains fonderont des colonies en Argentine, notamment dans les régions productrices de vin.

UN PAYS FRANCOPHILE DEPUIS LE XVIIIe SIÈCLE

Ils débarquent dans un terrain déjà bien francophile. Avant eux, des Français sont arrivés de Corrèze au XVIIIe siècle, poussés par des raisons politiques (leurs idées libérales ou anticléricales étant mal vues) ou sociales (lors de disettes ou d'épidémies en milieu rural). Dès cette période, le français prospère en Argentine, devenant la langue des commerçants et des artisans à l'oral, et s'imposant à l'écrit dans les ouvrages de philosophes et d'historiens français qui sont très lus. Il faut dire que la Révolution française et le siècle des Lumières ont durablement marqué le pays, jouant même un rôle majeur dans l'indépendance de l'Argentine (1816) et la création du nouvel État argentin. Le français est ainsi longtemps resté la langue du débat intellectuel et celle de l'élite, qui l'apprend à ses enfants.

Migrants français débarquant en Argentine, où ils furent accueillis en masse entre 1857 et 1946.

DR

L'ANGLAIS FAVORISÉ DEPUIS LA CRISE DE 2001

En 1893 est fondée la première Alliance française d'Argentine. Au cours du XXe siècle, le français est enseigné dans les collèges et lycées au même titre que l'anglais. Le pays est, en 1980, celui qui compte le plus d'Alliances françaises par rapport au nombre d'habitants au monde – 141 comités pour 28 000 élèves inscrits. Une loi de 1993, qui favorise l'anglais, puis la crise économique de 2001 entraînent la chute du nombre d'apprenants. Grâce à la promulgation d'une nouvelle loi en 2006 encourageant le plurilinguisme, 120 000 élèves apprennent le français dans des établissements scolaires publics en 2012. Cette progression n'empêche pas de nombreuses provinces de supprimer l'enseignement en français, même en option. Le désamour se répercute dans les Alliances françaises qui comptent moins de 15 000 élèves inscrits en 2011.

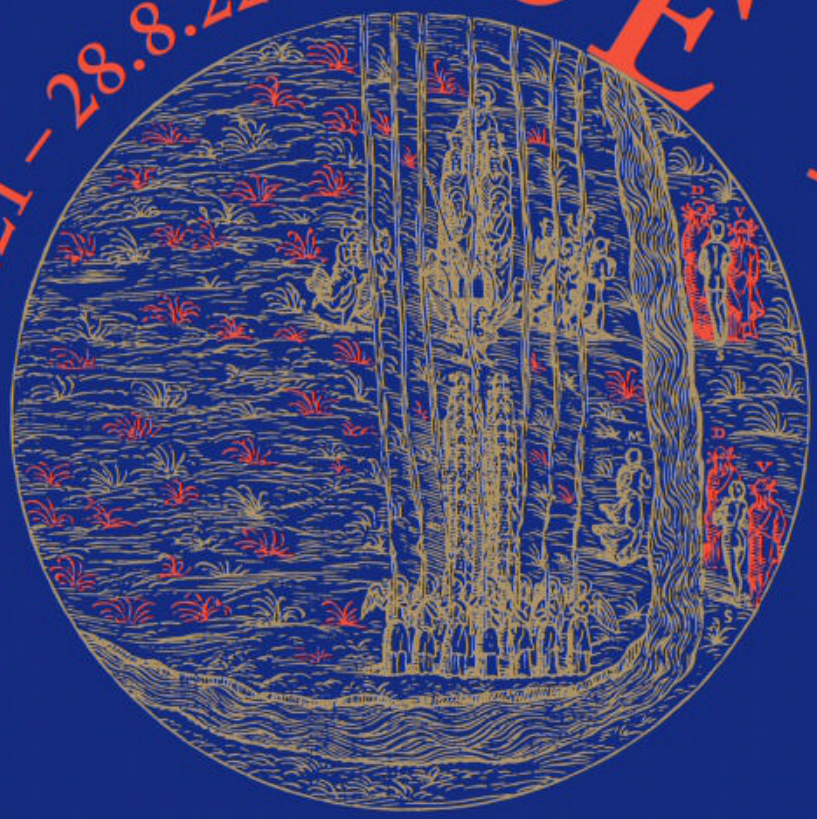
L'ENGOUEMENT DES JEUNES ARGENTINS

Cependant, une nouvelle génération née peu avant ou après la crise de 2001 désire apprendre le français, pour se démarquer de ses voisins latinos et regarder ailleurs que vers les États-Unis. Des écoles gratuites ont ouvert à Buenos Aires dans les années 2010, rapidement prises d'assaut par les jeunes Argentins. Au point que le pays souffre aujourd'hui d'une pénurie de professeurs de français – toute une génération d'enseignants francophones ayant été perdue à cause de la réforme des années 1990. Si cela peut donner des idées d'expatriation à nos lecteurs…

Gladys Marivat

LA FABRIQUE DE DANTE

24.9.21 – 28.8.22



Fondation Martin Bodmer

Route Martin-Bodmer 19 – 1223 Cologny (Genève) – Suisse

PHILIPPE
DELERM

ACCABLEMENT JUBILATOIRE

La pandémie nous a donné l'habitude de voir des retransmissions de matchs de football disputés dans un stade vide de public. C'était très étrange, et peut-être pire encore quand une sonorisation artificielle proposait des clameurs enregistrées. Le dernier Euro nous a permis de renouer avec la ferveur de spectateurs inégalement répartis dans les tribunes en fonction des politiques pratiquées par les capitales concernées, jusqu'à la finale à Londres, avec un Wembley presque comble. Beaucoup plus encore qu'à l'accoutumée, les réalisateurs de télévision se sont délectés à saisir au vol entre deux actions les réactions des supporters. C'était le retour à la vraie vie, une ivresse à débusquer et à partager. Depuis pas mal de temps déjà, il s'agit d'images très particulières en ce sens qu'elles sont diffusées sur les petits écrans, mais aussi dans l'enceinte du stade, sur un écran géant.

Les spectateurs sont bien sûr focalisés sur le match, mais, le plan s'attardant un peu, ils finissent par se rendre compte qu'ils sont filmés. C'est souvent un de leurs voisins qui leur en fait prendre conscience avec un vigoureux coup de coude dans les côtes, suivi de la désignation, bras tendu, de l'écran Dieu. La surprise manifestée alors par les vedettes impromptues est à plusieurs vitesses. Ils semblent dans un premier temps complètement sidérés, mais la vitesse avec laquelle ils s'accommodent presque aussitôt de cette starification aléatoire laisse à penser qu'ils avaient dû envisager dans un coin de leur tête l'éventualité de cette mise en vedette, peut-être méritée par une sophistication particulière de leurs peintures de guerre aux couleurs de leur équipe favorite, ou par l'expressivité de leur enthousiasme, ou, un peu plus rarement, par l'intrinsèque évidence de leur beauté.

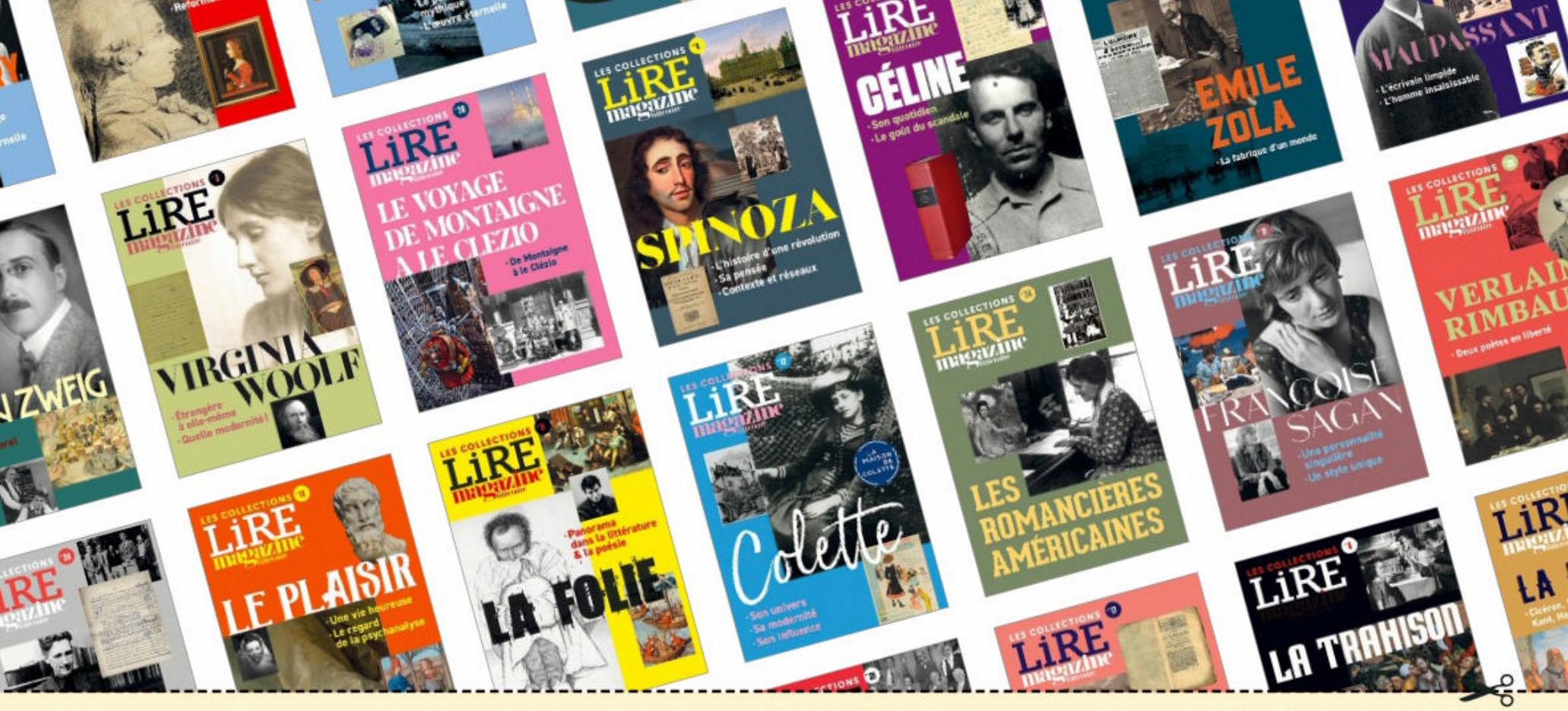
Mais c'est avec l'immersion dans la tristesse que le piratage télévisuel prend sa forme la plus spectaculaire et la plus équivoque. Vers la fin du match, quand il devient patent qu'il est perdu, à défaut d'un miracle, on voit de nobles statues prostrées, des larmes qui coulent, des mains qui cachent les visages, juste en dessous des yeux. Cela tient de la tragédie antique, cette acceptation morfondue d'un destin contraire, et cela donne aux caprices du ballon rond une ampleur douloureuse et captivante. Mais le plus étonnant reste à venir.

UN ÉCLAIR VIENT DE TROUER UNE BRÈCHE DANS LEUR SUPPLICE : ILS SONT À LA TÉLÉ

Car les victimes de cette injustice insupportable qui veut qu'une des deux équipes l'emporte n'ont perdu qu'en apparence toute possibilité de s'arracher à l'horreur du mauvais sort. Il suffit que ces spectateurs prennent conscience de leur présence sur l'écran géant du stade pour qu'une lumière stupéfiante illumine leur visage et dissipe en une fraction de seconde leur cérémonial funèbre. Ils étaient malheureux bien sûr, et dans quelques instants ils le seront de nouveau. Mais un éclair vient de trouer une brèche dans leur supplice : ils sont à la télé. Il n'en faut pas davantage pour que tout change de nature et d'essence, pour que l'accablement cède sans le moindre scrupule de pudeur à la jubilation.

C'est très fort, la télé.

AUDREY SOVIGNET



LES COLLECTIONS LIRE magazine littéraire

Des dossiers passionnants et richement illustrés consacrés à vos écrivains favoris et aux grandes questions philosophiques.

COMMANDEZ VOS NUMÉROS PRÉFÉRÉS PARMI LES 40 VOLUMES DISPONIBLES.

LA COLLECTION COMPLÈTE DES 40 VOLUMES

179 € AU LIEU DE 236€ !

REF.	ARTICLE	QTE.	PRIX	REF.	ARTICLE	QTE.	PRIX
COL1	Romain Gary		5,90 €	COL22	Blaise Pascal		5,90 €
COL2	Sade		5,90 €	COL23	Emil Cioran		5,90 €
COL3	Virginia Woolf		5,90 €	COL24	George Orwell		5,90 €
COL4	Baruch Spinoza		5,90 €	COL25	La morale		5,90 €
COL5	Molière		5,90 €	COL26	Victor Hugo		5,90 €
COL6	La trahison		5,90 €	COL27	Agatha Christie		5,90 €
COL7	Stefan Zweig		5,90 €	COL28	Marguerite Duras		5,90 €
COL8	La folie		5,90 €	COL29	J.R.R. Tolkien		5,90 €
COL9	Louis-Ferdinand Céline		5,90 €	COL30	Saint-Simon		5,90 €
COL10	Le plaisir		5,90 €	COL31	Léon Tolstoï		5,90 €
COL11	Françoise Sagan		5,90 €	COL32	Jean Cocteau		5,90 €
COL12	Colette		5,90 €	COL33	La mort: bibliothèque idéale		5,90 €
COL13	Emile Zola		5,90 €	COL34	Les romancières américaines		5,90 €
COL14	Marguerite Yourcenar		5,90 €	COL35	Milan Kundera		5,90 €
COL15	Stendhal		5,90 €	COL36	Le voyage de Montaigne à Le Clézio		5,90 €
COL16	Denis Diderot		5,90 €	COL37	Jean Genet		5,90 €
COL17	Jean-Jacques Rousseau		5,90 €	COL38	Franz Kafka		5,90 €
COL18	Guy de Maupassant		5,90 €	COL39	Fiodor Dostoïevski		5,90 €
COL19	Honoré de Balzac		5,90 €	COL40	Albert Camus		5,90 €
COL20	Verlaine & Rimbaud		5,90 €		**Les 40 volumes • 25% de remise**		179 €
COL21	Les écrivains sous l'occupation		5,90 €		**TOTAL**		

BULLETIN À RENVOYER À : BOUTIQUE LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 15 RUE DE LA FONTAINE AU ROI - 75011 PARIS.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
Code postal : ⌊_⌊_⌊_⌊_⌊_⌋ Ville : .....
E-mail : .....
☐ J'autorise Lire Magazine littéraire à m'envoyer ses actualités.

Ci-joint mon règlement par :
☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire
N° : ⌊_⌊_⌊_⌋ ⌊_⌊_⌊_⌊_⌋ ⌊_⌊_⌊_⌊_⌋ ⌊_⌊_⌊_⌊_⌋
Expire fin : ⌊_⌊_⌋ ⌊_⌊_⌋

Date et signature obligatoires :

⌊_⌊_⌋ ⌊_⌊_⌋ ⌊_⌊_⌊_⌊_⌋

Délai de livraison : dans les 15 jours suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/04/22 en France métropolitaine uniquement. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE.
Lire Magazine Littéraire est édité par EMC2 – SAS au capital de 325 000 € - 15 rue de la Fontaine au Roi – 75011 Paris.

INDEX
DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine littéraire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Jérôme Attal	*L'Âge des amours égoïstes*	Robert Laffont	54	★★★★☆
Shalom Auslander	*Maman pour le dîner*	Belfond	77	★★★★☆
Silvia Avallone	*Une amitié*	Liana Levi	77	★★★☆☆
Zsuzsa Bánk	*Mourir en été*	Rivages	78	★★★★★
Karol Beffa	*L'Autre xx^e siècle musical*	Buchet-Chastel	93	★★★☆☆
Frédéric Beigbeder	*Un barrage contre l'Atlantique*	Grasset	34	★★★☆☆
Jeanne Benameur	*La Patience des traces*	Actes Sud	71	★★★☆☆
J.J. Bola	*Nulle part où poser sa tête*	Mercure de France	58	★★★☆☆
Adrien Bosc	*Colonne*	Stock	71	★★★☆☆
Gerd Brantenberg	*Les Filles d'Égalie*	Zulma	79	★★★☆☆
Manuel Carcassonne	*Le Retournement*	Grasset	67	★★★☆☆
Julia Deck	*Monument national*	Minuit	69	★★★★☆
Joan Didion	*Pour tout vous dire*	Grasset	76	★★★☆☆
Louise Erdrich	*Celui qui veille*	Albin Michel	74	★★★★★
Jenni Fagan	*La Fille du diable*	Métailié	79	★★★★☆
Richard Flanagan	*Dans la mer vivante des rêves éveillés*	Actes Sud	80	★★★★☆
Benjamin Flao	*L'Âge d'eau (t. 1)*	Futuropolis	82	★★★★☆
Hélène Gestern	*555*	Arléa	66	★★★★☆
Laure Gouraige	*Les Idées noires*	P.O.L	68	★★★★★
Michel Houellebecq	*Anéantir*	Flammarion	52	★★★★☆
Laurent Joly	*La Falsification de l'Histoire*	Grasset	90	★★☆☆☆
David Joy	*Nos vies en flammes*	Sonatine	80	★★★☆☆
François Jullien	*L'Incommensurable*	L'Observatoire	92	★★★☆☆
Julia Kerninon	*Toucher la terre ferme*	L'Iconoclaste	71	★★☆☆☆
Sébastien Le Fol (dir.)	*La Fabrique du chef-d'œuvre*	Perrin	85	★★★★☆
Jean-Pierre Martin	*Le Monde des Martin*	L'Olivier	72	★★★☆☆
Nicolas Mathieu	*Connemara*	Actes Sud	6	★★★★★
Maaza Mengiste	*Le Roi fantôme*	L'Olivier	75	★★★★☆
Pierre Mérot	*Pars, oublie et sois heureuse*	Albin Michel	70	★★☆☆☆
Tierno Monénembo	*Saharienne indigo*	Seuil	58	★★☆☆☆
Martin Mongin	*Le Chomor. Manuel des joueurs*	Tusitala	60	★★★★☆
Haruki Murakami	*Abandonner un chat*	Belfond	84	★★★★☆
Maggie Nelson	*De la liberté*	Sous-Sol	76	★★★★★
Éric Neuhoff	*Rentrée littéraire*	Albin Michel	70	★★★☆☆
Hugues Pagan	*Le Carré des indigents*	Rivages/Noir	73	★★★☆☆
Jean-Bernard Pouy	*En attendant Dogo*	Gallimard/La Noire	73	★★★★☆
Pascal Quignard	*L'Amour, la mer*	Gallimard	67	★★★★☆
Roberto Saviano, Asaf Hanuka	*Je suis toujours vivant*	Gallimard	82	★★★☆☆
Jean-Jacques Schuhl	*Les Apparitions*	Gallimard	69	★★★☆☆
Jacques Sémelin, Laurent Larcher	*Une énigme française*	Albin Michel	90	★★★☆☆
Jón Kalman Stefánsson	*Ton absence n'est que ténèbres*	Grasset	77	★★★★★
Robert Louis Stevenson	*Voyage avec un âne dans les Cévennes*	10/18	79	★★★☆☆
Claire Thomas	*La Représentation*	Gallimard	80	★★★☆☆
Pierre Vinclair	*L'Éducation géographique*	Flammarion	85	★★★☆☆
Josef Winkler	*L'Ukrainienne*	Verdier	78	★★★☆☆

LE CHEF-D'ŒUVRE INCONNU

18 NOVEMBRE 2021 – 6 MARS 2022

ENTRE GÉNIE ET FOLIE

MAISON DE BALZAC

47 rue Raynouard – Paris 16e

Exposition

Réservation conseillée sur
maisondebalzac.paris.fr

#Chefdoeuvreinconnu

BeauxArts Magazine

LiRE magazine littéraire

VILLE DE PARIS

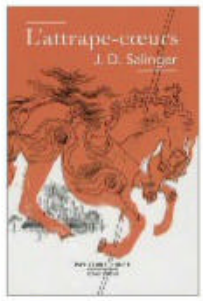
PARIS MUSÉES

Bernard Dufour (avec l'intervention ponctuelle de Michel Piccoli), Sans titre, 1990, huile sur toile © Adagp, Paris, 2021 | Photo Paris Musées / Maison de Balzac

Swann Arlaud

Dans *Vous ne désirez que moi de Claire Simon, il joue avec brio Yann Andréa, le compagnon de Marguerite Duras. Pour *Lire Magazine littéraire*, l'acteur doublement césarisé évoque son intérêt pour, entre autres, les essais et nouvelles de Carver.**

QUEL EST VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE ?

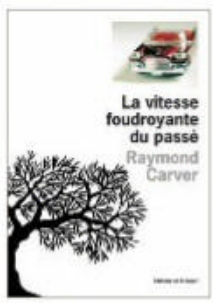


« J'ai plutôt de mauvais souvenirs liés à l'école. J'ai étudié Maupassant au lycée et je l'ai trouvé terriblement ennuyeux. Je l'ai relu plus tard : c'est un écrivain extraordinaire… Pourquoi tant de différences ? On devrait plutôt parler de la lecture aux ados en évoquant l'émotion. Mon plus ancien souvenir, c'est *L'Attrape-cœurs* de Salinger. Son ton irrévérencieux m'avait beaucoup plu. »

Y A-T-IL DES LIVRES QUE LE CINÉMA VOUS A FAIT DÉCOUVRIR ?

« Lire des bouquins pour préparer un rôle, c'est une manière de travailler très payante. Pour *Les Anarchistes,* le réalisateur Élie Wajeman m'a poussé à lire les écrivains anars comme Proudhon. Concernant Marguerite Duras, dont je joue le compagnon Yann Andréa, j'avais déjà lu pas mal de ses romans avant le film et j'avais été marqué par *La Maladie de la mort* sans vraiment comprendre le texte. Grâce au film, j'ai réalisé que la maladie dont elle parle est l'homosexualité. Je reste étonné par cette prise de position. »

QUEL OUVRAGE AVEZ-VOUS LE PLUS LU ?



« Ce sont essentiellement des nouvelles. Celles de Charles Bukowski. Et plus encore celles de Raymond Carver, notamment son recueil de poésie : *La Vitesse foudroyante du passé*. Carver a une écriture en apparence très simple, très factuelle, sans pathos, mais il parvient à plonger le lecteur dans l'état intérieur des personnages. »

CELUI QUE VOUS AIMEZ OFFRIR ?

« En ce moment, c'est *Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce* de Corinne Morel Darleux. Elle s'interroge sur la réussite en liant sa réflexion à l'aventure du navigateur Bernard Moitessier. Il y a aussi *Jouissance club* de Jüne Plä, un livre réjouissant sur la sexualité pour apprendre à se connaître et à connaître l'autre. »

QUELLES SONT VOS DERNIÈRES LECTURES ?

« Je lis surtout des essais, des récits, des livres historiques. Le dernier est *Nous ne sommes pas seuls au monde* de Tobie Nathan, un ethnopsychiatre qui démonte la psychothérapie occidentale en insistant sur le fait de prendre en considération la culture des patients. Et je viens de commander à mon libraire *Au commencement était…* de David Graeber et David Wengrow, qui réfutent l'idée selon laquelle l'humanité a une évolution linéaire. Ça me passionne. »

Propos recueillis par Éric Libiot

**Vous ne désirez que moi*, de Claire Simon, avec Swann Arlaud, Emmanuelle Devos, Christophe Paou… En salles le 9 février.*

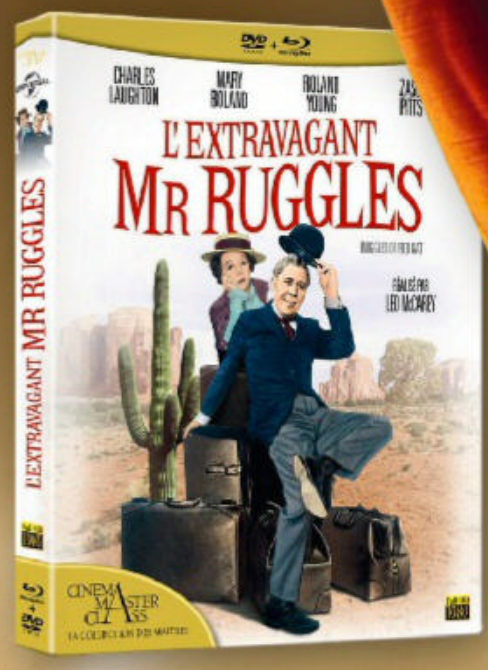
CARLOS ALVAREZ/GETTY IMAGES VIA AFP

LA COLLECTION CINEMA MASTER CLASS DES MAITRES

L'ÂGE D'OR DE LA COMÉDIE HOLLYWOODIENNE EN VERSION RESTAURÉE !

"La cruauté du constat est servie par une troupe d'acteurs très remontée et un magistral sens du rythme."
LIBÉRATION

Un délice de Screwball Comedy écrit par Preston Sturges avec Jean Arthur.



"Charles Laughton incarne le valet Ruggles dans une interprétation du type british « pince sans rire » désopilante."
CRITIKAT

SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS :

LES FILMS VUS PAR DES SPÉCIALISTES (JEAN-PIERRE DIONNET, OLIVIER PÈRE, NACHIKETAS WIGNESAN...), BÊTISIERS, BANDES-ANNONCES D'ÉPOQUE, JAQUETTES RÉVERSIBLES...

"Un film unique en son genre, et un chef-d'œuvre d'un des plus grands cinéastes américain."
1001 FILMS À VOIR AVANT DE MOURIR

DISPONIBLES EN COMBO (BLU RAY + DVD) & DVD COLLECTOR

LE 25 JANVIER 2022

INFORMATIONS & COMMANDES au 01 55 17 16 16 - elephant1@wanadoo.fr

DANS LA MÊME COLLECTION

UNIVERSAL
ELEPHANT Classics FILMS

positif
Books
TRANSFUGE

« UN FORMIDABLE FILM SUR LA PASSION »
Télérama